# LA
# GALERIE
# DES
# ÉTATS-GÉNÉRAUX.

*Nullo discrimine habebo*
*Tros, Rutulusve fuat.*

VIRG.



1789.

## *INTRODUCTION.*

Si l'on confondoit cet Ouvrage avec une ſatyre, on tomberoit dans une grande erreur. Il s'agit de diriger la confiance publique & de lui déſigner ceux ſur leſquels elle peut ſe repoſer ſans crainte, & ceux qui pourroient l'expoſer. On ſe diſſimuleroit en vain que l'intrigue, la faveur ont influé ſur les élections. Tous les repréſentans de la volonté générale ont à-peu-près les mêmes pouvoirs, mais non les mêmes moyens de les exercer, les mêmes qualités propres à raſſurer, & non peut-être les mêmes intérêts à réuſſir. De quelle importance n'eſt-il donc pas de bien

connoître ceux à qui nos deſtinées ſont remiſes. S'ils aiment véritablement leur patrie, ils doivent deſirer qu'on l'éclaire, & dire comme cet Athénien : *Je me réjouis de ce qu'on a trouvé tant de mes concitoyens plus capables que moi.* S'ils penſent différemment, quels ménagemens leur doit-on ? Ou du moins, eſt-ce à de ſi foibles conſidérations qu'il faudroit ſacrifier un inſtant la fortune de l'Etat ?

Nous croyons eſſentiel de peſer ſur une idée qui n'eſt aſſurément pas neuve, mais dont on ne fait pas l'application auſſi ſouvent que le beſoin l'exige. Pour l'objet qui nous occupe, il ſuffit de conſidérer les hommes ſous le rapport des talens & des qualités néceſſaires à la grande

opération actuelle. Le bon eſprit, le courage de l'ame, la flamme du patriotiſme, la connoiſſance des intérêts nationaux, le don de s'exprimer, la fidélité aux bons principes; voilà ce qu'il faut chercher dans un député noble, eccléſiaſtique, ou ſimple citoyen; mais, d'ailleurs, ſe rappeller que le Prince Kaunitz eſt un peu ſingulier, que M. Charles Fox aime le plaiſir encore plus que les affaires, que le Prince Potemkin s'occupe tout autant de l'avenir que du préſent, & ſe dire que, malgré ces taches, ces meſſieurs ſervent leur patrie avec utilité. Maintenant point d'application, nulle perſonalité; c'en eſt aſſez pour le lecteur homme d'eſprit, & il eſt ſuperflu de parler aux autres.

On criera tant qu'on voudra contre la licence & la multiplication des brochures. C'eſt pourtant à cette liberté que nous devons le bonheur de commencer à devenir des hommes. Quand on a lu certains ouvrages, on s'eſt dit : il y a donc d'excellens eſprits dans le royaume ; ſi l'on veut mettre en avant telle ou telle vérité, on eſt à-peu-près sûr de la voir défendue & protégée par la coalition des gens capables & bien intentionnés. Alors le courage renaît, les forces doublent, on s'affranchit de la tyrannie des préjugés, on ſe ſouſtrait au joug du deſpotiſme miniſtériel qui jettoit dans des cachots les plumes courageuſes comme les plumes ſatyriques, & l'on établit ſur des

bafes durables l'empire irréfiftible de la penfée.

Il eft impoffible, fans doute, d'annoncer les réfultats des Etats Nationaux, mais quoi qu'ils faffent, & fuffent-ils diffous demain, la révolution eft faite. Quoiqu'un Miniftre n'efpere plus tenir fes opérations dans l'ombre, emprunter avec adreffe, impofer fans que le peuple s'en apperçoive. Toute opération miniftérielle fera analyfée, démontrée nuifible ou avantageufe, confacrée ou rejettée par l'opinion générale avant qu'elle ne s'accompliffe. Il faut maintenant gouverner des hommes inftruits, qui n'ignorent pas la néceffité d'avoir un chef, mais qui favent mieux encore que l'ufage de l'autorité eft l'exécution de la loi, &

non l'inſpiration arbitraire d'une volonté peu éclairée.

Les fréquentes aſſemblées nationales apprendront à connoître les inſtrumens capables de ſervir utilement. Ce n'eſt pas dans de petits ſérails qu'on choiſira des Miniſtres, où l'on ne choiſira pas l'ordre perfide du tableau ; ceux qui ſe ſeront diſtingués apporteront au moins quelques connoiſſances au Conſeil où ils parviendront ; & l'on n'aura plus la douleur de voir entrer dans la ſalle des décrets, quelques êtres inconnus, comme on voit à l'opéra des Dieux arriver tout-à-coup dans leur char pour trancher le nœud de la difficulté.

Cette galerie préſentera donc ſucceſſivement les portraits des hom-

mes qui peuvent agir ſur la choſe publique ; & cet ouvrage ſera utile à qui cherche la clef des événemens. Elle eſt preſque toujours dans le caractere de ceux que l'intrigue a jetté dans le tourbillon des affaires, ou de ceux que la puiſſance exécutrice appelle à l'exécution de ſes plans.

Si l'on avoit lu attentivement certaines *lettres* adreſſées il y a dix ans à l'ancien Evêque d'Autun, jamais M. de Brienne n'auroit été appellé au miniſtere, ce bouleverſement des choſes n'auroit pas néceſſité une opération eſſentielle, mais trop hâtée, ou plutôt préparée avec trop de précipitation.

Rois, chefs, adminiſtrateurs des ſociétés humaines, ſoyez à jamais convaincus que la vérité n'arrivera

jamais à votre trône que ſur les aîles de la liberté. Quoiqu'on puiſſe vous remontrer, quoiqu'il y ait de vrais abus, quoiqu'on puiſſe faire les raiſonnemens les plus ſpécieux, laiſſez à la penſée un cours libre. Le calomniateur eſt aſſez puni par le mépris public, ſans que les loix daignent le flétrir, ſans compter que des efforts impuiſſans ne ſervent qu'à donner un inſtant de faveur à des écrits qui ſeroient morts dans l'obſcurité où ils étoient nés.





# LA GALERIE DES ÉTATS-GÉNÉRAUX.

## NARSÈS.

NARSÈS, victime de l'ambition, martyr de ses propres succès, jouet des courtisans, idole de la tourbe populaire, sans patrie, sans vrais amis, sans projets fixes, sans connoissance des hommes; plus avide de louanges que d'estime, au-dessous des événemens, étranger à tout ce qui l'environne, doué malheureusement d'assez d'esprit pour aspirer aux premieres places, & dénué des talens qui y font prospérer.

Son éducation fut trop négligée pour qu'il pût préparer les grands succès. Dès son obscure jeunesse, nourri de calculs;

il se renferma dans l'étroite espérance de devenir riche. Rebuté par l'amour, servi par les circonstances, choisi par la fortune, il amassa de grands biens. N'étant ni recherché des hommes, ni agréable aux femmes, n'ayant ni figure, ni graces, ni naissance, ni amabilité, il espéra trouver dans la jouissance du faste l'équivalent de toute autre jouissance.

Il est une austérité de mœurs qu'entretient naturellement la rudesse du caractere. Chacun se juge. Quiconque est sans moyens de plaire, compte sur les égards & aspire à l'estime qu'il croit une dette, & à quelque suffrage qu'il imagine conquérir. *Narsès* fit de la sagesse un instrument de succès; & cette vertu, ordinairement si stérile, devint entre ses mains la cause de son élévation.

Parvenu à une place éminente, il éblouit par le désintéressement dont l'empire est si sûr. La confiance suit l'aveuglement. Il récompensa ceux qui lui portoient leur or,

par de ſi brillantes conditions, que la foule accourut ; & le vulgaire, qu'il eſt facile d'égarer, crut que le Miniſtre commandoit à l'opinion, tandis qu'il ne ſervoit que l'intérêt des individus.

Chez une nation où les Grands n'éprouvent guères de contrariétés, où les femmes ſont à-peu-près sûres de leur empire, où les agens ſubalternes croient pouvoir diſpoſer de l'autorité, où l'adreſſe prétend aux graces, où l'importunité arrache ce qu'on ne lui accorde pas, on fut ſurpris de voir un homme qui ſembloit mépriſer les hommages, ou du moins les ſacrifier à une divinité plus entiere ou incapable de compoſer.

L'étonnement redoubla lorſque le même homme, d'une apparente indifférence pour les adroites prévenances, montra une ſenſibilité puérile aux ſarcaſmes d'une nation plus légere que maligne, & confeſſa que ſa philoſophie ſuccomboit ſous les traits plaiſans que décochoient les oiſifs de

la capitale, devenus, ſans le ſavoir, miniſtres des vengeances d'une foule de victimes égorgées avec le couteau de la réforme.

Il ſe flatta de ramener les incrédules ou quelques hommes rébelles à l'enthouſiaſme, en mettant ſa rare capacité au grand jour, & en dévoilant à la nation les cauſes d'une félicité dont on la berçoit ſans ceſſe ſans jamais l'en faire jouir. Mais cet étalage de prodiges révolta les uns, fit rire les autres, en impoſa à un certain nombre & déplut à tous; car les hommes ne veulent pas qu'on viole leurs ſuffrages & qu'on les condamne à l'admiration.

Ce grand coup de théâtre n'empêcha pas que cette ſuperbe piece n'eût un funeſte dénouement. Ce n'étoit rien de deſcendre, mais il étoit cruel de deſcendre au bruit des applaudiſſemens, & dans l'impuiſſance de demeurer ſpectateur d'un peuple frivole, encore plus prompt à ſe conſoler qu'à s'enthouſiaſmer. On court dans un château

ſolitaire avec le ſecret eſpoir d'y voir accourir en pélérinage les adorateurs de l'ex-Dieu.

Ils parurent de loin à loin. On réveilla leur zèle rallenti par un gros livre, dépoſitaire des ſecrets de la famille de l'Etat. Une introduction remplie d'éloges pour l'auteur & d'inſultes à la nation françoiſe, agiſſoit ſur les imaginations, & leur donnoit le courage de dévorre lenetment l'ennui de trois mortels volumes.

Le livre eſt fortement attaqué, l'auteur accourt à Paris pour le défendre, & ſe félicite, ou plutôt ſe flatte en ſecret d'avoir obtenu les honneurs de la perſécution. On attache à cet ouvrage le fil d'une nouvelle intrigue, & quelques apologiſtes forcenés conçoivent le hardi projet de reſſuſciter *Narſès.*

Dans une obſcurité combinée il jouoit le rôle d'un martyr, lorſqu'un rival engagea une querelle un peu précipitée. Elle rangea ſes nombreux ennemis du côté de

ſon adverſaire, qui dans ce moment plus que jamais recuillit les fruits de l'auſtérité de moyens,ſans remonter pourtant au trône des finances, ſur lequel la fortune plaça un Adminiſtrateur inepte ſous les dehors de la capacité. Les caiſſes ſe vuiderent, la confiance diſparut ; le crédit fut anéanti, la confuſion s'avançoit, le peuple fatigué ſembloit haſarder quelques menaces, l'orage alloit croiſſant, la néceſſité impérieuſe commanda des diſpoſitions extraordinaires ; & l'autorité, embarraſſée un inſtant, replaça au timon des affaires un homme que le peuple demandoit, moins pour l'avoir, que pour être délivré d'un double fléau.

On s'attendoit à des prodiges. Le financier comptoit ſur un nouveau ſyſtême, les créanciers de l'état ſur le retour de l'exactitude, le commerce ſur des ſecours, la nation ſur un plan uniforme. Les hommes de lettres eſpéroient des vues profondes de la part de leur émule, les amis de la liberté une conſtitution franche de la part d'un républicain,

républicain ; les gens d'affaire, la remonte du crédit des syſtêmes d'un ſpéculateur en banque ; le Clergé, un concours au ſoutien de la morale de la part de l'auteur *de l'influence des opinions religieuſes* ; le Roi, quelques momens de tranquillité, quelques jours de paix dont cet honnête-homme roi ſeroit ſi digne ; il l'attendoit, dis-je, d'un miniſtre ſi loué, & ſi ſouvent rappellé à ſon ſouvenir. Que d'eſpérances ont été trompées ! Pourquoi ? c'eſt que dans l'eſpace rapide de trois années, la nation a appris à connoître ſes droits. A peine a-t-elle voulu les faire valoir, que l'adminiſtrateur, étonné de la réſiſtance, s'eſt en vain replié ſur lui-même. Chaque événement l'a découragé. On lui a montré l'intervalle qu'il avoit à remplir pour arriver au but que la nature des choſes lui preſcrivoit : alors, meſurant ſes forces avec cet immenſe travail, il a chancelé. Mais, bientôt ranimé à la voix tyrannique de l'ambition, preſſé par des entours avides d'intrigue & de gloriole, il a ſaiſi l'oc-

cafion de jeter un grand éclat ; & croyant commander aux opinions, il a cédé à la volonté générale qui réclamoit une affemblée nationale.

A peine ce grand engagement a-t-il été pris, que, tourmenté du befoin de primer & de la crainte de ne pas diriger facilement cette grande machine, il a été effrayé de la carrière qu'il venoit de s'ouvrir. Depuis cette époque fatale, chaque démarche devient une chute.

Affemblée des Notables, à laquelle on prefcrit un plan de travail qu'elle ne fuit point. *Narfés* n'infpire ni confiance, ni crainte, ni eftime, ni déférence.

Forme de convocation prefque généralement rejetée, réglement obfcur, interprétations délufoires, marche tortueufe, retards combinés, moyens d'intrigue & non de talens.

Difcours à l'ouverture des Etats-Généraux, dans lequel perce à chaque inftant l'homme enivré, & cette malheureufe habitude de ne favoir jamais, ou de ne

vouloir jamais s'expliquer ; ouvrage indécent, mesquin, déplacé, démasquant un génie étroit & une ame incertaine.

Conférences où l'on babultie au lieu de parler, où l'on tâtonne au lieu de s'avancer, & où se montre dans toute sa honte cette timidité qui provient du sentiment cruel qu'on est au-dessous de sa besogne, & arrivé au terme où il faut avouer sa nullité, ou présenter un de ces grands expédiens qui ramènent les opinions flottantes.

Le voilà donc révélé cet important secret, (A) si bien dérobé pendant dix ans aux yeux de la multitude déçue; c'est que *Narsés* est sans plan déterminé, sans génie pour le concevoir, sans adresse pour se le faire donner, sans amis qui l'aident à porter un fardeau au dessus d'un mortel, sans coopérateurs d'un génie qui supplée aux erreurs mêmes de l'homme livré à trop de conceptions.

*Narsés* donneroit sa fortune, la moitié de ce qui lui reste d'existence physique

pour ſauver la France des malheurs où il l'a précipitée. Nulle vue étrange ne l'a égaré, ſa probité eſt demeurée intacte, ſon intention pure; mais préſumant trop de ſa capacité, il l'a moins conſultée que ſon ambition, il a crû que le deſir du bien & quelques connoiſſances partielles ſuffiſoient aux beſoins de l'Etat; il a voulu non ſeulement tout faire, mais faire ſeul. A ſon entrée dans le miniſtère, les autres ſatrapes ont diſparu; ſeul il a fixé les regards, ſeul il eſt devenu l'objet des eſpérances.

Dans les premiers mois de ſon règne, une eſpèce de juſtice commandoit le ſilence. Donnez donc le tems de faire, diſoient ſes partiſans. Les Etats-Généraux annoncés, tout a été renvoyé à cette époque régénératrice. Il s'agiſſoit ſeulement de la gagner ſans éclat & ſans ſuſpenſion totale. On y eſt parvenu. Au lieu de voir déployer le génie d'un homme d'Etat, on apperçoit un aſtutieux perſonnage qui tantôt ſe montre & tantôt ſe cache, qui n'oſe embraſſer le

parti du peuple, & craint d'être repoussé de celui de la Nobleſſe; qui ſe flatte de trouver dans le Clergé conciliateur, un parti qui modérera l'effervescence de celui des deux autres, que trop d'opiniâtreté emporteroit au-delà des meſures.

Il eſt donc bien démontré que *Narſés* n'eſt pas l'homme que l'on a cru : mais pour n'être pas ce qu'il devoit être, ne vaut il pas mieux encore le maintenir, que de s'expoſer à un changement? C'eſt ce qu'il faut examiner.

*Narſés* a pour lui le peuple. Il eſt économe, ami de l'ordre, bon comptable. L'orgueil qui le dévore ſupplée au patriotiſme qu'il ne peut avoir. Son crédit perſonnel peut venir au ſecours des caiſſes épuiſées dans des momens de détreſſe; l'étranger le juge homme d'Etat, & croit que la France eſt heureuſe d'avoir ſes finances dans des mains auſſi pures & auſſi actives. Il eſt bon d'avoir un homme auſſi inflexible, pour réſiſter à l'apreté des ven-

deurs d'argent, à l'indiſcrétion des volontés puiſſantes, à l'avidité des Courtiſans, à l'active ſollicitation des femmes. Si la nation ſe réſout à combler les vuides qu'ont laiſſés l'impéritie & la diſſipation, ne trouvera-t elle pas avec utilité un homme qui a le méchaniſme de la *perception*, & la ſcience des *reviremens ?* Voilà ſans doute tout ce que l'enthouſiaſte le plus zélé imagineroit en faveur de *Narſés*. Ses antagoniſtes repondroient :

S'il ſe renfermoit dans cet ordre d'occupations, nul doute qu'il ne fallût le conſerver ; mais, s'il a toujours l'ambitieuſe manie d'aller au-delà de ſa place, ce n'eſt plus ce qu'il pourroit faire qu'il faut examiner, mais ce qu'il fait. Or, peut-on ſe diſſimuler qu'il ne fomente la diviſion entre les ordres, non en les incitant les uns contre les autres, mains en leur inſinuant l'eſpoir de voir l'autorité royale appuyer le parti auquel il la promettra....... S'il s'agiſſoit d'adminiſtration, peut-être ſon

conſeil vaudroit-il celui d'un autre; mais il s'agit de conſtitution. Or, ſi on examine ſes principes, ſon ſilence ou ſa conduite, il eſt impoſſible de l'admettre à la formation d'une conſtitution.

Ses principes ſont puiſés dans le deſpotiſme le plus révoltant; on les a vu développés & mis ſous les yeux du public. (B)

Dans ſon diſcours pour l'ouverture de l'aſſemblée nationale, il ne dit pas un mot de la conſtitution; & l'affectation de n'occuper les comices que des finances, ne peut être une ſimple maladreſſe. (C)

Sa conduite pour la ſeule convocation de Paris, démontre qu'il n'a jamais voulu d'union, de laquelle ſeule pouvoient dépendre des loix conſtitutives.

N'eſt-ce pas un des plus grands inconvéniens poſſibles que de flotter ſans ceſſe entre les incertitudes cruelles? A-t-il un ſyſtême caché ſous le voile d'une myſtérieuſe prudence? Ou cache-t il ſa nullité

ſous des dehors adroits? Que veut-il faire? Donnera-t-il des armes à l'ariſtocratie? Ou favoriſera-t-il les démagogues? Veut-il régner? Veut-il faire régner ſon roi? Veut il faire régner la loi? Tout peut ſe conjecturer, rien ne peut ſe démontrer. ( D ) S'il nous falloit reprendre une adminiſtration précipitée, les nations voiſines diroient : « François imprudens, vous avez » confié vos deſtinées à un étranger qui ne » vous avoit donné aucuns gages, ni de » talens, ni d'attachement. Malgré l'expé- » rience des Mazarin & des Law, vous » avez eu encore une confiance aveugle, » il faut l'expier. » Qu'aurions-nous à répondre? ( E )

Pour achever enfin une conviction qui réſiſte à tant de preuves, demandons-nous : qu'eſt-ce qu'un miniſtre? & faiſons la comparaiſon impartiale.

Queſt-ce en effet qu'un miniſtre chez une des grandes puiſſances de l'Europe? Un homme d'une trempe d'eſprit que rien n'intimide, & qui cependant n'adopte pas

avec trop de facilité les grands projets dont l'imagination jouit à l'inſtant qu'elle les conçoit, ſoutenu par le noble deſir de parcourir la carrière avec gloire, & perſuadé du danger de trop hâter les ſuccès; tendrement attaché à ſa patrie, ſans être eſclave des préjugés qui en font, aux yeux de bien des gens, l'aſyle excluſif des talens & de la capacité. Combien de genres de culture ne doivent pas avoir enrichi un ſi beau fonds? La connoiſſance des hommes, qui ſe prend dans l'hiſtoire comparée avec ce qui ſe paſſe ſous nos yeux; des choſes qui tiennent à l'obſervation, des intérêts multipliés qu'il faut ſans ceſſe peſer; du paſſé qui renferme dans ſon ſein les traités faits, altérés ou rompus; les projets abandonnés, repris, bien ou mal exécutés, tour-à-tour remis en vigueur ou proſcrits. Que d'eſpèces de talens ſont néceſſaires pour paroître avec un certain éclat, ou du moins inſpirer de la confiance! Préciſion dans le ſtyle, clarté dans les idées, élo-

quence dans la parole, énergie dans le caractère, formes féduifantes, empire fur fes mouvemens, activité d'exécution, fang-froid dans les crifes, folidité de jugement, fineffe de tact; l'art de cacher tant d'avantages & d'en laiffer voir affez pour intimider ceux avec qui l'on traite. Tant de préfens du ciel ne font rien encore fans le talent de les employer; c'eft-à-dire, maintenir la dignité des rois fans leur immoler trop de victimes; fe défier de la foibleffe qui temporife & double les maux en retardant le remède, & fe défier plus encore de la précipitation que le vulgaire, ami des événemens, prend pour le coup-d'œil du génie; furveiller les mouvemens des cours, en proteftant contre le miniftère injurieux de l'efpionage; dans les périodes traquilles pénétrer dans les arfenaux de fes ennemis, préparer les moyens de défenfe, ne regarder tout traité de paix que comme une fufpenfion d'armes; & dans les orages des crifes, appeller la fermeté qui

réfifte aux obftacles combinés, la multiplicité des reffources qui laffe l'envie, l'ambition même, le courage de l'ame qui brave le malheur, l'art difficile de profiter des fuccès, de prévoir les revanches, de réparer les échecs, de préparer la vengeance, de foutenir une humiliation paffagère; l'art plus difficile encore d'infpirer une haute eftime à l'Europe, d'alarmer ou d'inquiéter fes rivaux, de raffurer ou d'enorgueillir fes alliés; l'art prefque furhumain de faire rejaillir fur fon maître l'éclat de fes propres talens, & de perfuader aux nations voifines, que tant d'avantages ne font que le réfumé des talens en exercice dans le pays qu'on habite. A cet enfemble, prefque chimérique, il faudroit pouvoir joindre la décence des mœurs, un défintéreffement reconnu de fes ennemis mêmes; plus d'indifférence pour la gloire du moment, que pour le fuffrage de la poftérité; l'amour du travail, de l'ordre, du bien; la fimplicité, trait caractériftique

des grands hommes, enfin, cette philoſo-phique inſouciance de la cenſure injuſte, cenſure au-deſſus de laquelle on ne ſe met qu'après être parvenu à une choſe bien aiſée en apparence, bien difficile en réa-lité, *l'eſtime de ſoi-même.*

---

# NOTES.

(A) *Le voilà donc révélé cet important secret.* Page 19.

Il est un homme qu'on peut regarder comme la cause première de la fermentation. Elle date du Compte rendu. Il mit les calculateurs à même de faire celui de la Nation. Jusques-là l'on savoit en gros que le Roi avoit d'immenses revenus ; mais on en ignoroit la quantité & l'emploi. Avec ces données, chacun se mit à examiner les erreurs du gouvernement. Cette impulsion première fut rechauffée par le livre sur l'*Administration des finances.* C'étoit un ex-ministre qui révéloit les secrets de l'Etat. On crut appercevoir que, sans un talent supérieur, on pouvoit le servir. Les querelles nées au commencement de l'Assemblée des notables, amenèrent de nouveaux éclaircissemens. La multitude recueillit des matériaux plus amples, & doubla ses connoissances. La réponse arrachée à M. de Calonne ouvrit les porte-feuilles; enfin, la tenue des Etats-Généraux occasionna cette foule d'écrits éphémères; chacun a dit ce qu'il savoit. M. Necker, revenu en place, a voulu marquer son existence ministérielle par une révolution.

Falloit-il donner une constitution à un royaume qui ne reconnoissoit pas de supérieur, & qui ne comptoit pour rivaux que les trois plus grandes puissances de l'Europe ?

Falloit-il, à propos d'un simple *déficit*, bouleverser l'existence d'un peuple, qui, par son caractère, son in-

duſtrie, ſon dévouement, a joué un ſi grand rôle dans le monde ?

Falloit-il faire acheter aux Rois de France, par tant de ſacrifices, la ſatisfaction de voir leurs ſujets ſe rembourſer ce qu'ils ſe devoient ?

Eſt il dans les poſſibles que trente-deux Provinces, dont le tiers a été conquis ſur d'autres nations, ſe réuniſſent ſous les mêmes principes, & concourent toutes au même but, lorſque l'autorité de la monarchie abſolue ne les enchaînera pas au même intérêt ?

L'auteur de tant de changemens n'a point aſſis ſa théorie ſur des études profondes. Il n'a jamais voyagé ; il a peu lu, peu médité : ſes affaires perſonnelles ont abſorbé ſes facultés. Il n'a montré que de l'ordre, du déſintéreſſement, & une probité ſévère. Ses réformes ne prouvoient point de talens, ſes emprunts étoient des erreurs pernicieuſes ; ſon adminiſtration n'a jamais porté l'aiſance dans les Provinces. Il n'a laiſſé pour monumens que des hoſpices de charité.

La caiſſe d'eſcompte, la caiſſe d'amortiſſement l'ont trouvé oppoſé à leur utile exiſtence.

Lorſqu'il ſuccéda à M. Turgot, il fit de l'économie réformatrice le principal inſtrument de ſa direction. Succédant à l'archevêque de Sens, il n'a connu de reſſources que dans un bouleverſement univerſel.

Quel intérêt peut attacher un étranger au ſort de la France ? Le Roi ? Il a fallu triompher de ſes répugnances. La nobleſſe ? Il ne peut ſe déguiſer ſes mécontentemens. Les gens de lettres ? Il a été écraſé de leurs critiques. Il n'a donc pour lui que le peuple des Provinces ; mais combien cet enthouſiaſme s'affoiblit de jour en jour, depuis

que ce peuple ne voit ni les impôts diminuer, ni les rentes payées, &c. &c. !

D'où viennent les craintes secrettes des partisans de M. Necker, & les alarmes ouvertes de ses ennemis ? C'est que l'on n'a pas cette confiance décidée, qui naît de la conviction du talent. On estime trop sa probité & sa morale, pour se permettre de révoquer en doute ses intentions ; mais on connoit trop bien la distance qu'il y a de l'homme à la besogne pour espérer une régénération.

Ce qu'on a vu jusqu'ici doit-il rassurer ? Une Assemblée des notables qu'on a mise dans le cas de se diviser . . . une temporisation affectée pour les lettres de convocation . . . un règlement qui a occasionné les élections les plus imparfaites, & quelquefois vicieuses . . . une opération de vingt-cinq millions qui a découragé les ames honnêtes, . . . . dix petits emprunts qui ont inquiété les hommes entendus, . . . &c. ; une pareille marche rappelle-t-elle les Sully, les hommes d'Etat ?

Je veux que ses prédécesseurs aient prêté une oreille trop facile aux demandes multipliées, indiscretes peut-être ; faut-il sans cesse montrer un visage inflexible, & faire haïr l'autorité ? Ne peut-on être économe, sans être dur ? ( *Revue des principaux Ecrits sur les Etats-Généraux* ).

---

(B) *On les a vus développés & mis sous les yeux du public.* Page 23.

Puisqu'enfin les François ont le bonheur de voir encore une fois la direction des affaires entre les mains de M. Necker, l'on pense qu'ils seront infiniment satisfaits d'ap-

percevoir d'un coup-d'œil les principes positifs de ce grand ministre. On les a extraits du milieu des idées morales, si belles, si consolantes, qui forment la plus grande partie de ses Ouvrages, & qui peignent si bien son caractère.

« Le Souverain d'un royaume tel que la France, peut » toujours, quand il le veut, maintenir la balance entre » ses dépenses & ses revenus ordinaires : la diminution des » unes, toujours secondée par le vœu public, est entre » ses mains ; & lorsque les circonstances l'exigent, l'augmentation des impôts est soumise à sa puissance ». (Compte rendu, pages 3 & 4.)

« C'est le pouvoir d'ordonner des impôts, qui constitue la grandeur souveraine ». (Mémoire donné au Roi, par M Necker, en 1778 ; Compte rendu, page 79.)

« Mais, parce que dans un Etat monarchique, le Souverain est le lien des intérêts politiques ; & parce que, » dans une telle constitution, il détermine seul les sacrifices des citoyens ; *que seul il est l'interprète des besoins* » *de l'Etat ; que seul il veut, que seul il ordonne ;* que » seul il a le pouvoir de contraindre à l'obéissance, les » principes de justice ne sont point changés, & les devoirs » du représentant de l'Etat n'existent pas moins dans toute » leur force. On voit sortir de ces réflexions une vérité » effrayante pour la *conscience* des Rois : c'est qu'en confiant aux tribunaux la décision des différends qui s'élèvent entre leurs sujets, ils sont demeurés *seuls arbitres* » de la plus grande cause qui existe dans l'ordre social, de » celle qui doit fixer la mesure *des droits & des prétentions* » *du trésor public, sur la propriété de tous les membres de la* » *société ;*

» *société*; & que pour la décider & la connoître, cette
» cause dans toutes ses parties, il faut non-seulement un
» cœur droit, mais encore de l'étude & de la science ».
De l'Aministration des finances, tome I, chap. 2,
& 44.)

,, Le simple pouvoir (*aux assemblées provinciales*) de
,, faire des observations, en cas de demandes nouvelles,
,, *de maniere que la volonté du Roi fût toujours éclairée,*
,, *& jamais arrêtée.* Enfin, le mot de *don gratuit absolu-*
,, *ment interdit*, & celui de Pays d'administration subrogé à
,, celui de Pays d'Etats, afin que la ressemblance des noms
,, n'entraînât jamais de prétentions semblables. On sent
,, qu'il est aisé de remplir ces conditions, sur-tout lorsque
,, l'on n'est gêné par aucune convention antérieure, &
,, que de la part du Souverain tout devient concession &
,, bienfaisance. J'ajouterai encore, comme une condition
,, essentielle, que telle perfection que l'on crût avoir
,, donnée à cette constitution nouvelle, il ne faudroit an-
,, noncer sa durée que pour un tems, sauf à la con-
,, former ensuite pour un nouveau terme, & ainsi de
,, suite, aussi long-tems que Votre Majesté le jugeroit à
,, propos; de maniere qu'après avoir pris tous les soins
,, nécessaires pour former un bon ouvrage, Votre Majesté
,, eût encore constamment dans sa main les moyens de le
,, supprimer. Avec une semblable prudence, quels incon-
,, véniens pourroit-on craindre ,, ? (Mémoire donné au
Roi, en 1778, page 8.)

“ Dans un pays monarchique, où *la seule volonté du*
,, *Prince fait la loi*, l'inquiétude du Souverain doit se
,, borner à être certain que ses intentions justes & bien-

„ faisantes soient remplies „. ) Mémoire donné au Roi, en 1778.

« Mais il n'est aucune partie de ses revenus, même „ annuels, qu'un Roi de France n'ait le pouvoir de dé- „ penser bien ou mal à propos „. ( Sur le Compte rendu au Roi en 1781 ; nouveaux Eclaircissemens, pag. 63. ).

« Les anciennes liaisons de la France avec les Suisses, „ le rempart naturel que leur alliance assure à une partie „ de ses frontieres ; les longs & loyaux services de cette „ nation patiente & courageuse ; enfin, l'*utilité peut-être* „ *dont il est à un Souverain d'avoir*, *dans des tems de* „ *troubles & d'effervescence*, *une certaine quantité de* „ *troupes étrangeres* : toutes ces diverses raisons ont pu „ faire envisager comme une *disposition sage*, l'entretien „ habituel d'un corps de troupes Suisses, assez considéra- „ ble „. ( De l'administration des Finances, tome II, chap. 12, page 409. )

« Il y a dans les soins que l'on prend de sa réputation, „ un sentiment étranger au jugement des autres. C'est une „ glace où l'on a l'habitude de se regarder, & nous vou- „ lons qu'elle soit pure comme notre propre cœur „. ( Sur le Compte rendu au Roi, en 1781 ; nouveaux Eclaircis- semens, par M. Necker, page 181. )

« La plupart des nations, ou par choix, ou par nécef- „ sité, ont déposé leur volonté entre les mains d'un „ seul, & elles ont ainsi élevé un monument perpétuel à „ l'esprit de discorde, d'injustice & de désunion, qui a „ régné si souvent parmi les hommes. Il est vrai que de „ tems à autre, elles ont voulu se souvenir qu'elles étoient „ capables de reconnoître elles-mêmes leurs véritables „ intérêts ; mais le Monarque se défiant de leur incons-

„ tance, avoit pris ſoin de fortifier les reſſorts de ſa do-
„ mination ; & en s'entourant d'une milice guerriere &
„ diſciplinée, il ne leur a plus laissé le pouvoir de ſe dé-
„ goûter de l'eſclavage : il a eu des ſoldats avec des im-
„ pôts, & des impôts avec des ſoldats ; & à l'aide de
„ cette double action correſpondante, il eſt devenu le
„ maître de tout faire & de tout ordonner „. ( De l'importance des Opinions Religieuſes, commencement du chap. 7, page 206.)

(C) *Ne peut être une ſimple mal-adreſſe.* Page 23.

Le directeur des finances étoit sûr de déplaire à une partie de la nation. Il ne lui reſtoit à-peu-près qu'une route à ſuivre : ſe borner à mettre ſous les yeux des Etats-Généraux la ſituation des finances.

Un peuple éclairé qui, relativement aux diſcuſſions économiques, occupe déjà la ſeconde place en Europe, & diſputera bientôt la premiere, devoit ſupporter impatiemment d'être endoctriné par un étranger, auquel ſa place interdiſoit des fonctions réſervées au chancelier.

On auroit voulu qu'un adminiſtrateur des deniers publics ſe fût abſtenu de ſon éloge, ou du moins qu'il ne l'eût pas à tout propos mêlé aux grands intérêts qu'il avoit la rage de diſcuter.

L'ancien *Compte rendu*, ſouvent repris, jamais bien juſtifié ; les attaques vigoureuſes de M. de Calonne mal repouſſées, & nullement anéanties ; un livre inintelligible ſur la religion, & un autre plus fautif ſur les finances, avoient mal diſpoſé le petit nombre d'auditeurs, qui ne ſe laiſſent pas éblouir par une réputation exagerée.

Les ambages combinées du *Rapport* & de plusieurs *Lettres* interprétatives, cette affectation de désigner à Lyon, à Bordeaux, les banquiers pour être députés; la difficulté de s'expliquer, dans la crainte de se lier, & de ne pouvoir plus ensuite se plier aux circonstances; tout avoit prévenu les esprits.

Si cependant on avoit usé de cette indulgence, qui devenoit un devoir envers un étranger; si le Discours avoit été moins prolixe, les principes plus décidés, il y avoit d'excellentes choses à recueillir, & plus d'un passage vraiement utile.

Le compliment à la nation qui se trouve dans la premiere page, est digne de l'Académie Françoise. " Les ,, voilà donc, après un si long terme, les voilà rappellés ,, autour du trône, ces députés d'une nation célebre à ,, tant de titres, &c. &c.,,.

Mais ce qui a sur-tout attendri les cœurs, déja disposés à la sensibilité par le compliment, c'est ce passage plein de modestie.

" Vous me dispenserez sûrement, Messieurs, de jetter ,, un regard sur les tems ( *désastreux* ), qui ont précédé ,, ( *ma brillante Administration*). C'est de la situation ,, présente, c'est du mal qu'il faut réparer, que je dois ,, vous instruire & vous occuper. Je renonce également ,, à vous faire connoître toutes les difficultés qu'il a fallu, ,, ( *que mon génie* ) a dû vaincre, pour soutenir l'édifice ,, chancelant des finances, depuis la fin d'Août, jusqu'à ,, présent... Il est des travaux d'ailleurs; il est des *peines*, ,, dont un sentiment intérieur est le seul dédommagement, ,, & la vraie récompense ».

( La bienveillance d'un Roi, le ſuffrage d'une nation, la reconnoiſſance d'un peuple, ne ſeroient qu'une foible compenſation de ces *peines* cruelles ).

Les eſprits paſſerent de l'admiration à la joie, lorsqu'ils entendirent que le déficit ne s'élevoit qu'à cinquante-ſix millions; & cet aveu généreux toucha d'autant plus, qu'il démentoit d'une part les opinions paſſées du directeur, & juſtifioit indirectement ſes prédéceſſeurs. Le bonheur fut au comblé, lorſqu'on vit la ſatisfaiſante énumération des ſeize moyens pour le combler; de ſorte que ſi, par des malheurs imprévoyables, les Etats-Généraux ne ſe réuniſſoient pas ſur la néceſſité de venir au ſecours de l'Etat, on pourroit paiſiblement attendre, ſans leurs ſecours, l'époque de leur conciliation : ce qui les rendra toujours fort utiles, ſans les rendre tout-à-fait indiſpenſables.

Le plus beau morceau du Diſcours eſt inconteſtablement celui où l'orateur développe la force des engagemens pris par le Souverain. Ce n'eſt pas un de ces momens d'effuſion, où l'ame ſe livre à des ſentimens généreux : on voit toujours l'homme d'Etat; car, après avoir ſanctionné de la maniere la plus forte la parole des Rois, il ſe fait à lui-même cette queſtion : « Ne pourroit-on pas faire » une diſtinction entre les divers titres de créance, & » *réduire* enſuite l'intérêt des emprunts, dont les condi- » tions auroient été trop favorables aux prêteurs » ? On voit d'abord l'homme courageux, qui ne rougit pas de confeſſer ſes erreurs paſſées, l'adminiſtrateur qui ne perd pas la tête; & comme une pareille propoſition alarme, & paroît une légere contradiction avec ce qui avoit précédé, il calme ce murmure précipité, en s'écriant :

» Vous verrez, Meſſieurs, que l'utilité de cette opéra-
» tion n'auroit aucune proportion avec les inconvéniens
» qui réſulteroient d'*une atteinte donnée aux principes*
» *univerſels de bonne foi nationale*, & aux baſes ſi impor-
» tances de la confiance publique ». Quelle eſt cette utilité ?
Elle échapperoit à la multitude ; elle a même échappé à
plus d'un lecteur. La voici : » Comme tout ce qui eſt ſoumis
» à une opinion arbitraire, ne préſente à l'eſprit aucune
» circonſcription poſitive, on forceroit les prêteurs à
» mettre à l'avenir au rang des calculs le riſque d'une pa-
» reille inquiſition ». De ſorte que, livrés aux horreurs
de l'incertitude, ils ſe laſſeroient de ces ſpéculations
haſardées, & chercheroient dans le commerce & dans
l'agriculture un utile emploi de leurs fonds.

On aura ſans doute obſervé avec quelle adreſſe réflé-
chie le Directeur a omis le déſolant tableau de la dette
publique, le projet de la conſolider : ces petits objets ne
pouvoient trouver place dans un diſcours dont le but étoit
tout différent. En vain les Bailliages avoient exprimé leur
vœu ſur la néceſſité de fixer par d'immuables arrange-
mens le ſort futur des finances ; M. le Directeur dit très-
éloquemment : » Enfin, Meſſieurs, il eſt bon de vous le
» faire obſerver : ce n'eſt pas à la néceſſité abſolue d'un
» ſecours d'argent que vous devez le précieux avantage
» d'être raſſemblés en Etats-Généraux. En effet, le plus
» grand nombre des moyens qui vous ont été préſentés,
» a toujours été dans la main du Souverain....... Si l'em-
» barras des finances ſe fût borné à un ſimple renouvel-
» lement d'impôt, perſonne ne l'eût compté au nombre
» des difficultés réelles...... Un Roi jaloux uniquement de
» ſon autorité, auroit trouvé dans les retranchemens

» soumis à sa puissance ou à sa volonté, un moyen de » suffire aux circonstances, & de se passer de nouveaux » tributs „.

On a cru devoir cette petite leçon à des Députés imprudens qui se seroient imaginé avoir en main la puissance législative, pour opérer une génération, mettre des conditions à un meilleur ordre de choses, & vendre à si haut prix la consolidation de la dette publique ; au lieu que bien duement avertis des moyens de les rendre inutiles, ils seroient inexcusables de se croire des personnages. L'homme, toujours enclin à exagérer ses ressources, a besoin de ses corrections, qui, sans le décourager, répriment l'essor de ses projets ambitieux. Heureuse la nation qui a acquis une espece de Dictateur toujours prêt à l'avertir de ses écarts, & à lui tracer la route de la félicité !

Dans la page suivante, l'Orateur apporte le baume qui doit guérir la blessure qu'a faite sa véridique éloquence, & il déclare que le Roi veut placer, *pour ainsi dire*, l'ordre des finances, sous la garde de la Nation entière ; des hommes mal intentionnés pourroient sans doute trouver une contradiction formelle entre ces deux passages ; mais ils ne feroient pas attention que l'art oratoire prescrit une marche toute différente. Pour faire valoir le prix d'un sacrifice, on montre que jamais il ne fut commandé par les circonstances. Démosthène, Cicéron, nous ont laissé plusieurs exemples de l'empire de cette figure heureusement appliquée.

Plein de ces grands principes, M. le Directeur en fait un fréquent usage. Dans les pages 72 & 73, il dit aux Etats-Généraux, *qu'ils doivent servir à tout, qu'ils sont*

*les associés du Roi, que le Roi leur fera communiquer les idées qui mériteront leur examen.* Ils vous paroissent sans doute parvenus au faîte de la gloire. Non ; les voilà retombés des marches du trône sur les bancs de l'école : on les instruit des améliorations à faire, on leur donne une tâche, on les circonscrit dans un certain nombre d'idées ; & les soutiens de la Patrie ne sont plus que des observateurs timides, qui doivent s'instruire & se laisser guider.

Pourquoi cette marche ? Le voici. Une harmonie parfaite entre les trois Ordres conviendroit aux intérêts de la Nation, à ceux du Roi, mais non au Ministere ; je n'en veux qu'une seule preuve. Si la Nation assemblée avoit dit à son chef : « Voici l'expression du vœu des fran» çois : ils maintiendront votre autorité en dedans, » comme votre dignité au dehors. Ils vous offrent leur » bourse avec leur sang. Daignez vous reposer sur eux de » vos vrais intérêts ». A quoi servoit alors le beau discours qui nous occupe ? Il eût paru un hors-d'œuvre insupportable. On se passeroit bientôt d'orateur comme de premiers ministres ; & voilà ce qu'on veut éviter.

Le vœu des françois n'est pas de s'affranchir de l'autorité monarchique, mais de la tyrannie ministérielle ; pour se maintenir, elle vante ses services, exagere ses ressources, & cherche à tout prix l'indépendance des volontés contributoires.

Le Directeur-Général des Finances comblé de gloire, des dons de la fortune, étranger à toute espece d'intrigue, au-dessus même de l'ambition, craignant la Cour, accablé du fardeau des places, n'aimant que la solitude, bon, humain, serviable, ami fanatique de la liberté,

n'a qu'une ſeule paſſion, le bonheur des françois; ces françois qu'il a gâtés à force de louanges dans ſon *Traité des Finances.* Sans doute un pareil Miniſtre vaut mieux que Etats-Généraux. Mais peut-on ſe flatter de voir reparoître des hommes de cette trempe ? Le Ciel ne s'en montre que trop avare. La Nation françoiſe n'eſt donc pas blâmable, au ſein de ſon bonheur actuel, de prévoir qu'elle n'aura pas toujours un grand homme dans le plus éminent des poſtes, & de chercher dans elle-même de quoi ſe conſoler de la perte d'un illuſtre étranger qui opérera ſa régénération, comme il l'avoit laiſſée au-deſſus de ſa dépenſe en 1781.

Le Miniſtre veut à tout prix la gouverner; ſon zèle a droit d'exciter la reconnoiſſance. La Nation veut à tout prix lui en épargner la peine; Nous verrons qui ſortira vainqueur dans ce combat de généroſité.

(D) *Tout peut ſe conjecturer, rien ne peut ſe prouver.* Page 23.

On avoit annoncé depuis long-temps un grand ouvrage deſtiné aux Etats-Généraux. C'eſt vraiſemblablement le long diſcours lu dans la ſéance du 6 Mai, & diſtribué dans la journée du......... L'intrépide & verbeux auteur a infiniment compté ſur ſon éloquence ou ſur l'enthouſiaſme de ſes auditeurs. Les uns ont ſouri aux principes démocratiques répandus avec affectation; les autres ont rejetté avec indignation cette perfide doctrine. Le petit nombre de vrais françois qui ne livrent pas leur ſentiment à quelques fanatiques apôtres d'une nouvelle conſtitution, ont gémi ſur les circonſtances déſaſtreuſes qui ont vu une grande nation preſque à la merci d'un étranger ſéditieux ſous le dehors de l'amour de l'ordre, & une

monarchie ébranlée ſous les coups d'un républicain revêtu de quelques qualités morales.

Nous, qui volontairement éloignés de ces aſſemblées bruyantes, où nous aurions peut-être paru avec quelqu'avantage; qui, fideles à la voix de la raiſon, nous ſommes pendant trente années étudié à parler ſon langage, & qui nous efforçons de conſerver ſes droits, ne nous croyons pas inutiles à la patrie, en obſervant la marche de ceux qui la ſervent, & en avertiſſant les hommes occupés & les lecteurs précipités de ſe défier de certains agens de la choſe publique.

Nous dénonçons à la poſtérité ce diſcours répréhenſible ſous tant d'aſpects, & demandons à la nation aſſemblée d'appuyer auprès de la puiſſance exécutrice le vœu ſolemnel que nous formons de voir examiner les principes conſignés dans cet écrit dont on a prétendu faire la baſe des travaux de la nation.

Quand un homme ne peut ſe diſſimuler que la plus ſaine partie d'un peuple éclairé proſcrit les opinions d'après leſquelles on veut lui donner une forme de gouvernement, comment faut-il nommer l'audacieuſe réſiſtance qu'on apporte aux deſirs de ce même peuple?

Quand un homme, cent fois convaincu d'erreurs provenant d'ignorance, d'erreurs provenant d'orgueil, d'erreurs provenant d'indéciſion, prend un avertiſſement pour des perſécutions, & ſe fait une eſpece de gloire de répéter ſes fautes, a-t-il le droit à la plus commune indulgence?

Quand un homme, chargé d'une comptabilité, ſemble dédaigner ſa place pour faire le légiſlateur, & propoſer un code au lieu d'un tableau de recette & de dépenſe,

n'eſt-il pas évident qu'il aſpire à une place au-deſſus du miniſtere ?

Quand un homme a fait un livre pour démontrer que le déficit eſt de cent trente millions, & un mémoire dans lequel il le réduit à cinquante-ſix, n'eſt-il pas clair que dans un des deux cas il a haſardé ſon opinion? Or, qui prouvera aux Etats-Généraux que l'homme qui s'eſt trompé il y a deux ans, ne ſe trompe pas encore ?

Quand un homme cherche dans ſon eſprit la maniere de dérober ſa penſée, en paroiſſant la communiquer ; n'eſt-il pas vraiſemblable que lui-même ſe défie de ſes plans, & prépare un aſyle à ſon amour propre en cas de mauvais ſuccès ?

Par quel fatal empire cet homme nous tient-il donc ſous le charme ? Parvenu au miniſtère par une ſuite de ces cabales dont les cours elles-mêmes ſont les premieres victimes, on oublie qu'il s'eſt ſouillé aux yeux de la nation du crime politique d'avoir renverſé le plus vertueux de ſes miniſtres, celui dont elle recrée les principes, & dont lui-même n'a fait que ſuivre les plans.

Enrichi de ſes dépouilles, il ſupprime, abbat, décompoſe, réforme. On l'attaque, on le preſſe, on l'embarraſſe ; ſon orgueil lui défend de répondre, & ce même orgueil nous en délivre. Il court ſe venger dans une retraite momentanée, & révele à l'Europe dans un gros livre nos malheurs, nos fautes & nos côtés foibles.

Il accourt à Paris fomenter, nourrir, échauffer les intrigues que ce livre faiſoit naître, reſſuſciter un parti alors languiſſant, & commencer une guerre ſourde contre tous les miniſtres. Une fortune immenſe ne favoriſe que trop ce beſoin inſatiable d'intrigues ; & y joignant ſans

peine cette auſtérité de mœurs, dont l'ambition fait le premier de ces reſſorts, il ſe fait un parti chez cette claſſe orgueilleuſe, dont l'incurable manie eſt de protéger, & qui s'attache toujours au talent ſans naiſſance, ou à la naiſſance ſans talent.

Ses livres, ſes émiſſaires, & quelques faſtueuſes libéralités vont gagner le peuple. Les provinces ſur-tout tombent aux pieds de l'idole. Un homme de génie facile & imprudent lui fournit une chance heureuſe. Il commet à deſſein une de ces fautes qui lui valent les honneurs de l'exil, & l'exil intéreſſe en ſa faveur un ordre de gens ennemi né de l'autorité.

La fortune place au timon des affaires le plus inepte des Adminiſtrateurs. Chaque faute alors eſt la matiere d'un regret & le prétexte d'appeller l'homme par excellence au ſalut déſeſpéré de la république. Les juſtes ennemis de deux ſatrapes turbulens ſe joignent à ſes partiſans aveugles. Un livre religieux étoit venu dans l'intervalle accélérer le fanatiſme; le mal devenoit urgent, la criſe étoit terrible; les provinces ſe laſſoient, on frappe au cœur du Roi. Senſible, il déſobéit à ſa propre conviction pour ſatisfaire ſon peuple abuſé; & effaçant de ſon ſouvenir ce que les Rois oublient rarement, il permet à un heureux étranger de s'aſſeoir devant lui.

La paix qui devoit revenir dans les provinces, ne revient point, les rentes qui devoient être payées ne le ſont point, le crédit qui devoit renaître ne renaît point, la confiance qui devoit réunir tous les citoyens ne paroît point.

Mais au contraire, une aſſemblée préparatoire aux Etats-Généraux tombe dans une honteuſe nullité; & l'on

eſt obligé de la diſſoudre pour ne pas la voir ſe diviſer. Mais on allarme la nation en favoriſant une banque dont on avoit-ſoi-même prophétiſé la chûte après en avoir retardé l'exiſtence ; mais on publie un réglement obſcur, aſtucieux, qu'on interprête & réinterprête ſans jamais l'expliquer ; mais on n'a pas prévu les troubles qui s'excitent dans les provinces, & les cauſes naturelles de ces émeutes périodiques depuis un ſiecle, & que les ſiecles ſuivans verront ſe renouveller tant qu'une adminiſtration ſi ſouvent avertie par l'expérience, n'oppoſera pas des greniers d'abondance à la ſévérité des ſaiſons.

Quelle cécité volontaire a donc frappé toute une nation ? Et comment a-t-elle l'incroyable patience d'écouter pendant trois heures un précepteur l'inſtruire au lieu de lui rendre compte ? Un plébéien obſcur en impoſe à la nobleſſe françoiſe ; un proteſtant catéchiſe l'ordre du clergé ; un banquier dicte des loix conſtitutionnelles à la premiere nation de l'Europe.

L'hiſtoire fourniroit ſans doute plus d'un exemple de miniſtres ambitieux, qui dirigeoient en ſecret les rênes de l'empire que le prince tenoit dans ſes mains ; mais il étoit réſervé à nos jours de voir un homme s'élever & diſtribuer à douze cents repréſentans leur tâche, commander à leur penſée, la circonſcrire dans de certaines bornes, & les rendre, non les artiſans de leur future proſpérité, mais les ſanctionnaires d'un plan déjà conçu.

Il s'agit de porter juſqu'à l'évidence, que ce mémoire, ſouvent vicieux dans ſes principes, eſt non-ſeulement dangereux en politique, mais déplacé & irrévérencieux pour le françois, pour le monarque & pour chaque ordre en particulier ; & comme il a été annoncé avec fracas &

donné pour la base des opérations, il convient de le décomposer & de dévoiler l'ame de son auteur.

Et qu'on ne dise pas qu'il faut respecter l'idole du peuple ; cette raison n'a jamais eu qu'un foible poids dans l'esprit de ceux qui ont de l'énergie, mais elle est nulle dans le moment où la nation est assemblée ; la nation n'a de respect que pour la loi, d'égards que pour celui qui la soutient, d'estime que pour la vertu, & de confiance que dans le patriotisme. L'intrigue la révolte, le charlatanisme la fatigue, l'orgueil la rebute, les détours l'allarment, de même que la loyauté la séduit & l'entraîne.

(E) *Qu'aurions-nous à répondre ?* Page 24.

Il paroît tous les jours davantage qu'on a fait à M. Necker, plus d'honneur qu'il ne mérite. On a supposé qu'il avoit un systême de conduite qu'il suivoit adroitement, & les bons citoyens lui savoient gré de sa souplesse à se prêter aux différens partis. On croyoit qu'arrivé au terme, il déclareroit franchement sa doctrine : ce moment est arrivé, nous y touchons, & il s'en tient toujours aux demi-déterminations : les uns l'accusent de manquer de courage ; les autres, d'avoir des vues favorables à l'aristocracisme ; les autres, de tenir à sa place. La vérité est qu'il n'a pas plus de plan de constitution dans sa tête, qu'on n'en trouve dans son dernier discours. Il a arrangé quelques idées sur la partie des finances, il a mis de l'ordre, de la méthode pour la recette & la dépense ; & le Ministre n'est qu'un bon *teneur de livres*, un payeur exact, receveur fidele & un honnête caissier. Tant il est vrai que les premieres occupations de la vie, les premiers talens qu'on y développe, viennent

ſe reproduire ſous toutes les formes, & préſentés par notre amour-propre, nous paroiſſent devoir ſuffire à tout, & nous portent à tout oſer, à tout entreprendre! L'intégrité de M. Necker, ſon éloquence pénible, mais réelle, ſon caractere patient, quoique flexible, ſes ſuccès, ſa fortune, ſon crédit, ſes amis, ſes enthouſiaſtes, ſes ennemis même, tout a contribué à le tromper. Abuſé lui-même ſur ſon talent, comment n'auroit-il pas abuſé les autres? Les circonſtances ſeules ont fait ſon crime comme notre erreur. On avoit beſoin d'un honnête homme : il ſe préſente, & on en fait un Dieu. Nous ne connoiſſons pas ce Miniſtre; mais le ſeul moyen de faire durer le preſtige auquel il s'eſt laiſſé aller, plutôt qu'il n'a cherché à le faire naître, le ſeul moyen de faire revenir l'opinion publique, qui s'en va, & qui, furieuſe de ſon erreur, fera peut-être à ce miniſtre autant d'ennemis qu'il a eu de partiſans; le ſeul qui lui reſte aujourd'hui, eſt de faire ſentir au Roi la néceſſité de ſe réunir aux Communes, comme le ſeul moyen d'éviter la banqueroute, la guerre civile & tous les fléaux qui menacent l'empire. Sur le refus de Sa Majeſté, M. Necker n'a que le parti de la retraite, s'il veut emporter les regrets mérités de toute la Nation...... Nous ſupprimons une foule de réflexions ſur les avantages d'une pareille conduite; les inquiétudes, les chagrins, les entraves qu'on a miſes à ſa marche, les obſtacles qu'on lui a oppoſés & qu'il a ſurmontés, ſa conſtance, ſes travaux, ſa patience, ſeront perdus à jamais pour ſa gloire; & une ſeule démarche va lui en aſſurer une éternelle. L'ouvrage de la conſtitution n'eſt pas celui d'un miniſtre; elle ſe fera dans les Etats-Généraux; & la Nation cependant n'en rapportera la

reconnoiſſance qu'à Louis XVI & à M. Necker. Les talens qu'il poſſede ſuffiſent à ſa place ; on continuera à les exagérer, ſans crainte pour lui, qu'on puiſſe être jamais déſabuſé; on lui tiendra compte de ſes fautes même, comme d'autant de moyens qu'il a voulu employer pour arriver plus ſûrement au but. Enfin, M. Necker tient en ſes mains la deſtinée de la France, peut-être, mais ſur-tout la ſienne. Il ne faut qu'un mot courageux, mais il faut ſe hâter de le dire; & au moment où l'on lira cette page, il aura perdu ou ſaiſi la plus belle occaſion qui ſe ſoit préſentée à un mortel avide de gloire & de renommée......

*Cette note eſt tirée d'un ouvrage ſur l'Adminiſtration de M. Necker, ovvrage qui paroîtra inceſſamment.*



MITIS.

## MITIS.

Il y a des hommes qui ont acquis une certaine réputation, on ne ſait comment; qui ſont employés, on ne ſait pourquoi; de ce nombre eſt *Mitis*.

Né avec cette ſorte d'eſprit qui n'eſt bon à rien, il n'a fait auſſi que des riens. Chanſons, opéras, muſique, romans, vers, fables, charades, fêtes, bons mots; des chanſons ſans ſel, ſans gaieté, des opéras ſans intérêt, de la muſique ſans agrément, des romans ſans ſtyle, des vers ſans naturel, des fables ſans trait, des fêtes ſans eſprit & ſans goût, des bons mots ſans le charme de la ſaillie, c'eſt-à-dire, faits à froid & placés pour briller; voilà l'homme. Telle eſt pourtant la baſe de ſa réputation, & c'eſt de là qu'on eſt parti pour lui donner des ambaſſades. Mais quelles ambaſſades! Un compliment, un traité tout rédigé à ſigner, bref

de ſimples formalités à remplir. Les ambaſſades l'ont conduit au miniſtère. Mais quel miniſtre ! (A) A-t-on jamais cité un de ſes avis, un de ſes plans, une de ſes idées ? Il eſt toute intrigue, ſes moyens ſont comme ſa perſonne, nuls. La nature a mis ſur ſa figure l'étendue de ſon eſprit. Qui l'a entendu une fois a ſa meſure. C'eſt l'homme des circonſtances ; ſerviteur de Madame de Pompadour, ſerviteur de Madame du Barri, ſerviteur de M. de Brienne, ſerviteur de M. Necker, il n'épouſe aucun parti, parce qu'il n'a aucun plan. C'eſt un franc académicien. Sa porte eſt ouverte à tous les petits louangeurs qui viennent un à un chanter en proſe ou en vers un hymne à ſon génie. Elle eſt fermée à quiconque traite avec majeſté des droits de la raiſon, & ne deſcend qu'avec peine aux misères de la ſociété. Il a de vieux amours auprès deſquels il dort d'un bon ſomme. Petit ſultan au milieu d'un vieux ſérail, il ſe laiſſe adorer ; ou ſon amour s'exhale en madrigaux, ou ſes exploits ſont des fables.

Pour lui plaire, il faut être, non pas tout-à-fait bête, mais plat ; avoir une certaine décence dans le maintien, mais être bas comme un bel eſprit ; il a de la hauteur eſpagnole, de l'aſtuce italienne, de la tournure françoiſe. De ce mélange réſulte un être dont on ſe défie ſans le craindre, & qu'on n'a le courage d'aimer ni de haïr.

Ses ſoupers fatiguent, ſa gaieté attriſte, ſa morgue indiſpoſe. Rien ne dédommage chez lui : ſa ſageſſe eſt impuiſſante, ſa vertu eſt calcul, ſon eſprit compoſé de ſouvenirs ; quand il parle, il eſt fort aigre ; quand il écoute, il humilie ; quand il cauſe, il trompe. Son égoïſme rebute, ſon affectation laſſe, ſa familiarité eſt protégeante, & ſa froideur dédaigneuſe.

*Mitis* eſt un de ces hommes qui ne ſont à leur aiſe qn'au milieu de jeunes ſots & de vieilles catins. Les uns l'encenſent, les autres le gâtent.

Si ce portrait étoit vrai d'après nature, il faut avouer que la nation françoiſe

devroit s'applaudir de voir ſiéger dans les conſeils un homme d'un auſſi grand caractère, capable de vaſtes projets, habitué aux vues profondes.

*Mitis*, avec cette légèreté, ou plutôt cette frivolité ſi complettement ridicule dans un vieillard, a tout le fanatiſme de l'intolérance, & enchaîneroit toutes les eſpèces de liberté s'il le pouvoit : liberté de la preſſe, liberté individuelle, liberté politique. C'eſt bien l'eſprit le plus féodal, le noble le plus décidé, l'anti-bourgeois le plus fier qu'il y ait dans la capitale. Il faut l'entendre ſur ce pauvre Tiers-Etat, il falloit le voir manœuvrer pour ſon duché ; alors on ſe rappelle deux mauvais vers de *Cyrano* de Bergerac :

> On ſe dit, quand on voit un pareil Chevalier,
> Sont-ce donc ſes ayeux qui le rendent ſi fier ?

Il a pourtant la réputation d'un bon-homme ; il n'en a ni le renom, ni le jeu ; il n'a jamais ſervi l'indigence, mais quelquefois les femmes ; il eſt vindicatif,

caustique, sournois. Voici un de ses mots. Lorsque la Dunciade parut, on y trouva son éloge ; il feignit de s'irriter. « Je ne » sais pourquoi l'auteur me loue, dit-il, » je le connois si peu, que si l'avois vu » passer dans la rue & qu'il m'eût ôté son » chapeau, je l'aurois salué. »

Dans une autre occasion, en parlant d'une femme que depuis il a adoré, il s'écrie :

Hors son mari, que n'a-t-elle pas eu ?



# NOTES.

(A) *Mais quel Ministre?* Page 50.

Croyez-vous que j'appelle un homme, celui qui n'eut que la mesquine adresse d'hésiter lâchement entre deux partis, pour flatter également le monarque dont il vouloit des graces, & le peuple dont il espéroit de la gloire. Avorton en politique, avorton en littérature, avorton en administration, qui invoqua tous les distributeurs de la renommée, dans l'espoir d'arriver sur son aîle à la célébrité, quoique souvent averti que la tombe dévoreroit son nom & ses opuscules, qui, sous les dehors étudiés de la tolérance, persécuta avec un sourd acharnement quiconque n'encensoit pas ses douteux & inutiles talens; qui, sous l'extérieur de la décence, orna des boudoirs pour la volupté, & en donna le culte à des prêtres étrangers; qui, n'ayant pas la force d'outrager en face, répétoit avec une cruelle & basse malignité des sarcasmes dans un dépit concentré, & jouissoit tout-à-la-fois des plaisirs de la vengeance & des honneurs de la modération, qui n'a pas fait un heureux, & verra peut-être dans sa triste & ridicule vieillesse, la renommée, honteuse d'avoir été surprise, reprendre un suffrage qui lui fut dérobé dans un moment où les dignités, la fortune & le bel esprit étoient tout.

*Saint-Jean-Bouche-d'or.*

## GARBÈS.

GARBÈS fait un ſingulier aſſemblage de philoſophie & de puſillanimité, d'éloquence & de bavardage, d'honnêteté & de flexibilité de principes, de popularité & d'orgueil. Il profeſſe hautement l'amour-propre, & s'en vante comme un autre de la modeſtie. L'enthouſiaſme eſt ſon état naturel. Le magnétiſme, le cocuage, la patrie, le tiennent au même degré de chaleur. Sa manie eſt d'être adoré des femmes & de négliger les hommes. Ce n'eſt pas de faveurs dont il eſt avide, mais d'encens & de commérage. Il ſe paſſionne pour une vieille femme qui porte au bras ſa portraiture, ou qui ſe pâme à la lecture de ſes charmans mémoires, ou s'extaſie à l'aſpect de ſon front chauve & vénérable. Sa manie encore eſt d'être cru riche, afin que l'indépendance des hommes ajoute au reſpect qu'il en exige. Si l'on ſuit la mar-

che de ce petit énergumène, on voit qu'il eſt ſouvent à côté du vrai. En général, la chaleur nuit preſque toujours à la juſteſſe; mais dans *Garbès*, le défaut de rectitude eſt une imperfection naturelle. Elle ſe voit dans ſa manière de rendre ſes méditations, & dans le choix de ſes objets de travail. Un bon eſprit n'ira pas ſe faire une occupation ſérieuſe du magnétiſme, il ne mêlera pas des queſtions d'état à l'examen d'une querelle de ménage; il ne viendra pas faire un ſermon ſur l'adultère à propos de la foibleſſe d'une bourgeoiſe imprudente & ſenſible. Le manque de juſteſſe fait qu'un homme d'eſprit n'eſt rien. *Garbès* plaide & n'eſt point avocat; il écrit ſur l'adminiſtration ſans être ni employé, ni empreſſé de l'être. Il pérore, amplifie, & ne diſcute pas avec cette raiſon lumineuſe qui réfléchit ſes rayons ſur tout ce qui l'entoure. C'eſt un grand talent, diſent quelques enthouſiaſtes. Qu'eſt-ce qu'un grand talent qui ne produit jamais rien? Qu'eſt-ce qu'une éloquence vertueuſe qui vaut des

louanges paſſagères à ſon auteur, & jamais de ſecours à ceux en faveur de qui elle s'exerce? Les réputations uſurpées n'ont qu'un moment.

Son dévouement pour un *ami* ne le recommande-t-il pas? d'accord. Mais l'amitié n'eſt une grande vertu que lorſqu'elle ſe fixe ſur un objet qui juſtifie ſes nobles & généreux efforts. Il y a tel choix qui en détruit le charme. Un bonhomme, foible, borné, indécis, ſans fermeté, ſans talent, ne peut pas devenir l'ami d'un homme qui élève des prétentions. Il faut ſervir tout le monde, & n'aimer que le mérite & la vertu éclairée. Ceux qui ont dit que *Garbès* avoit ſaiſi l'occaſion de ſe faire connoître, l'ont lavé d'un choix mal aſſorti, & dit un peu de mal de ſa modeſtie pour l'abſoudre d'avoir égaré ſes affections.

Le beſoin de faire parler de ſoi eſt preſque toujours un ſigne caractériſtique de médiocrité. On ſent donc intérieurement une raiſon qui perſuade qu'on pourroit facilement demeurer inconnu & reſter oublié. On n'a donc pas la conſcience de ſon

talent & d'une certaine ſupériorité qui ſubjugue les ſuffrages & commande à la renommée de répandre un nom fait pour être illuſtré. On a donc beſoin du murmure des louanges & d'être excité pour faire le bien. Il eſt poſſible que je ſaiſiſſe mal cette ſoif de briller, qu'en mots plus ſonores on appelle l'amour de la gloire, mais je l'aſſocie difficilement avec un talent décidé.

Depuis que *Garbès* eſt dans la ſalle des états-généraux, il s'eſt enveloppé dans un modeſte ſilence. Faut-il l'attribuer à la perte d'une victoire, ou à cette ſageſſe qui preſcrit de laiſſer prendre un certain cours aux événemens avant de s'y mêler? C'eſt ce que j'ignore. Mais comme la ſageſſe n'eſt pas la vertu favorite des grands eſprits, on ſeroit excuſable de ſoupçonner dans *Garbès* l'intention de punir ſa patrie d'avoir, pour ainſi dire, applaudi à un jugement qui, ſelon *Garbès*, *bleſſe le ciel & deshonore la terre*; & qui, ſelon la raiſon, étoit tracé dans l'hiſtorique des faits que *Garbès* a tracé lui-même.

## NOTE.

M. B...... tourmenté du double besoin de servir & de paroître, joignant à la confiance de ses forces cette brûlante activité qui dévore les difficultés, jusqu'à cette époque connu seulement par un excès de confiance dans une science nouvelle, se crut appellé au superbe rôle qu'avoient joué avec tant d'éclat les Elie de Beaumont, les Loyseau, les...... La cause de son client, peu intéressante en elle-même, lui parut susceptible de le devenir par les acteurs qui y paroîtroient. Il l'entreprit avec plus de zèle que de réflexion, & l'entama sans se soumettre aux formes, dont nous ne nous éloignons presque jamais impunément. Son intention pure & noble le rassura contre le danger; & sa chaleur ne lui permit pas de remarquer que lui-même divulguoit son secret dans ses deux premiers mémoires, en introduisant deux fragmens, l'un sur l'adultère, l'autre sur les affaires politiques, qui décéloient le desir de fixer sur l'orateur les regards du public. Son but fut rempli. Le succès lui fit perdre de vue les vrais moyens de défense. Il donna tout à l'éloquence, & rien à la discussion; les épisodes se succédèrent; on oublia l'objet principal pour la liaison avec mademoiselle de Beaumarchais, & la manœuvre de Me Fournel. L'habile Beaumarchais hasardoit bien quelques mauvaises plaisanteries, mais il n'abandonnoit pas les lettres, pièces fondamentales du procès; & comme les juges devoient prononcer sur des faits, & non sur

des phrases, l'orateur a dû succomber. Quand la logique & l'éloquence marchent de compagnie, leur effet est sûr : mais si elles se séparent, l'une parle sans intéresser, & l'autre intéresse sans convaincre. M. Bergasse est doué de talens ; mais il ne doit s'appliquer ni aux affaires du barreau, ni aux affaires politiques. Il dit parfaitement ce qu'il dit, mais il ne dit pas ce qu'il doit dire. Il est pour les choses ce que sont certains écrivains, qui ont le malheur de ne jamais trouver le mot propre. Du tems de la littérature, M. B.... eût été un homme célèbre. Il est venu vingt-cinq ans trop tard. ( *Lettre à madame de...... sur l'arrêt du 2 avril dans l'affaire de M. de Kornman.* )



# IRAMBA.

*Iramba* eût été un homme des plus utiles si ses passions fougueuses n'avoient pas toujours été en guerre avec ses talens. Il tire parti de tout ce qui l'environne, & s'enrichit sans dépouiller personne. Il est comme ces fleuves qui se grossissent des eaux qu'ils reçoivent dans leurs cours, confondant dans leur lit les dons divers des montagnes voisines, & arrivant aux mers dans un état de splendeur qui surprend à leur embouchure. Une dispute anime *Iramba*, donne du ressort à sa pensée. Cette pensée devient un aiguillon pressant, & va réveiller l'ame paresseuse de son adversaire. Cet homme mis pour un moment hors de lui, concentre ses forces dans une défense nécessaire & se surpasse pour un moment. *Iramba* l'a écouté, saisi, dévoré; & s'emparant de ses idées, il le combat avec avantage, ou réserve pour une autre occasion l'usage de sa conquête.

Une diſcuſſion le preſſe. Elle a lieu entre des hommes plus fidèles à la logique que dociles aux conſeils de l'imagination. Comme s'ils ſe défioient de leur capacité; ils tâchent de la fortifier de l'opinion d'autrui ou de l'autorité de l'hiſtoire. *Iramba* aſſiſte à la diſcuſſion, laiſſe à côté la marche froide de la méthode; mais ſe ſouvient des faits, en vole l'application, & s'approprie dans un ſeul entretien ce qui lui eût coûté un jour de lecture.

Il eſt des hommes qui ont long-temps calculé & toujours négligé l'art de s'expliquer. Il en eſt d'autres à qui la nature a donné le coup-d'œil prompt, sûr, & non le ſecret d'éclairer les autres. Il en eſt auſſi qui préfèrent la clarté, l'élégance, aux éclairs, à la force. *Iramba* les évalue, les écoute & les reproduit ſous ſes formes brillantes. Chacun ſe retrouve; mais comme on ſe retrouve embelli, perſonne n'oſe ſe plaindre.

La même variété que nous trouvons dans les phyſionomies ſe trouve dans les eſprits. L'un n'a qu'une idée neuve féconde; mais

il la modifie de cent façons, il l'applique à tout, il en fait le fondement d'un syſtême qui a pluſieurs branches. L'autre a une dialectique ſerrée, l'art de rapprocher les principes, de les lier avec les conſéquences, & de donner toujours ce cortège impoſant à la vérité qu'il veut faire ſaiſir. Un troiſième a une affluence de conceptions heureuſes qu'il dirige toutes vers le bien général ; & allumant ſans ceſſe une eſpèce de génie au flambeau du patriotiſme, il fortifie tour-à-tour ſon talent par un zèle reſpectable, & ſon zèle par une éloquence aſſez puiſſante. Le dernier a étudié les hommes dans le monde, dans les livres & dans les événemens ; l'habitude de la méditation lui a montré les caractères ſous toutes les faces, & aſſez heureux dans ſa manière de peindre, ſes portraits ont une expreſſion fidelle & piquante. *Iramba* s'eſt identifié avec ces quatre hommes ; & s'appropriant leurs facultés qu'il a renforcées de la ſienne, il a paru un coloſſe. Il avoit pluſieurs hom-

mes en lui, mais il n'a montré que lui, & véritablement celui qui posséde le talent de disposer ainsi de l'esprit humain mérite la première place : aussi ses rivaux la lui cèdent en demeurant satisfaits de la leur.

Le vulgaire des écrivains, écho de la multitude irréfléchie, lui dispute une partie de ses ouvrages. Erreur, si jamais il en fut. Il les a tous conçus, il les a tous faits. L'architecte n'a pas sculpté les colonnes, ou peint les plafonds, ou exécuté les ornemens ; mais il a dessiné le plan, distribué les appartemens, choisi le genre de décorations ; & c'est celui qui a fait le palais qui reçoit les éloges ou subit les critiques. On dit que toute comparaison a son côté foible, j'oserois soutenir celle-ci dans ses détails (1).

*Iramba* ne vend ni sa plume ni son

(1) Il ne faut pas appliquer cette réflexion à certains opuscules qui ne sont que des traductions élégantes, ou des imitations libres. On voit qu'il étoit utile de faire passer dans notre pays des vérités déjà vieilles dans des climats plus heureux, parce qu'ils étoient plus libres.

opinion. Mais il a précisément la maxime contraire, il l'outre, et c'est de là que dérive le plus grand reproche dont est peut-être susceptible son caractere moral. Ce développement curieux demande un peu d'attention. Selon lui, le secret d'en imposer aux hommes et de conquérir leurs suffrages, est d'avoir toujours raison; et pour avoir toujours raison, il faut, quoi qu'il en coûte, dire la vérité. On suit d'autant plus volontiers cette marche, que rien n'est plus piquant et plus neuf que de dire la vérité. Cet axiôme lumineux est terrible dans ses conséquences. Non-seulement il assemble les ennemis sur vos pas, mais il outrage à chaque instant la reconnoissance, et mene à l'ingratitude. Celui qui fait profession de ne rien taire de ce qui peut être utile à la multitude, doit nécessairement révéler les manœuvres de ceux qui ne sont riches que parce que le grand nombre est ignorant. Prenons pour exemple le livre *sur l'agiotage :* le projet de dire la vérité entraînoit celui d'écraser deux

cents personnes. Dans ce nombre de victimes, il en est de crédules, de forcées d'obéir aux circonstances, de liées aux amis du sacrificateur: dans son ministere cruel, il afflige donc l'amitié, manque aux égards de convention, et immole ses propres sentimens de gratitude à cette austere vérité, qui ne compose jamais et dédaigne d'entrer dans les petites affections humaines. Pour mieux faire entendre ma pensée, je suppose qu'*Iramba* fût l'auteur d'un ouvrage tel que la *Correspondance de Berlin;* il n'auroit eu qu'un but, celui d'instruire fidelement ses commettans, imaginant que les petits intérêts des amours-propres humiliés ne devoient pas entrer en balance avec la nécessité de dire le vrai; de pareilles considérations ne l'eussent pas arrêté dans sa marche. Il ne vouloit aucun mal aux individus et ne voyoit en eux que des instrumens d'accréditer la vérité. On voit, par ces conséquences, où peut mener le principe de la faire connoître dans tout son éclat.

Il est si vrai qu'*Iramba* est agité, tourmenté de ce besoin, qu'il sert très-mal sa vengeance personnelle. Que deviendroit cet amas de Pigmées s'il levoit sa massue? Retrouveroit-on même les traces de ses adversaires dans le champ du combat, s'il y descendoit avec son armure?

Dans cet amas de passions fougueuses qui s'emparerent de sa jeunesse, après une éducation négligée par un pere trop occupé de sa gloire pour préparer celle de ses enfans, et par une mere livrée aux horreurs des discussions domestiques, commencerent ces fréquentes imprudences qui mirent souvent en scene un jeune homme, que l'ardeur de ses passions et le germe des plus grands talens rendoient une espece de prodige. Pressé par les sévérités d'un pere, occupé à réparer ses écarts, embarrassé des moyens de soutenir sa naissance, hasard que l'on compte pour beaucoup dans le jeune âge, il est aisé de se tromper sur la route qui mène au bonheur. Les ennemis d'*Iramba* trouverent dans cette époque

orageuse une longue suite de torts. Le philosophe profitera de cette époque pour observer comment le même homme que la passion égare, trouve en lui-même les moyens de sortir du labyrinthe dans lequel l'amour des jouissances l'a jetté; combien les fautes du cœur fournissent de prétexte à la malignité et de pâture à la calomnie; à quel point les circonstances changent les actions. Il y a une chaîne qui conduit de l'imprudence à l'erreur, de l'erreur aux torts, des torts aux fautes, des fautes aux manques de procédés, des manques de procédés aux vices, du vice au crime de leze-morale, de l'immoralité à toutes sortes d'excès. On cherche à plaire, on se trouve aimer, on essaye de séduire, on consomme la séduction, on ravit sa conquête à la vengeance de la jalousie armée du pouvoir. Aux yeux de la loi, c'est un enlevement, un crime; aux yeux de la morale, c'est une injustice; aux yeux de la philosophie, c'est un délire qu'excusent la fievre de l'amour et l'ardeur de a jeunesse inflammable.

Qui voudra juger *Iramba*, oubliera cet amas de faux calculs, de démarches inconsidérées dont il a été acteur et victime, pensera que nul homme n'a été aussi sévérement puni, et traité avec une espece de dureté sans exemple; conviendra que peu d'hommes sont nés avec cette disposition ardente à tout saisir, comme à abuser de tout; et confessera que de ce volcan il est sorti un être capable de servir utilement un pays. Le malheur, ou plutôt l'occasion de combattre, lui ont donné le courage de l'ame; l'occasion et le besoin de se défendre lui ont appris à parler en public et en ont fait un orateur; la retraite forcée et la nécessité d'en charmer les ennuis ont converti en habitude l'application et l'emploi de ces moyens.

Ses principes sont sains et modérés, et leur ensemble irrésistible. Je dis *modérés*, pour bien des gens qui confondent la chaleur de l'expression et la chose. Il est même susceptible d'un calme inattendu dans les crises populaires. Difficilement croira-t-on

que c'est un des hommes sur lequel le véritable esprit, le talent prouvé aient le plus d'empire. Il apprécie un littérateur, un académicien, un faiseur de parades; mais il prend tout de suite une considération involontaire pour celui qui a des ressources personnelles, et qui a paré un bon esprit d'un certain genre de connoissances.

Une preuve incontestable d'un excellent esprit, c'est de ne s'occuper que d'un objet, et de renoncer à toute autre gloire. Ce n'est pas un des moindres sacrifices qu'aient à exiger d'eux-mêmes les gens doués de grands moyens, à une époque sur-tout, où, pour occuper la renommée, il faut lui présenter des titres bien incontestables. *Iramba* lui-même verra dans la séance actuelle des Etats-Généraux, que s'il fut le premier à saisir la palme de l'éloquence, il y a des concurrens qui aspirent à la partager.

Il associe à ses travaux des plumes trop foibles. Philoctete étoit le compagnon d'Hercule, parce que par-tout où ce der-

nier n'étoit pas, Philoctete étoit un héros. Diomede étoit digne de combattre son Achille. Mais des S..., des N..., des N... ne sont pas faits pour être seulement à la suite d'*Iramba*. L'espece d'enthousiasme qui le saisit pour quelqu'un, l'aveugle sur des qualités que son officieuse imagination prête à des hommes qui, pour un instant, ont fait sa conquête.

*Iramba* n'a pas toujours été jugé avec cette impartialité. Mais ne parlons pas de libelles ; qui voudroit remuer ces cloaques infects et s'exposer à leurs exhalaisons ? ( A ) Il a paru cependant une brochure, dans laquelle un peintre célebre a peint à grands traits cet homme qui force ses ennemis à l'écouter, s'il ne les force pas à se taire.



## NOTE.

(A) *Il a paru cependant une brochure*, page 71.

L'un de ces hommes extraordinaires, dont tout le monde parle, que peu de gens connoiſſent, & que moins de perſonnes encore ſont en état de juger avec impartialité. On s'imagine un écrivain avide de gloire, riſquant des opinions extraordinaires pour réveiller la curioſité publique, qui ne s'éveille plus gueres en effet qu'à la voix des paradoxes ou des aſſertions hardies. On ſe repréſente un économiſte outré, voyant par-tout des abus, & cherchant à y ſubſtituer une perfection imaginaire, dont les écrivains s'applaudiſſent dans leur cabinet, mais dont l'humaine foibleſſe eſt ſi éloignée. On ſe figure un eſprit courageux juſqu'à la témérité, tourmenté du deſir de la liberté, de la tolérance, de la félicité publique : mais voulant aſſervir les circonſtances, abréger les lenteurs néceſſaires au tems, qui ne peut concilier les volontés qu'à force d'égards & de patience. Peut-être ai-je adopté moi-même une partie de ces idées. Certaines réflexions cependant les ont combattues. Peu d'écrivains, me diſois-je à moi-même, ont été auſſi bien inſtruits des matieres qu'ils traitoient : beaucoup de gens le blâment, mais perſonne ne le réfute, à moins qu'on n'appelle réfutation, des paſquinades ou des injures.

Cette obſervation m'a conduit à un examen réfléchi de cet homme, & voici mes conjectures : Je le ſoupçonne de méditer une révolution en politique, comme Voltaire en a fait une dans les opinions, & Rouſſeau dans la vie

ſociale. Convaincu que preſque tout eſt à refaire dans les gouvernemens, il ſe ſent le talent de découvrir les abus, le courage de les divulguer, & des reſſources pour y remédier. Ne voulant d'autre conſidération que celle qui naît de la capacité reconnue, d'autre fortune que celle que ſes peres ont été forcés de lui conſerver, d'autre faveur que la liberté de penſer & d'examiner; il ſe conſtitue l'organe de la vérité, & s'engage de ſuppléer à ce que doivent faire le miniſtre, qui même pour le bonheur des peuples eſt obligé de ſe plier à de grands ménagemens; le courtiſan, dont le métier eſt de plaire, dont le devoir eſt la reconnoiſſance, & qui donne ſon opinion par-deſſus ſes ſervices; le philoſophe qui compoſe avec la cenſure & acquiert le droit de publier des idées utiles en ſacrifiant des vérités tranſcendantes.

Pour remplir dignement un tel miniſtere, que faut-il? Une maniere de voir profonde, large, capable de ſaiſir du même coup-d'œil le but caché de celui qui propoſe, le motif de celui qui ordonne, & l'intérêt qu'a le peuple à l'opération nouvelle, une éloquence mâle qui démaſque l'erreur volontaire, qui éclaire ſans l'irriter, le ſouverain devenu un moment complice de cette erreur, & qui raſſure le peuple témoin des efforts qu'on fait pour ſa liberté ou pour ſon bien-être; une plume exercée, qui rapproche avec clarté les baſes ſur leſquelles doit s'appuyer le légiſlateur, & fixe invariablement ſes volontés en le convaincant qu'elles vont devenir le reſſort de la félicité générale. Or il ſeroit difficile de refuſer ce triple avantage à l'homme qui nous occupe.

J'avouerai qu'une extrême chaleur l'emporte quelquefois au-delà de notre politeſſe de convention. Les petits

écarts peuvent-ils faire oublier le fond de la question? & de ce qu'il n'eſt pas parfait, en faut-il inférer qu'il ne ſoit extrêmement utile, qu'il n'ait les grands germes de l'adminiſtration, qu'il ne vienne à bout de familiariſer les hommes, & ſur-tout les ſouverains avec le langage qu'il leur parle, qu'il ne rende à la terre un de ces ſervices qu'elle reçoit une fois dans un ſiecle? Peut-on ſe diſſimuler que ſon ouvrage ſur les Lettres de Cachet n'ait excité cette fermentation qui a fini par enlever aux miniſtres deſpotes ce reſſort odieux?...... Peut-on ſe diſſimuler que ſes *Doutes ſur l'Eſcaut* n'aient ébranlé les volontés deſpotiques qui vouloient ravir les propriétés dont ce fleuve eſt conſervateur, & affermi les principes de ceux qui s'oppoſoient à ces volontés? Peut-on ſe diſſimuler que ſes efforts contre l'agiotage n'aient retenu des ſommes immenſes prêtes à déſerter le royaume, & arrêté une foule de citoyens crédules qui ſe précipitoient dans l'abyme? Mais cet amour des paradoxes! Penſez d'abord que c'eſt ainſi que nous nommons tout ce qui choque les idées reçues, que ces idées reçues ſont en général de dangereux préjugés, & qu'on ne peut nous armer contre eux qu'en faiſant violence à la routine & à l'habitude.

Rien n'eſt plus rare qu'un homme d'une conception extraordinaire; rien n'eſt plus rare que le même homme y joigne l'application; rien n'eſt plus rare que d'unir à un eſprit vaſte & des connoiſſances profondes un courage inébranlable, le déſintéreſſement aux avantages de ce monde; rien n'eſt plus rare que de joindre à tous les dons une éloquence brûlante qui commande aux opinions de ſon ſiecle; rien n'eſt plus rare, enfin, que de poſſéder par-deſſus tout cela l'indépendance des hommes, qui

n'exiſte qu'autant que la fortune a pourvu avant votre naiſſance à votre exiſtence phyſique. Voilà donc un être qui ſort de la claſſe ordinaire! Quel uſage a-t-il fait juſqu'ici de ſes talens ? Il les a voués aux ſouverains-adminiſtrateurs, à leurs miniſtres dans les pays où les rois ſont comme des dieux, toujours obombrés de leur gloire immortelle, à des citoyens laborieux auxquels l'aſtuce & l'activité étoient ſur le point d'enlever le fruit de leurs veilles.

Que les Gazetiers ſuppoſent ſa plume le jouet des circonſtances, paſſer tour-à-tour d'un parti dans l'autre : permis à eux ſi ces contes accréditent leurs feuilles. Mais il eſt un ordre de gens qui croient aux faits & non aux rapports, qui règlent leur confiance ſur l'uſage des talens, qui à travers l'ouvrage, liſent dans l'ame de celui qui l'a compoſé, y ſurprennent ſes intentions & s'y aſſurent de ſes principes.

On cite toujours le beau ſtyle, les idées heureuſes, & preſque jamais le courage de l'ame eſpece d'héroïſme qui vaut bien celui des Alexandre & des Bayard. Comment peut-on louer un d'Alembert, par exemple, vil flateur des rois en public, & leur deſtructeur dans l'intimité de la converſation ? Toujours occupé de ſon repos, de ſa gloire, des moyens d'échapper à la critique & jamais des droits de la vérité, des beſoins du peuple. Ami timide & honteux de l'infortune, & tendant les bras à quiconque étoit porté par la faveur.

Il faut du courage, il en faut beaucoup pour être le premier à lancer une vérité dans le monde penſant, & même pour riſquer une opinion, de l'examen de laquelle il peut réſulter un bien. Tout principe nouveau, à ſon

apparition, eſt rejetté ou accueilli avec mille plaiſanteries. Celui qui le met en avant eſt ſûr des ſarcaſmes, à moins que ſa réputation n'impoſe; alors ce n'eſt qu'une erreur échappée à un homme célebre. Mais ſi un nom fameux n'accrédite pas l'idée qu'on veut introduire dans les eſprits, chacun s'éleve avec fureur contre elle; ſon auteur commence par en être la victime, & ce n'eſt que long-tems après qu'il eſt réhabilité.

Rien n'eſt ſi facile & ſi commode, ſur-tout, que d'être panégyriſte né de toutes les actions des princes, l'indulgent apôtre de nos mœurs, de nos loix, le défenſeur éloquent de l'autorité. Tout le monde accorde une commiſération paſſagere aux malheureux injuſtement condamnés; mais il eſt rare de trouver un magiſtrat courageux qui s'efforce de détacher de la roue trois infortunés prêts à mourir ſous le fer qui va les aſſaſſiner. Les gouverneurs ont une tolérance froide pour ceux qui ne les croient pas infaillibles; mais ils prodiguent les diſtinctions & les faveurs à l'eſclave adroit qui adore leur perfection. On laiſſe vendre l'écrit dépoſitaire d'une cenſure utile, & l'on uſe du pouvoir contre celui qui révele de grandes vérités; mais on proſtitue les titres, les places & les penſions à l'écrivain mercenaire, qui égorge la liberté ſur les marches du trône, ou juſtifie l'injuſtice & l'infraction aux traités.

Je répete encore en faveur des antagoniſtes de M. le comte de Mirabeau, que je ne crois pas ſa jeuneſſe exempte d'imprudence, que je ne doute pas que ſon ame encore plus ſenſible qu'iraſcible n'ait quelquefois outré le droit légitime de la défenſe perſonnelle, que la réflexion n'ait ſouvent déſavoué quelques paſſages de

ſes écrits ; mais je penſe que ſon grand talent doit leur donner du prix, qu'il écrit de conviction, qu'il y a de la ſuite dans ſes principes, que ſon ſyſtême de tolérance, de liberté, ſe développe par des moyens ſimples & d'une pratique aiſée. Je penſe que nous ſommes intéreſſés à voir proſpérer des talens conſacrés en quelque ſorte à l'inſtruction, & qui peuvent commencer le grand ouvrage de la liberté politique.



## TERGAT.

AUTREFOIS c'étoit quelque chose d'être un avocat célebre, soit que l'on conciliât les esprits divisés par le démon de la chicane, soit qu'on déployât les brillantes ressources de l'éloquence, soit qu'on fût le modeste interprête des loix. Maintenant cette profession est subalterne; et celui qui se sent du ressort, ne peut gueres s'empêcher de se faire homme d'état. *Tergat* parut au bareau, et son orgueil sourit plus d'une fois aux jurisconsultes dociles à sa voix. L'Académie fut moins empressée, mais on se passe des lauriers du Pinde quand on a moisonné les palmes de l'éloquence. Les Clubs compenserent les rigueurs du louvre et l'infatigable fécondité du périodiste orateur recueillit autant de suffrages qu'il se trouve de *Béyeux* dans les assemblées sério-comiques, où l'amour de la patrie prête son nom aux intrigues et à l'égoïsme. Les

élections sembloient laisser sans récompense un mérite aussi éminent, lorsque *Tergat* réveilla leur indifférence et prévint leur ingratitude, en mettant et faisant mettre son nom sous leurs yeux. Il y passoit sans succès, lorsqu'un Dieu caché dans la machine politique agit sans se montrer, et fit d'un électeur un député. *Tergat* tient le milieu recommandé par Horace qui, selon lui, est le dernier degré de la sagesse, et qui, selon les vrais sages, est le comble de la foiblesse. Il propose sans décider, ou décide en se ménageant une retraite. Si la Noblesse n'a pas à s'en plaindre, le tiers n'a plus à s'en louer. Il quitte un parti sans abandonner l'autre; son esprit ne lui sert qu'à masquer l'indécision de son caractere. Le surprend-on dans des démarches un peu perfides? telle est, dit-il, la malheureuse condition de ceux qui se dévouent au salut de leurs semblables, pour le servir, il faut les tromper. A-t-il eu l'imprudence de laisser échapper un moment de chaleur? Le tems de composer est passé, s'écrie-t-il;

et dans les maux qui menacent la liberté, il faut tout hazarder en sa faveur. Quelques hommes éclairés devinent-ils cette marche ambiguë, et font-ils comprendre que cette prudence calculée sert mieux la fortune de l'individu que l'intérêt général? Assez de gens, prétend-il, sont prêts à jeter le flambeau des discordes civiles au milieu de nous; faut-il du moins que quelques amis de la raison préviennent l'incendie. Ainsi donc si la mer est agitée, ou si les flots sont calmes, sa barque arrive au port. Il sert le parlement, le ministre, les amis de la liberté, les partisans de l'aristocratie; il a dressé l'arrêté en faveur du journal du comte de Mirabeau, et une motion pour le prétendu plan conciliatoire ministériel; et passant d'une situation à l'autre, il est l'orateur de tous les partis et n'est le soutien d'aucun. Un pareil portrait paroît composé d'antitheses, donc il est ressemblant. Car, comment peindre les contraires, sans avoir l'air de se contredire. *Tergat*, dira-t-on, n'est cependant pas sans réputation.

Il

Il l'a acquiſe dans un moment où le vulgaire donne de l'eſprit, & l'habitude de parler la donnoit. Mais *Tergat* eſt parvenu à l'époque fatale où les réputations ſe décompoſent, & où l'opinion publique reprend des louanges précipitées. On veut des principes poſitifs, une éloquence ennemie de la tergiverſation, plus de loyauté que d'eſprit, une ſage aberration des anciens préjugés, & non un enthouſiaſme aveugle pour tout ce qui vient des bords de la Tamiſe; faites l'application; les amis de *Tergat* la lui épargnent; les indifférens prétendent qu'il ne la ſoutient pas.

Nous croyons *Tergat* un homme probe. D'ailleurs, nous avertiſſons que dans cette galerie nous ne mettons jamais la probité au rang des ſujets de louange, parce que nous la ſuppoſons chez tous les hommes, & que ce mot ne nous offre pas une idée nette dans un ſiècle où la probité s'allie avec l'abſence totale des mœurs, avec l'égoïſme le plus effronté,

avec le ſepticiſme pire peut-être que l'irréligion, (car l'un peut dégénérer en ſyſtême, & l'autre ne ſera qu'un travers de l'eſprit;) avec l'intérêt le plus avide, ſecondé par l'intrigue & ſervi par toute eſpèce de moyens.

Nous croyons *Tergat* un homme d'eſprit : d'ailleurs nous tenons l'eſprit pour un foible avantage, puiſqu'il eſt departi à tant d'hommes, & qu'il empêche ſi peu de mauvais calculs ; & puiſqu'au fait c'eſt un préſent qui ne fait que donner une eſpèce de célébrité aux erreurs, ou maintenir ceux qui ſe trouvent dans une orgueilleuſe opiniâtreté.

Nous tenons *Tergat* pour un grand avocat, pour un orateur fécond, pour un académicien parfait, mais pour un homme d'état dangereux ou nul ; dangereux, ſi l'on s'obſtinoit à ne pas voir ſes vacillations ; nul, ſi l'on en eſt convaincu.

## AMÈNE.

*Amène* a ces formes enchantereſſes qui embelliſſent même la vertu. Le premier inſtrument de ſes ſuccès eſt un excellent eſprit ; jugeant les hommes avec indulgence, les événemens avec ſang-froid, il a cette modération, le vrai caractère du ſage. Il eſt un certain degré de perfection qui n'exiſte que dans l'entendement, & une eſpèce de grandeur à vouloir le réaliſer ; mais ces brillans efforts donnent un inſtant de faveur à celui qui l'entreprend, & finiſſent par n'être d'aucune utilité aux hommes, bientôt détrompés. Le bon eſprit dédaigne tout ce qui traîne à ſa ſuite de l'éclat ; & meſurant les bornes de la capacité humaine, il n'a pas le fol eſpoir de les étendre au-delà de ce que l'expérience a montré poſſible.

*Amène* ne ſonge pas à élever en un jour l'édifice d'une grande réputation. Parvenue à un haut degré, elle va toujours en

décroiſſant, & ſa chûte entraîne le bonheur, la paix ; mais il arrivera à tout, parce qu'il ſaiſira les occaſions qui s'offrent en foule à celui qui ne violente pas la fortune. Chaque grade ſera marqué par le développement d'un talent ; & allant ainſi de ſuccès en ſuccès, il réunira cet enſemble de ſuffrages qui appellent un homme à toutes les grandes places qui vacquent.

L'envie, qui rarement avoue un mérite complet, a répondu, qu'*Amène* manquoit de cette force qui briſe les difficultés néceſſaires pour triompher des obſtacles ſemés ſur la route de quiconque agit pour le bien public. Je demanderai d'abord ſi l'on n'abuſe pas de ce mot, *avoir du caractère*, & ſi cette force qui a je ne ſais quoi d'impoſant, réaliſe beaucoup pour le bonheur du monde. Suppoſant même que dans des momens de criſe, elle ait triomphé des réſolutions, eſt-ce toujours un bien ? Je m'arrête. Quelques lecteurs croiroient peut-être que je confonds la

fermeté, la tenue, la conſtance avec la chaleur, l'enthouſiaſme, la fougue : *Amène* cède aux circonſtances, à la raiſon, & croit pouvoir offrir quelques ſacrifices à la paix ſans deſcendre des principes dont il fait la baſe de ſa morale & de ſa conduite.

*Amène* a contre lui la douceur du caractère, l'agrément de la figure, le charme de l'amabilité ; je connois des gens qu tant d'avantages choquent ; ils ſe préviennent contre un homme qui s'aviſe de les joindre au haſard utile de la naiſſance, & aux qualités eſſentielles de l'ame ; ils s'en conſolent par la recherche de quelques défauts, ou du moins de bons ridicules qu'on puiſſe au beſoin traveſtir dans quelque choſe de mieux.

Que peut-on attendre d'*Amène* aux Etats-Généraux ? Rien, ou peu de choſe s'il obéit à l'eſprit de corps ; beaucoup s'il agit par lui-même, & s'il ſe pénètre de cette grande vérité, qu'il n'y a que des citoyens dans l'Aſſemblée Nationale. Celui qui a rédigé certains cahiers, a le

nerf néceſſaire pour donner à ſon opinion un haut degré de prépondérance.

On a voulu trouver un tort à *Amène* dans ſa liaiſon avec un miniſtre diſgracié; il ne s'eſt jamais aveuglé ſur des défauts qu'il a corrigés plus d'une fois, & a rendu juſtice à des talens d'autant plus à regretter, qu'il en meſuroit l'étendue. Il arrive tous les jours que l'on connoît les imperfections de ſes amis; on les plaint, on les diminue, & lorſque les événemens les précipitent du trône de la faveur, on les conſole, on les défend, & l'on travaille à les mettre dans le cas de rétablir leur réputation un moment altérée.

*Amène* connoît trop bien les hommes pour être dupe des louanges; & s'il ſourit aux illuſions de l'amitié, il repouſſe l'erreur de la flatterie. Ce n'eſt pas le ſeul preſtige qui puiſſe nous en impoſer: ſi par haſard *Amène* s'en étoit apperçu un peu tard, à dater de ce moment il ne l'oubliera plus.

## FULBER.

C'EST un grand malheur d'avoir des ſuccès dus à de très-petits moyens, & une réputation dont on ne ſait que faire, parce qu'on n'a pas de quoi la ſoutenir. *Fulber* eût été le plus heureux des hommes, s'il avoit pu demeurer toujours à vingt-cinq ans. Ecrits voluptueux, couplets amuſans, vers agréables, cette foule de riens, qui ſont les hochets d'une jeuneſſe partagée entre l'amour & les talens, donnent une eſpèce de célébrité ; mais lorſque la ſaiſon des folies aimables eſt paſſée, lorſque la raiſon vient revendiquer ſes droits, elle rejette, ou du moins rougit des ſuccès dus à de ſi petites cauſes. *Fulber* en eſt à ces triſtes expériences : il a voulu faire ſuccéder la vérité aux contes, la penſée au coloris, la méditation à la poéſie. Quel a été ſon étonnement, lorſque l'habitude des choſes frivoles a

rendu pénible l'usage de l'esprit appliqué à des vues plus utiles ! Sa patrie ne lui a ouvert aucune carrière. Il a fallu chercher au-delà des mers une apparence de travail, & faire plutôt oublier une jeunesse inutile, qu'employer ses loisirs pour le bien de l'Etat. On ne se déguise pas à soi-même ce qu'on parvient quelquefois à déguiser aux autres. Depuis cette époque, *Fulber* est devenu morose ; il a cessé d'être ce qu'il étoit, sans devenir ce qu'il auroit dû être. Regrettant le rôle qu'il auroit pu jouer, l'avancement de ses rivaux lui a toujours rappellé des souvenirs amers ; de-là le dégoût philosophique pour un séjour qui devoit être le sien. Il s'est rangé du côté des aristocrates ; les nobles lui ont paru les colonnes de l'Etat, il falloit n'avoir pas une idée saine, pour consentir à ce que le tiers-état pût avoir une influence directe. De-là les conciliabules tenus chez *Mitis*, les conférences hebdomadaires chez un *Grand*, les écrits clandestins pour ramener certains esprits

enclins à croire que la multitude ne devoit pas être éternellement ſacrifiée au petit nombre. Mais tous ces défenſeurs d'une mauvaiſe cauſe la perdent avec leur réputation au tribunal infaillible de l'opinion publique.

*Fulber* abonde dans ce qu'on appelle eſprit, & il parle comme quelqu'un qui a beſoin de ne rien perdre. Né ſérieux, il veut être gai ; frivole, il veut être grave ; bon, il veut être cauſtique ; pareſſeux, il veut jouer le travailleur. Il court après les petits ſuccès, & paroît les dédaigner. A peine fut-il parvenu au fauteuil, qu'il plaiſanta ſur les honneurs académiques. Après avoir élaboré pendant trois ſemaines un aſſez triſte diſcours, il l'abandonne à la critique, qui de ſon côté le laiſſe à l'oubli.

Qu'eſpérer d'une pareille trempe d'eſprit ? Des chanſons ? on n'en fait plus. Des vues ? elles ſont obſcurcies par le préjugé de la nobleſſe. Des recherches ? les beaux eſprits ne s'occupent que de ce

qui peut étendre le cercle de leurs admirateurs, & malheureusement les travaux utiles ne se retrouvent qu'à la longue.

*Fulber* est né quatre-vingt ans trop tard : du tems des *Fontenelle*, des *Lamotte*, des *Gresset*, il eût brillé sur le parnasse françois. Mais il y a une distance presque incommensurable du siècle de l'esprit à l'époque où nous nous trouvons. Supposons que *Mitis* fut premier ministre, *Fulber* au département de la guerre, *Pameza* aux affaires étrangères, *Succulet* à la marine. Quel est le citoyen qui reposeroit en paix? Ces messieurs, qui dans cette supposition, présentent un ensemble si ridicule, jouissent cependant de quelque renommée, & méritent les éloges dus à l'esprit ; mais qu'est-ce que l'esprit tout seul, ou de l'esprit poétique, ou de l'esprit d'académie, ou de l'esprit de boudoir, ou de l'esprit des soupers? Nous évitons à un certain âge le ridicule des couleurs tendres, de la danse, & autres amusemens :

Qui n'a pas le goût de fon âge,
De fon âge a tout le malheur.

& nous prolongeons l'époque de la frivolité bien au-delà des bornes que tolère l'indulgente nature, & même la bonne fociété.

Ou feroit-il vrai que l'habitude de ne jamais méditer feroit de nous de vieux enfans ou des hommes nuls, & nous rapprocheroit pour le moral de ces êtres imparfaits dont fe glorifie l'Italie, & qui confacrent leur exiftence déshonorée à rendre des fons agréables, mais ftériles?

Malheur à l'homme dont on ne cite que les bons mots. Qu'eft-ce que nos gens d'efprit à côté de Voltaire? Que feroit Voltaire lui-même, s'il n'avoit donné à fon fiècle cette impulfion philofophique, caufe première de l'amour de la liberté qui agite aujourd'hui le peuple françois; & de cette courageufe hardieffe de la penfée, qui, dans quelques années, a porté la nation entière au-delà de fes efpérances?

Si cependant on veut tenir encore à ce qu'on appelle *eſprit*, il faut avouer que peu de perſonnes y ont plus de droit que *Fulber*. Il eſt aiſé d'être meilleur, plus aimable, plus amuſant, plus fait pour intéreſſer, &c. mais il eſt rare de dire dans un jour plus de choſes dignes d'être ramarquées. Les graces qui les accompagnent ne font pas illuſion ; c'eſt de l'eſprit tout pur, bien ſec, bien tourné, mais ſouvent neuf & toujours piquant.



# PHILARÈTE.

PHILARÈTE ayant expérimenté qu'on étoit un héros à bon marché, a imaginé qu'il n'étoit pas plus difficile de paſſer pour un homme d'état ; en attendant la guerre, il s'eſt fait politique. La nature ne l'avoit pas mieux organiſé pour être un orateur, qu'elle ne l'avoit façonné pour l'école de Mars ; mais en dépit de la nature, il a péroré comme il avoit vaincu.

Le malheur de *Philarète* eſt d'avoir de grandes prétentions & des conceptions ordinaires ; il prend en main la cauſe de la liberté, non qu'il en rafolle, non qu'il croie venir à ſon ſecours ; mais en ſe mettant du parti le moins nombreux, il eſpère être apperçu ; & s'il eſt condamné à ſe taire à Paris, il fait ſenſation dans la province où il déclame comme un Energumène.

*Philarète* eſt parvenu à ſe croire l'auteur de la révolution d'Amérique, & il s'ar-

range pour être un des premiers acteurs de la révolution de France. Il prend le bruit pour la gloire, un événement pour un succès, une épée pour un monument, un compliment pour des titres à l'immortalité, des graces pour des récompenses, & la valeur pour l'héroïsme.

Il n'aime pas la cour, parce qu'il y est emprunté ; le monde, parce qu'on y est confondu ; les femmes, parce qu'elles altèrent la réputation lorsqu'elles ne mènent pas à la fortune ; mais il aime les clubs, parce qu'on y recueille les idées des autres, dont il se fait honneur dans l'occasion ; les étrangers, parce qu'ils n'y regardent pas de si près ; les sots, parce qu'ils écoutent & même admirent.

*Philarete* n'écrit point, il faut de la logique, des connoissances, du style ; on est jugé avec sévérité : une platitude vaut un ridicule, une bévue, un persifflage ; mais une conversation demande plus de feu que de justesse, plus d'agrément que de profondeur ; on déclare pédant celui qui

chicane ſur les idées, & il eſt reçu qu'on peut déraiſonner en cauſant.

*Philarete* ſera fidèle au parti qu'il a pris, ſans pouvoir ſe rendre un compte bien exact des raiſons qui l'y retiennent. Il ne ſait pas au juſte ce que c'eſt qu'une conſtitution & le degré de force qu'il importe à une nation de conſerver à l'autorité ; mais le mot de liberté réveille chez lui l'ambition, quitte à ſavoir ce qu'il en fera lorſqu'il la croira acquiſe.

Il attaqua autrefois un miniſtre diſgracié avec auſſi peu de malice. On crut d'abord que cette inſurrection prenoit ſa ſource dans un grand projet, & conduiroit à des développemens inconnus. Non ; il n'étoit pas plus vindicatif qu'inſtruit. Le deſir & l'eſpoir d'occuper un moment les orateurs des cafés, mirent en avant cette accuſation ; & la réflexion vint trop tard lui rappeller qu'un infortuné eſt ſous la ſauvegarde de l'homme délicat.

Que peut faire dans une aſſemblée nationale un homme tel que *Philarete ?* Ni

bien, ni mal. Sa voix ſera celle du plus grand nombre de ſon parti. Il eſt des gens auxquels il eſt impoſſible de penſer par eux-mêmes ; d'ailleurs, ils n'ont que le degré de force néceſſaire pour défendre la meilleure opinion de leurs chefs ; & ſe rendent aſſez de juſtice intérieurement, pour croire qu'ils compromettroient trop ſouvent leur réputation s'ils demeuroient fidèles à leur douteuſe penſée.

Tel eſt *Philarete*. Il mérite une eſpèce de renommée, parce qu'il vaut mieux que la plupart de ſes rivaux. Peut-être ignore-t'il lui-même la ſource de l'indulgence qu'il a obtenue. Elle vient de ce qu'il a beaucoup fait avec les moyens médiocres qu'il tenoit de la nature. On lui a ſu plus de gré de ce qu'il a voulu être, que de ce qu'il étoit. D'ailleurs, il a l'extérieur de la modeſtie, & les connoiſſeurs ſeuls ſavent ſur cet article à quoi s'en tenir.

Sa réputation militaire n'eſt qu'ébauchée, c'eſt la première guerre qui y mettra le ſceau. Sa réputation d'homme d'état eſt faite ;

faite, il n'ira jamais au-delà de ce que nous le voyons : peu de génie, peu de nerf, peu de poumons, peu d'art, toujours avide de petits ſuccès. Son cabinet eſt l'image de ſon eſprit.



## LUDVAL.

*Ludval* eſt lancé. Il a pris avec le public l'engagement de jouer un rôle extraordinaire. S'il reculoit, ce ne ſeroit qu'un avorton en intrigue; s'il continue, il fera aſſez de bruit pour aſſembler quelques ſpectateurs & les rendre témoins de ſa chûte. Pourquoi le préſager? Parce qu'il n'y a point de fondemens capables de porter l'édifice que Ludval voudroit élever. Il ne ſuffit pas de ſe mettre en avant, d'avoir de l'audace, l'uſage plutôt que le talent de la parole, cette chaleur de tête qui ameute les ſpectateurs; il faut la capacité de concevoir un ſyſtême dans toutes ſes parties; des reſſources inépuiſables pour combattre les difficultés qui naiſſent du choc des opinions; la connoiſſance profonde des hommes, des intérêts, des droits de la ſociété, des forces de l'autorité.

Dans l'ordre privilégié qui a, je ne ſais

pourquoi, admis *Ludval*, on difoit dernièrement : « Ludval ne nous eft pas inu-
» tile, nous lui faifons dire bien des chofes
» qui paffent au befoin pour une extrava-
» gance, ou qui font avouées fi elles pren-
» nent. Il faut de ces hommes qui aient
» accoutumé le public à des inconfé-
» quences. »

On affure que *Ludval* a juré, non-feulement de fervir fon Corps, mais les douze autres Corps qui font Corps avec le fien; il a juré de fervir fon ordre; & comment fe tirera-t-il de tous ces fermens? De quelque maniere que les chofes tournent, il eft bien difficile que les corps de magiftrature fe mêlent dorénavant des affaires d'état. Il n'y aura plus que la nation & le roi, le roi & la nation.

*Ludval* fe donne pour avoir tout appris, tout deviné, tout fu; pour trouver remede à tout, pour réfuter tout, pour élever des difficultés contre tout. Je ne fais s'il faut avoir tous ces talens, en les admettant même dans toute leur perfection. J'ai peine

à croire que l'avocat général *Talon*, que le président *Molé*, que le chancelier *d'Agueſſeau*, ſe piquaſſent de cette eſpece de mérite.

Il étoit réſervé à ce ſiecle d'avoir de ces hommes prétendus univerſels, qui s'affichent bonnement pour gouverner leurs Corps, pour commander aux opinions, pour entraîner leur ſiecle. Sur quoi ſe fondent nos hommes du jour, lorſqu'ils prétendent jouer un rôle dans un moment auſſi impoſant? Quelles preuves ont-ils fourni de leur capacité? Ont-ils donné à la nation des gages de leurs talens? Quel titre, par exemple, produiroit *Ludval?* Sont-ce des plaidoyers véhémens, où une imagination hors de meſure a ſuccombé? Sont-ce les farces pieuſes données dans la rue Plâtriere, où, prêtre d'une nouvelle religion, la raiſon & la vérité étoient les victimes qu'il immoloit à ſon nouveau Dieu? Sont-ce des déclamations incendiaires contre le miniſtere, à une époque où tout le monde étoit armé contre le deſpotiſme, & où les

magiſtrats ſeuls, peut-être, devenoient inexcuſables, lorſqu'ils paroiſſoient en public partager le juſte mécontentement de la nation, puiſque la loi doit toujours être prête à réprimer l'excès du zèle ? Sont-ce par des ſcènes ſcandaleuſes données devant les Chambres aſſemblées, ou par une fuite d'écoliers, ou par cette rébellion qui met la puiſſance exécutive dans la néceſſité d'avilir l'autorité, ou de la montrer avec un éclat toujours dangereux ? Sont-ce par les intrigues qui ont précédé & accompagné les élections, & dans la création momentanée d'un club qui reſſembloit plutôt à une troupe de conjurés qu'à des patriotes, cherchant les moyens permis d'aſſurer leur liberté ?

Voilà cependant ce qui reſte de certains perſonnages lorſqu'on les analyſe, & qu'on veut ſe rendre compte des raiſons pour leſquelles on donne ou on refuſe ſon eſtime. Quelle différence entre ſurprendre ou conquérir les ſuffrages, entre méditer ou déclamer, entre la chaleur de tête & la force

de l'ame, entre l'eſprit facile & le talent conſommé, entre l'amour de la célébrité & celui de la patrie! Ce ſont ces objets à chaque inſtant confondus qui occaſionnent nos erreurs, & nous font haſarder notre jugement comme notre confiance.

Je ne parle point de cette inſupportable vanité qui feroit déteſter dans *Ludval* les talens qu'il n'a pas, & fait rire des faux germes qu'il étale: je ne parle point des ridicules qui l'ont accompagné du fond de la Provence à Lyon, & de Lyon à Paris; je ne parle point de cette inſtabilité de principes qui le donneroit à la cour, ſi la cour vouloit récompenſer ſes moyens ſur le pied qu'il les eſtime. Tout cela eſt connu, répété, & accompagné d'étranges vraiſemblances.

Sous aucun jour *Ludval* ne peut être utile dans une aſſemblée nationale, & ſous pluſieurs il peut être dangereux. En lui diſputant la méditation & la logique, nous ne lui refuſons pas le preſtige de la parole, ni cette chaleur qui agit avec ſuccès ſur

les eſprits. Mais ces deux reſſorts ſont preſque toujours nuiſibles, parce que l'imagination dédaigne de ſages meſures, & que l'amour-propre s'enivre des premiers ſuccès.

## ANTENOR.

Antenor eſt né courtiſan & croit être républicain. Lui-même n'eſt pas encore bien sûr de ce qu'il penſe. Le ſyſtême de la liberté ouvre un vaſte champ à une imagination ardente qui ne cherche que les exploſions. Défendre cette antique nobleſſe qui s'eſt montrée ſous un jour ſi impoſant dans cent époques de notre hiſtoire, lui ſemble un ſuperbe rôle. Servir un roi que les circonſtances embarraſſent peut-être, mais que ſa probité & ſon amour de ſes peuples rendent ſi intéreſſant, eſt un devoir ſacré à ſes yeux; venir au ſecours d'un peuple, qui n'a quitté l'ancien eſclavage que pour une condition plus dure, peut-être, quoique moins flétriſſante, enflamme ſon zèle. *Antenor* voudroit être à ces quatre poſtes, & tout-à-la-fois l'homme du peuple & l'homme du roi, noble & citoyen, républicain & ariſtocrate.

Tous les goûts à la fois ſont entrés dans ſon ame,
Tout prince a ſon hommage & tout parti l'enflamme.

*Antenor* époufe avec ardeur les intérêts de ceux qui jouent un certain rôle; mais fi par maladreffe ou par imprudence ils mettent contre eux la voix publique, alors il les abandonne, donnant pour raifon, qu'il ne doit pas foutenir des gens qui ne favent pas eux-mêmes fe maintenir au degré où ils étoient montés. Il a tendrement aimé un miniftre féduifant, un citoyen courageux, une ducheffe pleine de raifon & de caractere, un magiftrat qui s'étoit montré fous un beau jour; quand il a vu l'un difgracié, l'autre attaqué fans ménagement, la ducheffe négligée & le magiftrat oublié, il s'eft débaraffé du foin de les juftifier.

Il fuit les mêmes principes en politique. Deux mémoires plus chaleureux que bien raifonnés, plus forts de recherches que de principes, ont appris au public, l'hyver dernier, que la liberté & le peuple avoient trouvé un zélé défenfeur; mais *Antenor* ayant vu dans l'ordre privilégié des difpofitions contraires, a cru devoir abjurer l'erreur d'un moment & rendre fon abju-

ration publique. A la vérité, c'étoit dans un moment où la fermeté de la chambre des nobles sembloit lui préparer des victoires. Maintenant que les communes semblent la disputer, il est plus que vraisemblable qu'*Antenor* leur rappellera ses mémoires, comme les vrais dépositaires de ses principes, & donnera pour raison que les députés nobles n'ont pas su conserver leur supériorité.

Quels sont les moyens d'*Antenor*? Rien de bien saillant, mais plusieurs choses au-dessus du médiocre : de l'esprit à dose ordinaire, une éloquence verbeuse, mais cependant au-dessus de son style. Il y a pour les observateurs une nuance très-sensible entre une imagination montée & le courage de l'ame, entre les vœux soutenus de l'ambition & le nerf du caractere, entre la franchise & le besoin de s'épancher, entre les déclamations contre la cour & l'éloignement senti de ce genre de vie. Eh bien! toutes ces différences sont au désavantage d'*Antenor*.

Pour être juste envers lui, on doit étrangement peser ses paroles. Il est très-capable de servir un parti, mais vous ne serez jamais sûr qu'il le servira le lendemain. Le courage qu'il montre, le zèle qu'il déploye, le projet qu'il développe, sont très-sinceres dans le moment, mais il sera un jour tout aussi sincere en les détruisant. Ce n'est pas foiblesse décidée, ce n'est pas inconséquence. Qu'est-ce donc? Le voici. N'ayant pas une maniere de voir prodigieusement étendue, il se livre de bonne foi à ce que l'objet lui présente, il s'enflamme, il s'agite; l'instant où il est plus éclairé arrive, on lui montre un autre ordre de choses, la discussion étend ses idées, aggrandit sa maniere de voir: alors son imagination s'échauffe plus encore, elle agit avec de nouvelles forces, détruit ses premieres opérations, & l'entraîne dans un parti tout opposé; & comme la manie de briller est sa passion dominante, il oublie que les contradictions perdent un homme dans l'opinion publique, qu'elles tueroient

le talent le plus décidé, à plus forte raison......

Mais dans le parti qu'*Antenor* suivra ; c'est-à-dire, pour le moment qu'il y sera attaché, il parlera avec chaleur, rendra hommage à la vérité, imprimera aux opérations une marche active, & tiendra toute une assemblée dans le besoin de travailler, de délibérer, de décider. Je sais combien il seroit aisé de faire de ce talent un ridicule ; mais je sais aussi que dans toutes les assemblées, il faut de ces hommes qui poussent, qui pressent, qui impriment le mouvement au plus grand nombre, tendant toujours à l'inaction.

*Antenor* est capable des plus grands sacrifices, s'il a sur-tout le mérite de les avoir indiqués, ou si le parti qui s'y soumettra n'est pas le plus nombreux.

Il a un grand courage pour les choses ordinaires ; mais la cour dérange ses idées, & il ne résiste pas au spectacle désolant de tant d'imbéciles titrés comblés des dons de la fortune & de la faveur ; tandis que lui,

patriote, éloquent, écrivain, homme ſupérieur, n'a pour théâtre que ſa province, & y joue rarement encore le premier rôle.

*Antenor* comptoit s'appuyer ſur une des colonnes de l'état; mais comme la colonne même chancelle, il a ſaiſi la gloire d'une maniere plus ſûre; d'ailleurs, il n'eſt pas difficile de prévoir la chûte du pouvoir miniſtériel; dès lors il entre dans ſes principes de ſe retirer à tems.



## SCYROS.

Un homme, qui non-seulement n'a pas usé son esprit, mais qui pendant trente années l'a enrichi de lectures utiles, & de conversations raisonnées, saisit fortement un sujet, le médite, l'approfondit, le voit sous tous les côtés, & le reproduit dans toute sa force ; il n'est pas surprenant qu'un tel homme attire la foule sur ses pas. La nouveauté invite, & l'explosion d'un talent qui s'est caché long-tems pour se montrer dans tout son éclat, fait une sensation qui fixe les suffrages.

*Scyros* a tout ce qui plaît au vulgaire des lecteurs. Un style nerveux, un ton tranchant, des assertions hardies, des pensées neuves, des opinions accommodées au goût dominant éveillent la curiosité & domptent la plupart des lecteurs. Dans l'enthousiasme, on se reprocheroit de revenir sur la seconde impression, & d'examiner si le style *nerveux* est également

clair, si le *ton* est monté au degré de la raison ; si les *assertions* émanent d'une imagination exaltée, ou ne sont que les conséquences d'un systême suivi dans toutes ses parties; si les *pensées* ont autant de solidité que d'éclat, de vérité que de piquant, de justesse que de force; si les *opinions* sont le résultat de la méditation ou l'impulsion secrette de l'intérêt particulier qui dispose de nos sentimens presqu'à notre insçu.

*Scyros* a eu toute l'ivresse d'un premier succès, & s'est persuadé que lorsqu'on est beaucoup lu, on emporte tous les suffrages. De là cette estime de soi-même, qui est toujours aux dépens des rivaux; de là le despotisme sur les sentimens des autres, qui contraste si plaisamment avec la cause que l'on défend; de là cet orgueil, qui s'associe quelquefois aux vrais talens, il est vrai, mais fait repentir les autres des éloges qu'ils ont prodigués au mérite que cet orgueil accompagne.

*Scyros* a l'austérité de mœurs que prescrit l'âge mûr dans un état qui n'excuse

pas même les erreurs de la jeunesse; la dureté du caractere que laisse une éducation négligée, & la fierté que donne la jouissance d'une réputation nouvellement acquise. La nature qui partage ses dons, a refusé celui de la parole à *Scyros*, l'organe est foible, le geste nul, l'expression tardive, la conception difficile, l'exposé confus; les grands mouvemens ne sont pas à son usage, & il préfere la méthode à la chaleur.

D'assez bons juges ont prétendu que le principal mérite de *Scyros* avoit été de publier des vérités crues, qui, à l'époque du mois de janvier passé, étoient le dernier terme du courage; *Scyros* prétend que toutes les brochures qui ont suivi ne sont que ses pensées délayées, & conséquemment affoiblies.

*Non nostrûm inter vos tantas componere lites.*

Mais j'ai un penchant à croire, ou du moins à soupçonner que *Scyros* est un homme que le public a fait; c'est-à-dire, que

que d'après la lecture de ses diatribes, l'on lui a prêté du génie, l'autre du talent, celui-ci de l'éloquence, celui-là le courage de l'ame. Chacun a raisonné sur cet être, moitié réel, moitié fantastique. Et comme dans toutes les révolutions il faut des points où l'on s'accroche; la multitude à laquelle quelques hommes commandent a été porté vers *Scyros*. Alors, pour justifier des louanges exagérées, on a redoublé d'hommages.

*Scyros* a donné son nom à la fameuse motion d'après laquelle l'assemblée nationale s'est constituée telle. Mais dans la réalité que reste-t-il de cette motion revue, corrigée, renouvellée, dénaturée, mitigée & refondue? Il est bon d'avoir de ces chefs d'émeute auxquels le grand nombre se rallie sans même bien commprendre ce qu'ils ont voulu faire penser & faire passer.

Je ne sais si c'est parce que les hommes sont un composé bisarre de contradictions, ou si nous regardons à travers un prisme trop transparent; mais ces grands hommes

de ſix mois ſont bien au-deſſous de ces réputations précipitées. Serions-nous aſſez injuſtes pour refuſer à *Scyros* beaucoup d'eſprit, une portion raiſonnable de talent & ſur-tout des intentions bien prononcées? Non ſans doute; mais pour ne pas tromper la poſtérité, il faut ajouter que ces qualités brillantes ne ſont pas accompagnées de cette meſure qu'il eſt eſſentiel de porter dans les affaires politiques. Sans cela on joue le royaume à pair ou non, on détruit ſans ſavoir comment on réédifiera, & l'on oublie que pour changer les deſtinées de vingt-quatre millions d'hommes, il faut les avoir peſées long-tems.

Ce qui a toujours allarmé les bons eſprits, c'eſt la maniere leſte dont on a parlé de ſe donner une conſtitution, & d'imprimer à la machine un mouvement tout nouveau, comme s'il étoit aiſé de réunir les volontés de douze cents individus; comme ſi l'on pouvoit répondre que les provinces conſentiroient des arrangemens dont un

grand nombre contrariroit les inſtructions & les pouvoirs.

*Scyros* ne ſemble pas connoître ſon ſiecle & ſa nation. Rien n'eſt plus aiſé que de montrer les abus, que de déclamer contre l'uſurpation des ariſtocrates. Rien n'eſt plus difficile que de les corriger, & de partager les branches de l'autorité de maniere que les pouvoirs ſe balancent. Le peuple a un intérêt preſſant de ſe ſouſtraire au deſpotiſme, mais il en a un plus grand encore à prévenir l'anarchie; & comment ſe diſſimuler que les principes des démocrates outrés n'y conduiſent; liſez attentivement les brochures de *Scyros*, & vous conviendrez que ſon zèle tient de l'enthouſiaſme, qu'il eſt plus hardi qu'éloquent, & plus propre aux révolutions qu'aux conſtitutions.



## GUELBOSIN.

Les formes les plus douces & les plus aimables diſtinguent *Guelboſin.* Il redoute les orages des révolutions, il porte tous ſes vœux à la paix ; la France eſt pour lui dans le meilleur état poſſible. Comment peut-on ſe plaindre d'un pays qui donne, avec de la gloire & des honneurs, trois cents mille livres de rentes ? Que peut-on mettre à la place qui puiſſe équivaloir à un ſi bel ordre de choſes ? On vit à Paris au ſein du luxe & de l'amitié ; on le quitte un inſtant pour aller recevoir les vœux & les hommages d'une province, on y revient avec des affaires qui mettent dans la douce néceſſité de jouer un rôle à la cour, & l'on expoſeroit une ſi douce exiſtence aux troubles des guerres civiles. Non. A quoi ſerviroit-il d'avoir plus d'eſprit que les autres, ſi ce n'eſt pour poſer ſa felicité ſur des baſes plus durables, & pour l'étendre auſſi loin que poſſible ?

*Guelbosin* a une ambition modeste, mais non moins active. Il fixe un but & veut y parvenir. Un autre franchiroit dans un jour l'intervalle qui l'en sépare; lui, fait tous les jours un pas; cette marche adroite & sûre n'inspire point à la jalousie des rivaux, cette activité qui les rend quelquefois incommodes. On dira peut-être, l'ambition ne se repose-t-elle pas quand on est parvenu au but qu'elle même a marqué? Non. On s'accoutume aisément à la place qu'on occupe, on jette les yeux sur son mérite, on rassemble dans son imagination tous les services qu'on a rendus, & ceux sur-tout que l'on rendroit; on se répete que la réputation est comme la flamme qui s'éteint si on ne l'alimente pas. Cédant à l'empire de ces idées différentes, on tâche d'embellir sa carriere, & l'on ne s'arrête qu'au plus haut degré d'élévation.

*Guelbosin* est un des principaux membres de ce corps qui fait une nation dans la nation, qui doit séparer ses intérêts de l'intérêt général ou cesser d'exister. Quoi-

que né avec beaucoup d'eſprit, l'habitude d'une erreur s'eſt changée en certitude, & il croit ſincérement que la formation actuelle du Clergé eſt ſage, politique, eſſentielle au ſoutien de la monarchie. Un eſprit aimable, modéré, perſpicace, défend cette opinion avec plus de ſuccès que ne feroit l'emportement de l'enthouſiaſme ou l'orgueil de l'opiniatreté

On n'explique pas comment *Guelboſin* a pu ſe déclarer pour un homme qu'il ne peut eſtimer, mais pour lequel il n'eſt plus en ſon pouvoir de conſerver de la conſidération. Tout changement eſt l'aveu d'une erreur, & cet aveu ſemble à ceux qui jouent un rôle, des gages donné à leur adverſaire. Sans cette conſidération puiſſante, *Guelboſin* abjureroit une liaiſon qui ternira la gloire de quiconque y demeurera fidele, depuis que le maſque a été arraché au viſage hypocrite qui en a ſi long-tems impoſé.

*Guelboſin* ſera plutôt utile qu'indifférent dans l'aſſemblée nationale; il inſpirera des

idées heureuſes, mais il ne les défendra pas avec courage; il éclairera ce qui eſt douteux dans des comités particuliers, mais il n'ouvrira pas une marche nouvelle. Il ne ſe vendra jamais à la cour, mais il s'efforcera de concilier ſes intérêts avec ceux des peuples, & s'aveuglera au point de croire cela poſſible; il propoſera des ſacrifices pécuniaires momentanés, mais il ne renoncera pas à des priviléges uſurpés & deſtructeurs de l'ordre ſocial; il déploiera les vertus d'un homme probe, mais non les qualités d'un citoyen martyr de la patrie.

La province qu'il adminiſtre rend hommage à la généroſité de ſes procédés & à la pureté de ſes vues. Il l'a préférée à une autre, & vraiſemblablement ne la quittera que pour le miniſtere, ſi le miniſtere eſt à l'avenir ce que nous l'avons vû, c'eſt-à-dire, un fort démembrement de la ſouveraineté. Sans ſe jetter dans le champ des folles conjectures, on peut prédire que cette reſponſabilité refroidira les ambitieux, & que cette ſurveillance des douze

cents députés inquiettera les agens de la chofe publique.

D'ailleurs, les efprit doux & pacifiques invoquent le repos plutôt que ces hommes de feu qui s'agitent jufques fur le bord de la tombe.



## EUXIN.

DES vues patriotiques, des connoiſſances réelles, un cœur droit, l'habitude de penſer, un déſintéreſſement à l'épreuve, & avec tout cela une réputation incomplette! Eſt-ce l'eſprit de ſyſtême? Eſt-ce défaut de connoiſſance des hommes? Eſt-ce le malheur des circonſtances? Je l'ignore. Mais ſi je ne me défiois pas toujours de l'opinion de la multitude, je pencherois pour l'eſprit de ſyſtême.

Cet eſprit que bien des gens croïent ne pouvoir s'allier avec la raiſon ſévere, eſt cependant le produit du génie, ou du moins de cette imagination active qui cherche avec ſuccès le remede aux abus. Dût-on acheter l'avantage qu'on en retire par quelques écarts, les hommes ont-ils un bien pur, complet? exiſte-t-il des talens parfaits?

*Euxin* eſt vraiment eſtimable, parce

qu'il eſt laborieux, fécond en reſſources; pourvû de ces connoiſſances de détail qui ſont les inſtrumens de l'homme d'état, & qui, ſans conſtituer le grand homme, prennent cependant la moitié de la vie.

Un autre talent dont on ne parle pas, c'eſt l'habitude de l'expédition. Dans un gouvernement étendu, tout eſt ſoumis à des formes; celui qui les fait imparfaitement, jette par-tout la confuſion, de tous les maux le plus cruel ſans doute, puiſque ſi l'on pouvoit en être réduit à une ſi cruelle extrémité & à un choix, il vaudroit mieux préférer la déprédation avec l'ordre, à la probité avec la confuſion.

On ne peut, ſous peine d'injuſtice, refuſer des qualités à *Euxin*; mais il y a loin de ce mérite à celui qui décide un homme, homme d'état. Cette expreſſion préſente à l'eſprit l'idée d'un génie vaſte, exercé, capable d'embraſſer la totalité des intérêts de la ſociété, & ce qu'elle exige pour maintenir l'harmonie parmi les individus qui la compoſent. A ce génie, don ſi rare, il faut

joindre un amas de connoiſſances qui doivent guider dans les travaux que l'on ſe diſtribue ſans les épouſer partiellement, de maniere que, comme Colbert, on ne ſoit pas excluſivement voué aux manufactures, & comme les économiſtes, entiérement à l'agriculture.

A ces connoiſſances, fruit d'un travail ſi pénible, on doit unir le talent de les employer : la clarté, la méthode, la fidélité aux mêmes principes, l'indulgence pour ceux qui exécutent nos idées, l'art d'évaluer le mérite des inſtrumens qu'on met en uſage, les qualités qui font pardonner à celui qui commande un empire, que ceux qui obéiſſent ne donnent jamais qu'à regret.

A ces qualités morales, enſemble précieux auſſi rare que le génie heureux, qui peut ajouter le courage propre à réſiſter aux hommes conjurés contre leur propre bonheur? Les difficultés s'hériſſent de toutes parts contre celui qui veut ſervir ſes ſemblables. Il faut enlever une partie de ſon

ame aux méditations, pour la livrer à la défenſe des principes les plus purs.

J'en demande pardon à *Euxin.* Il y a un peu de malice à rapprocher de ſon nom le portrait que je viens de tracer, ce n'eſt pourtant qu'ainſi qu'on parvient à ſe faire des idées juſtes & à exciter l'émulation. Si nous perſévérions à croire que nous ſommes de grands hommes, le mal feroit ſans remede; ce n'eſt qu'en connoiſſant bien ce que nous ſommes, que nous deviendrons ce que nous devons être.



## LABUIS.

Un de ces hommes de ſens qui ayant toujours exercé leur eſprit ſur des choſes ſolides, s'identifient pour ainſi dire avec la raiſon, & marchent à ſa lumiere dans une carriere inconnue aſſez lentement pour éviter les chûtes.

De là cette modération qui n'eſt pas le réſultat d'un plan bien aſſis & de la certitude d'en réaliſer l'exécution; mais elle eſt l'effet de cette crainte de ſe compromettre, naturelle à qui va parler un langage étranger.

De là cette timidité bien excuſable chez celui qui ſe trouve placé entre le Roi & la Nation; la crainte de déplaire & le vœu de ſervir, l'amour du bien & l'inexpérience, la droiture perſonnelle & les intrigues des cours.

Pour préſider avec ſuccès une aſſemblée nationale, il faudroit être dans le ſecret du

vœu général, tenir le gouvernail, & diriger ſur la mer mobile des opinions le vaiſſeau au milieu des écueils de l'intérêt perſonnel.

C'eſt alors que la connoiſſance des hommes eſt un don précieux. Heureux celui qui pourroit diſtinguer le courtiſan du citoyen, l'ambitieux du patriote, l'homme habile de l'homme faux !

On peut être érudit, bon dialecticien, accoutumé à la diſcuſſion de ſociété ; avoir pluſieurs genres de mérite & manquer de quelques-unes des qualités eſſentielles à un préſident. Cela s'eſt vu, & cela ſe verra encore.

La ſéchereſſe n'eſt pas la fermeté, de même que l'aménité n'eſt pas toujours foibleſſe. Trop de retenue inſpire la défiance, & trop de facilité mène à l'inſubordination. C'eſt une plaiſante choſe que ce que l'homme appelle les vertus. Elles ſont preſque toujours à côté d'un défaut & ſéparées par une ligne métaphyſique.

Eſt-ce *Labuis* qui occaſionne toutes ces réflexions ? Oui ; non qu'elles ſoient parfaitement juſtes, mais elles s'offrent à l'eſprit de celui qui l'obſerve. Il y a donc un fond de vrai ; car en peignant, je ne puis avoir d'idées que celles que mon modele m'inſpire.

Quand *Labuis* n'étoit rien, on a cru qu'il feroit quelque choſe au poſte qu'on lui confioit ; quand il a été quelque choſe, on a vu que *Labuis* n'étoit rien. C'eſt l'hiſtoire de beaucoup de françois. Le bien-dire éblouit ; ceux qui ont avancé que la nation n'étoit pas mûre pour des Etats-Généraux, avoient-ils grand tort ? Peut-on ſe diſſimuler que le peuple, dans l'yvreſſe d'une prétendue indépendance, ſe portera à plus d'un excès ; que le Clergé, menacé d'une diminution de crédit, ne redoublera d'adreſſe à reprendre ſon ancienne marche ; que la Nobleſſe, ſe voyant réduite à ſa juſte valeur, combattra pour ſes antiques chimeres ; & que dans cet enſemble, il n'y ait pas les forces ſuffiſantes pour jetter les

fondemens inébranlables d'une conſtitution. Il eſt très-poſſible que la députation ſoit ce qu'il y a de mieux, mais non prouvé que ce qu'il y a de mieux ſuffiſe à nos beſoins. Nous expions cent ans d'amabilité, de gaieté, d'eſprit. Quand nous renoncerons à la charmante frivolité, nous ſaurons nous gouverner. Nous avons dû à Louis XIV & à Philippe, Régent, le petit avantage d'être la nation la plus civiliſée de l'Europe. Nous devrons peu-être à Louis XVI l'aurore d'une régénération dont jouiront nos neveux. C'eſt pour eux que nous ſemons, car nous ne recueillerons pas le fruit de nos travaux actuels.



## UMA.

DANS un siecle aussi vicieux, on est cependant équitable assez pour ne pas faire grace à l'homme immoral en faveur du talent. Personne ne conteste l'éloquence à *Uma*, personne aussi n'y applaudit. Confondu dans la foule obscure des esclaves, il végete sans gloire, & n'a plus même d'ennemis. Orateur connu des douceurs de l'esclavage, la patrie, les lettres, la philosophie le désavouent également, & ce n'est qu'aux pieds du despotisme qu'il peut trouver un asyle.

Lorsque M. Linguet a pris hautement en main la cause de ce despotisme, on a vu un bel esprit qui trouvoit son compte à défendre un paradoxe, & de la gloire à lutter contre des principes reçus. On pardonne ce délire littéraire, & l'on ne voit plus qu'un lévite ambitieux, s'efforçant d'échaffauder sa réputation. Mais prêter sa

plume en ſecret aux machinations contre la liberté de tout un peuple, appuyer des projets chancelans ou les revêtir d'une ſorte de juſtice, c'eſt proſtituer le don ſacré du talent.

Voilà ce que produit cette ſoif déme-ſurée de louanges. Ne diroit-on pas que la réputation eſt un bien dont on jouit ſans mélange ? Tout homme qui veut être cité, a dix détracteurs pour un panégyriſte ; & le frondeur le moins eſtimable cauſe à ſon amour-propre plus de tourmens, que le louangeur le plus décidé ne lui procure de jouiſſance.

Il y a dans la ſociété un état monſ-trueux : c'eſt celui d'un citoyen inutile à ſa patrie, d'un prêtre qui ne deſſert pas les autels, d'un membre étranger à ſon corps, d'un homme qui détourne les vues de la nature, d'un laboureur qui ne cultive pas, d'un propriétaire qui n'a point acquis. Tel eſt un abbé commendataire. C'eſt bien pis quand à cet état d'uſurpateur fainéant, on joint l'activité de l'intrigue, & qu'on pro-

mène de bureaux en bureaux une plume intéreſſée; je ne donne pas cela pour démontré, je dis ſeulement que certains noms réveillent certaines idées.

*Uma* n'a point encore paru dans les diſcuſſions ſurvenues aux Etats-Généraux. Il travaille en ſecret, & quoiqu'orateur né, il eſt beaucoup plus propre aux menées, & préfere le labyrinthe des cabinets au grand jour des aſſemblées tumultueuſes.

Dans le temps qu'on parloit des académies, on ne parloit guères d'*Uma*. Il aime peu ces diſcours qui ne frappent que l'air; il aſpire à une gloire plus ſolide : il réaliſe ſon temps & ſes périodes, & ne confie pas imprudemment à la renommée ſes œuvres & ſon talent. Il a peu ſemé, mais il a infiniment moiſſonné. C'eſt un ſecret inconnu aux économiſtes des campagnes, dont les beaux eſprits calculateurs de la capitale ſe ſont réſervé l'emploi.

*Uma* eſt fort content de lui, de la cour, du gouvernement, des miniſtres, de l'é-

glise, de l'académie; il n'y a que la voix publique dont il est moins satisfait.

Aristocrate déterminé, il s'est glissé dans le parti de *Violens* & mis à la suite de *Ludval*, Ludval, si célèbre par sa bouillante éloquence, & qui fait tout-à-la-fois les plaisirs de la cour, l'espérance de son corps, le soutien de son ordre.

*Uma*, moins ambitieux, se contenteroit du tiers de cette gloire, c'est-à-dire, du premier rôle.

Cette assemblée nationale développera les vues & les vertus, les défauts & les qualités de nos gens à réputation. Mettre à même la puissance exécutive de bien choisir ses coopérateurs, ne sera pas un de ses moindres avantages.



## MORINVAL.

Il y a des Albinos en administration comme dans l'hiſtoire naturelle. Ce ne ſont pas des hommes dégénérés comme le prétend M. de Paw, mais c'eſt une petite eſpece, ſans nerf, ſans force, ſans vues. Tel eſt *Morinval* : poli, gai, attentif, adroit, officieux, mais auſſi incapable de porter le fardeau de l'Europe, que d'entrer dans le plan de la régénération intérieure. S'il étoit poſſible de l'opérer à un ſouper ou dans un petit conſeil ; ſi l'on pouvoit calmer le peuple avec de beaux préambules ou des déclarations pleines d'une aſtucieuſe éloquence ; ſi à la faveur d'une loterie, d'un emprunt, d'un revirement, d'une vente d'offices, on pouvoit ſe promettre de garnir le tréſor royal, *Morinval* feroit ſa partie comme un autre, & marcheroit par un ſentier étroit au temple de la gloire. Mais parvenu à une époque où la nation

s'émancipe, & veut bien confier son autorité, où elle substitue à des marches ténébreuses une gestion publique ; où chaque citoyen est invité à vérifier par lui-même l'emploi des deniers auxquels il a contribué ; *Morinval*, épouvanté, recule, & n'ose même pas être l'instrument secondaire de cette puissance colossale qu'il contemple avec effroi.

Il est des places pour lesquelles on ne devroit pas pouvoir trouver des hommes. La mort ou la disgrace les fait elle vaquer ? la médiocrité présomptueuse les sollicite avec une hardiesse qui trouve sa peine dans un prochain exil ; mais dans le court intervalle qui le sépare de l'installation, on a égaré la volonté des rois & obscurci la splendeur de sa nation.

Le vulgaire croit que, pour remplir certains postes, il suffit de donner des audiences, d'avoir des subalternes intelligens, de siéger dans le conseil des rois. Il est vrai que si l'empereur n'avoit pas un *Kaunitz*, la Prusse un *Hertzberg*, Naples un *Acton*,

l'Angleterre un *Pitt*, les choſes pourroient aller, mais oppoſer à de tels hommes un petit françois bien ſuperficiel, bien confiant, bien ignorant; un courtiſan flexible, toujours prêt à nouer ou à dénouer une intrigue, paſſant d'un avis à un autre, parce qu'il ne leur donne jamais de baſe; c'eſt une plaiſanterie politique, dont on ſeroit ſouvent victime, ſi la providence ne réparoit encore plus de ſottiſes que les hommes n'en font.

Aucune époque, aucun ſuccès, aucune opération n'ont encore marqué l'adminiſtration de *Morinval*; vraiſemblablement il ne voudra pas faire une trop grande lacune dans l'hiſtoire; il ſeroit plus ſage encore s'il en faiſoit une dans le miniſtere, & ſi, nouveau *Curtius*, il ſe précipitoit pour ſauver la patrie, dans l'abîme d'une profonde retraite. Il y a au moins une douzaine d'ex-miniſtres qui l'ont adoptée. Ils s'en trouvent parfaitement bien, & la patrie encore mieux. Un ſi bel exemple devroit être imité. L'opinion générale, diſtributrice

des ſeules louanges à déſirer, ne le laiſſe-roit pas ſans récompenſe. On auroit tous les honneurs d'un ſacrifice qu'on peut éloi-gner à force d'intrigue, mais qu'on évite rarement.

Il y auroit de l'injuſtice à reprocher à un homme la médiocrité de ſes moyens. La nature les diſtribue à ſon gré, & ſur-tout nous ne ſommes pas les maîtres de notre éducation. Mais ce qui rend inexcu-ſable, c'eſt de ſe charger de fardeaux ſi diſproportionnés à ſes forces, c'eſt de ſa-crifier l'état à ſa vanité; quand un emploi demande évidemment un amas de con-noiſſances qu'on n'a pas pu ſe procurer, peut-on ſe permettre de l'accepter ? Doit-on ſe taire quand il s'agit de compromettre les avantages de la paix, ou l'honneur d'une nation ? J'applaudirai tant qu'on vou-dra au zèle de *Morinval*, j'invoquerai pour lui la fortune, mes vœux le porteront au comble de la faveur, mais je le conju-rerai de deſcendre d'un poſte trop éminent.

Il eſt un genre de mérite auquel la cour

offre un aſyle aſſuré. Tout le monde remplit également bien les places d'honneur ; & ſi par haſard on les rempliſſoit mal, tout iroit également bien. La cour vous reclame *Morinval* ; la nature vous y a deſtiné ; & votre maniere de parler, d'exiſter, de plaire, de ſervir, la ſeconde merveilleuſement bien.



## JUNIUS.

Eh! quoi, Mathan, d'un prêtre eſt-ce là le langage?

Il eſt des hommes qui ne ſortent jamais impunément de leur médiocrité. Quand le ciel nous refuſe certains talens, il nous commande un rigoureux ſilence. *Junius* s'étoit ſi mal trouvé de l'avoir rompu pendant les élections! Quel ange de ténèbres lui a conſeillé d'allumer les flambeaux de la diſcorde?

*Junius* eſt un de ces braves gentilshommes qui font de très-médiocres archevêques, & de ces paſſables archevêques qui font de très-mauvais hommes d'état. On deſſert cruellement certains perſonnages quand on leur donne de grandes places, ou quand on les tire de ces places pour mettre en évidence des talens qu'ils n'ont pas.

Chriſtophe de Beaumont, vertueux & entêté, généreux & intolérant, peu inſ-

truit, mais avant un certain tact dans le choix de ces coopérateurs, mérita l'amour du peuple. Quoique fidelle à ses principes, il fut constamment outré dans son zèle, mais il renferma ce zèle dans les affaires de son ministère.

*Junius*, qui n'a ni occupé la renommée, ni excité l'envie, ni armé les langues calomnieuses, se voit tout-à-coup en butte à la fureur du peuple. Pourquoi ? C'est que, comme prélat, on le tient pour nul & on lui pardonne de l'être; mais on ne veut pas qu'il ne quitte sa nullité que pour passer dans le fanatisme féodal.

De prudentes combinaisons l'ont jetté dans l'assemblée nationale. C'étoit, sans doute, la meilleure façon de réparer ses premieres démarches & de faire oublier surtout cette fatale élection où tant de pouvoirs remis à la même volonté faisoient une espece de dérision, d'un choix auguste qui devoit reposer sur la plus grande liberté.

Quant à l'imprudente démarche faite auprès du Roi, le motif l'excuse. L'objet,

les circonſtances la rendoient hors de propos, & le peuple penſa le punir avec trop de ſévérité ; la converſion ſubite qui l'a ſuivie la montre ſous un jour plus défavorable encore. Dans cette ſuite de contradictions, ne voyons que la triſte néceſſité de s'abandonner à des impulſions étrangeres, quand on ne peut pas ſoi-même imprimer à ſa marche un mouvement réglé.



# LINACOURT.

Un homme ſimple & bon, mais qui a cette juſteſſe d'eſprit que nous appellons bon ſens, ſe fait pardonner le défaut de perſpicacité, comme celui de rendre mal ſa penſée. Un homme médiocre & prétentieux, à qui cette préſomption, fille naturelle de la bêtiſe que nous nommons fatuité, ſe fait ſiffler par quiconque prend la peine d'obſerver l'incohérence de ſes démarches. C'eſt à propos de *Linacourt* que je faiſois ces réflexions.

La figure, la naiſſance, la fortune conſerveront-elles à jamais un ſi grand empire ſur nos opinions? Si elles abandonnoient *Linacourt*, que deviendroit-il? L'un l'a rendu tyran de la beauté, l'autre ivre d'orgueil, le dernier inſolent; inſolent eſt le mot.

Il a trouvé le moyen de ſe gliſſer aux Etats-Généraux: le titre de duc en impoſe

aux provinciaux électeurs. Ces gens de cour jouent pour quelques inftans la bonhomie ; & le tiers-état, qui ne fait pas encore ce qu'il eft, ne s'affranchit que peu-à-peu de l'empire du préjugé. Cet empire eft plus fort encore, lorfque la renommée exagératrice a répandu qu'un homme eft dans la faveur & vanté les reffources de fon crédit.

Il feroit inutile de chercher une morale févère chez un homme de la cour ; mais entre la févérité des mœurs & l'immoralité profonde, la diftance eft immenfe. Jamais l'ordre privilégié n'éleva de fi orgueilleufes prétentions, & jamais fes mœurs ne le ravalerent autant.

Si nous vivions à cette brillante époque où la parole difpenfoit des contrats, où l'honneur délicat préfidoit à tous les arrangemens de la vie, où la délicateffe épuroit les fentimens, où l'humanité généreufe defcendoit aux befoins du peuple, où la loyauté caractérifoit un gentilhomme, on rendroit hommage aux vertus comme au rang; mais à une époque où la nobleffe

avide dévore les graces pécuniaires, où elle endure l'infulte la plus atroce, ou croit l'effacer avec quelque gouttes de fang verfé; où le commerce avec les femmes eft un tiffu honteux de fcélérateffes & de fourberie, où l'homme en place inflexible n'accorde que par oftentation des fecours long-temps mendiés, où le menfonge eft une gentilleffe, le jeu une fpéculation, l'art de caufer les jeux de la calomnie, l'ambition un métier; la nobleffe, dis-je, efpere-t elle toujours en impofer, & croit-elle qu'au fiecle des lumieres, on veuille encore tenir compte aux hommes des vertus de leurs ayeux, ou de l'antiquité des parchemins? Le monde, en vieilliffant, ne fe corrige pas, mais il change de travers, ou du moins il fubftitue à ceux qui font fondés fur l'ignorance & le préjugé, des idées qui s'accordent davantage avec les lumieres.

Un feul homme, fans doute, ne mérite point cette maffe de reproches, mais refpirant le même air, membre du même

corps, on participe à ce relâchement de principes, & l'on eſt le jouet de ces répréhenſibles erreurs.

*Linacourt* a peu de ces traits caractériſtiques qui peignent un homme. Il a revêtu ſes formes extérieures de dignité, de politeſſe, de bienfaiſance au beſoin du patriotiſme, de popularité, de zele militaire; il eſt également prêt à être ambaſſadeur, miniſtre, colonel, & également propre à ces différens poſtes. Cette diſpoſition conſtante à tout ſolliciter, à tout accepter, à tout garder, ſans conſulter ni ſes goûts, ni ſes moyens, ni les intérêts d'autrui, prend ſa ſource dans une façon de voir bien coupable, & préſente d'étranges conſéquences ſi on veut les prévoir. Mais aujourd'hui mériter n'eſt rien, obtenir eſt tout.



BALBUS

## BALBUS.

TOUT le feu & toute la présomption du talent. Un premier succès enyvre. On croit que les louanges partent d'un cœur attendri ou d'un bel esprit subjugué. Ce n'est qu'après des expériences répétées, qu'on évalue le bruit passager des applaudissemens.

*Balbus*, enflammé de l'amour de la patrie, croyant que tout ce qui est possible est faisable, qu'il suffit de vouloir le bien pour l'opérer; *Balbus*, dis-je, se livre aux plus douces illusions, & berce son esprit d'une régénération nouvelle; il s'exprime avec chaleur, parce qu'il est pénétré; il a l'éloquence de l'âge, que l'inexpérience fortifie encore. Celui qui ne prévoit pas les difficultés, qui ne suppose aucun obstacle, est bien plus véhément que l'homme accoutumé à trouver des écueils, & qui sait que les hommes s'opposent à leur propre félicité.

Il eſt un âge où l'on ſe perſuade aiſément que l'eſprit a un empire invincible ſur les humains, & que le zèle coalitionné avec le talent ne doit pas rencontrer de réſiſtance. De là les projets de braver les préjugés, de porter la vérité aux pieds du trône, d'arracher le peuple à la ſervitude, d'épurer la route par où paſſent les impôts. Les brillantes idées fermentent dans une tête chaleureuſe, qui ſe refroidit inſenſiblement à l'aſpect des ombrages de tout genre que ſuſcitent les paſſions humaines.

Cette première tenue d'Etats-Généraux ſervira ſur-tout à faire connoître les hommes que la nation emploiera un jour. On voit que tel député eſt fini, que tel autre n'eſt pas mûr, que celui-ci eſt plus avide de louanges que de ſciences réelles, qu'un autre met à profit les circonſtances; & ſans tromper aucuns des partis, cherche à leur perſuader qu'il peut les ſervir tous.

*Balbus* ne s'eſt pas jetté dans tous les calculs encore : la ſoif de paroître eſt la paſſion qui l'agite; il emploie à écrire le

tems où il n'eſt pas poſſible de pérorer ; & il ſaiſit les occaſions de parler avec cette ambitieuſe imprudence, qui ne permet pas de réfléchir ſur les avantages de ſe faire deſirer. Cette éloquence, prodigue de mots, de ſentimens exagérés, de vœux enthouſiaſtes eſt celle du premier âge ; mais elle ne laiſſe pas les impreſſions profondes qui aſſnjettiſſent les eſprits à un parti, & érigent en loix & en principes les opinions.

*Balbus* promet de grands talens, mais le moment actuel n'eſt point appellé à en moiſſonner les fruits ; à moins que, devançant ſon âge, il voulût tomber aux pieds de l'expérience, ſe dépouiller d'un certain reſpect pour les talens oratoires, & ſe vouer à cette raiſon dont la lueur douce & permanente conduit ſûrement à la vérité. C'eſt ainſi qu'a penſé le *Marcellus* de l'Angleterre & qui s'eſt rendu ſi utile à ſa patrie. C'eſt le comble de l'habileté que de joindre à la vivacite, qui eſt l'appanage du jeune âge, le ſang-froid qui eſt le partage d'une autre époque.

Il me femble qu'il n'eft pas fi difficile d'être modefte. Si l'on confidere combien de gens nous furpaffent, combien plus encore nous égalent, & combien fur-tout il s'en prépare qui vaudront mieux que nous : ils trouveront la carriere battue, & nous fommes obligés de la débarraffer. Quiconque n'eft pas modefte, ne fe fait valoir que parce qu'il craint de n'être pas mis à fa jufte valeur. Il oublie que les hommes rebelles aux louanges qu'on follicite, prodiguent celles qu'on a l'air de vouloir éviter.

*Balbus* a la confcience de fon talent, & toute modeftie lui femble une dérogeance. Il n'y a que les fots, dit-on, qui ne fachent pas ce qu'ils valent. Permis de le favoir, mais non de le montrer, & fur-tout de l'exagérer. *Balbus*, au refte, n'a que le défaut de fon fiecle. La mode eft de tout confondre ; l'opiniâtreté eft avoir du caractere ; être méchant, c'eft avoir du trait ; l'amour de la paix eft défaut d'énergie ; écouter l'ambition, c'eft voir en grand ; & ce qui caractérife un

eſprit *à lui*, c'eſt de trancher, de réſoudre les difficultés qu'on n'entend pas, c'eſt adopter des ouvrages pour ſiens qu'on n'a pas même lus, c'eſt paroître ce qu'on n'eſt pas; différence ſenſible avec la fin du ſiecle de Louis XIV, où l'on n'étoit rien de ce qu'on paroiſſoit.



## STEPHANO.

STEPHANO écrit avec intérêt, parle avec facilité, mais n'est pas un penseur, moins encore un homme d'Etat & nullement un philosophe. Il ne médite rien de grave, mais il profite des circonstances. Il n'a pas écrit pour la patrie, il a seulement fait un livre. Il mène de front le bien public & ses vues personnelles, & du moins espere la révolution dans ses affaires, sinon prochainement celle de l'état. Parle-t-on de *Stephano*, on est tenté d'admirer. Parle-t-on à *Stephano*, on se reproche une ridicule facilité.

Tout prêtre veut être curé, tout abbé veut être prélat, tout prélat veut être cardinal, tout cardinal veut être pape. Qui ne peut parvenir à la thiare vise au patriarchat. Pour qui créeroit-on cette place, si ce n'est pour un citoyen zèlé qui prêche contre la féodalité, comme il a prêché contre Rome?

*Stephano* se distingue des gens de son métier en ce qu'il est aussi tolérant que d'autres sont entiers. Soit qu'une des deux religions compose moins que l'autre, soit que celle-ci long-tems humiliée n'aspire qu'à sortir de l'abaissement dans lequel on l'a tenue, *Stephano*, son principal appui, n'a pas, comme ses superbes rivaux, les pieds dans l'or & la tête dans les cieux.

Dans presque tous les corps la médiocrité officieuse remporte plus de victoires que le talent décidé. Le talent, si fier de ses avantages, parle en despote & abuse de ses droits; la médiocrité ne dissimule pas son insuffisance, propose avec l'expression du doute modeste, & cherche à mériter plutôt qu'à conquérir les suffrages. C'est en caressant la vanité des grands hommes qu'on les subjugue; comme c'est en prêtant de l'esprit aux sots qu'on dispose de leurs opinions.

*Stephano* s'est fait précéder d'un livre qu'on a lu; ce livre n'a rien appris; mais il a rassemblé sous un même point de vue ce

qui s'étoit dit dans des écrits où l'on discute ; l'esprit de l'homme, enclin à la paresse, sait gré à quiconque lui épargne des recherches & lui fournit une suite de raisonnemens dont il va se faire honneur dans une classe d'auditeurs moins éclairés.

*Stephano* a une portion de ce talent qui ne s'éleve pas jusqu'aux circonstances actuelles. Mais la facilité à commenter des choses communes, use les moyens, consomme le tems, & affoiblit les ressorts de la pensée. Pourquoi se déguiser que l'Assemblée Nationale a trop pesé sur de minutieux détails, & que la manie de montrer de l'éloquence, a allongé l'examen des questions ? *Stephano* se disculperoit moins qu'un autre de ce reproche mérité.

Il a besoin d'exister dans l'opinion des hommes ; d'abord missionnaire, puis apôtre, ensuite pontife, il aspire à une autre sorte de gloire. Sans pouvoir marquer jusqu'où il étendra ses succès, du moins a-t-il sorti son nom de la foule, & s'est-il placé parmi les coopérateurs avoués de la

révolution, dont personne ne peut fixer l'époque, mais dont chacun ne peut garantir l'existence.

Si nous n'avions pas dit que nous ne parlions jamais de probité, parce que nous la supposons dans tous les représentans, ce seroit dans ce moment le cas de rendre hommage à *Stephano*.



# GOSLER.

JEUNE encore, brûlant du desir de se faire un nom, *Gosler* s'est lancé dans la carriere. Ses titres sont un grand nom, le don rare de la parole, & une extrême clarté dans les développemens. Il n'a pas prodigieusement étudié, mais il a beaucoup écouté, ce qui revient à-peu-près au même.

*Gosler* s'est montré avec succès dans les élections de Paris; zélé, actif, beau discoureur, esprit conciliateur, on l'a vu sous des rapports intéressans. Il est moins en évidence dans l'assemblée des nobles. Ce qui feroit soupçonner que c'est sagesse, c'est qu'il a peu de rivaux.

Un point allarme pour lui. Quelle part a-t-il eu à ce cahier de Paris, le plus mal conçu de tous ceux qui ont paru, le plus répréhensible en principes, le plus stérile en conseils, le plus avare des vues régé-

nératrices ? S'il l'avoit rédigé, il faudroit étrangement baiſſer d'eſtime, & reprendre une partie de nos louanges; mais n'ayant que des raiſons éloignées de l'en croire coupable, nous ſommes peut-être injuſtes.

*Goſler* défend ſon ordre avec plus de chaleur que de vraie connoiſſance de ce que l'on en exige. On veut anéantir les priviléges, dit-on, dépouiller la nobleſſe; bientôt la démocratie donneroit des loix. Plus on examine ces objections, & moins elles ſont fondées; aucun pouvoir ne peut faire que ce qui eſt ne ſoit pas. Et ſi les démocrates avoient conçu le projet d'une égalité chimérique, ils feroient moins d'efforts pour être admis dans des corps diſtingués par l'opinion. Mais entre conſpirer hautement contre la nobleſſe, & lui diſputer la totalité des graces, il y a un intervalle immenſe, & c'eſt ſur quoi *Goſler* n'a point aſſez médité. Les repréſentans du peuple conſentent à ratifier tous les droits honorifiques, mais non à fournir les ſommes im-

menſes qui relevent l'éclat de ces races illuſtres, bientôt confondues dans la foule, ſi des graces pécuniaires ne les ſoutenoient.

*Goſler* a plus d'une fois diſſimulé avec adreſſe cette diſtinction ſi eſſentielle. L'empire que donnent les richeſſes eſt le plus fort de tous : c'eſt celui qui fait les tyrans. Quand on diſpoſe de l'or, on diſpoſe des graces; & qui diſpoſe des graces, diſpoſe des volontés humaines, toujours forcées en derniere analyſe de ſe plier aux beſoins. Or, eſt-il naturel que le peuple fourniſſe le métal avec lequel on doit forger ſes chaînes, & qu'il mette à même les Grands de contrebalancer ſa force qui n'eſt que dans le nombre. La Nation veut donc ſoutenir l'honneur du trône, préparer la défenſe contre ſes ennemis, fournir tout ce qu'exige une ſage adminiſtration ; mais non enrichir annuellement une foule de familles oiſeuſes, qui cherchent dans l'intrigue des moyens de fortune.

*Goſler*, ouvrez les yeux, & vous verrez autour de vous deux familles ſeules qui

coûtent à l'état trente millions pour avoir fait une besogne qu'un commis de dix mille francs auroit beaucoup mieux faite.

Vous répondrez, peut être, que la moitié de ces graces tant enviées, sont données à ceux qui viennent de quitter l'ordre plaignant, & qu'avec un peu de patience, ceux qui le composent passeront dans l'ordre privilégié, & seront admis au partage des faveurs. C'est sans doute la meilleure des objections à faire, mais le plus grand des malheurs à prévoir, & le plus grand des maux à éterniser.

*Goster* est digne de se mettre au-dessus de l'opinion générale & de se placer parmi ceux qui ont la noble fierté d'exister par eux-mêmes. Il a l'esprit qui subjugue, l'ambition qui fait passer par-dessus les obstacles, le talent qui justifie les essais audacieux, la considération qui en impose aux envieux, l'adresse qui fléchit les honnêtes gens entêtés, cet ensemble de qualités qui donne le succès.

# LAXEM.

PERSONNE n'eſt plus étonné de jouer une eſpece de rôle que *Laxem* lui-même. L'adminiſtration n'eſt pas dans ſa tête, la patrie n'eſt pas dans ſon cœur, & l'éloquente vérité n'eſt pas dans ſa bouche, la force n'eſt pas dans ſon caractere, l'ambition n'eſt pas un de ſes beſoins. Une jeuneſſe livrée aux femmes, un âge mûr reſſemblant à la décadence, un éloignement naturel pour la cour ne préſageoient pas une eſpece d'homme d'état.

*Laxem* eſt né avec de l'eſprit, de la grace, de l'amabilité, un penchant marqué pour la pareſſe, pour les choſes extraordinaires qui ne gênent pas, avec une hauteur difficile à allier avec la connoiſſance des choſes & des hommes.

Son nom lui en impoſe à lui-même, & il croiroit affliger ſes ayeux dans leur tombe s'il admettoit des principes qui,

ſans rabaiſſer les grands, élevent des êtres qui ne ſont pas faits pour ramper, & que nos préjugés ont tenus long-tems dans l'abjection. Il ne conſidere ni l'équité naturelle, ni la néceſſité de céder à l'opinion, ni l'avantage général. Il ne rêve que connétable, & croiroit manquer à la poſtérité s'il lui laiſſoit l'exemple du patriotiſme populaire.

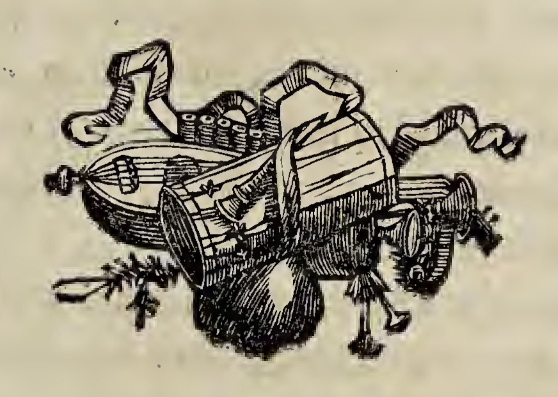
*Laxem* eſt comme les beaux eſprits qui parent leur ſtyle de fleurs de rhétorique, ou comme les Virtuoſes qui ne chantent jamais la note, ou comme les peintres qui négligent le deſſin en faveur du coloris. La vérité toute nue a quelque choſe de froid à ſes yeux, & il prête volontiers des ornemens à cette fille du ciel, qui ſe fait gloire de ſe montrer telle qu'elle eſt. S'il raconte, il brode; s'il veut étonner, il exagere; ſi le fond eſt ſtérile, il ajoute; s'il manque d'intérêts, il ſuppoſe; s'il tourne court, il ſupplée, & imite les poëtes qui ſe ſauvent par les épiſodes de la ſtérilité, ou qui s'égarent dans des fictions

agréables. Il étoit possible d'exprimer en moins de mots ce que je voulois dire; mais il y a des momens où il ne faut pas être si concis.

Si *Laxem* étoit un peu plus conséquent dans sa façon de raisonner, un peu plus versé dans l'histoire de son pays, un peu mieux au fait des droits du peuple & de ceux du roi, un peu moins docile à la voix impérieuse des préjugés, il auroit conquis beaucoup de suffrages. Mais si l'on raisonne d'après les autres, si l'on veut accommoder les affaires à ses penchans, si un esprit naturellement peu juste n'est pas dirigé par les opinions des maîtres de l'art, non-seulement on ne persuade pas, mais il est bien à craindre que l'on ne donne beau jeu aux plaisans capables de rire aux dépens d'un duc & pair comme d'un bourgeois.

Deux mille députés comme *Laxem* ne feroient pas une constitution. Beaucoup de phrases, de sarcasmes; du trait quelquefois; mais dresser un plan, faire un systême, régler une marche, élever un édifice, tout cela

cela eſt au-deſſus d'un courtiſan adroit ; d'un françois aimable ; nous ſommes faits pour les ſoupers, pour les ſpectacles, pour les parties de plaiſir, mais non pour diſcuter long-temps le même objet, & errer dans le labyrinthe d'une nouvelle légiſlation. Si tel eſt le caractere général des françois, ce n'eſt pas *Laxem* qui fera exception : gai, cauſtique, cauſeur, facile ; il n'eſt ni méditabond, ni calculateur, ni philoſophe, ni économiſte.



# TOMAN.

QU'UN homme, habitant le pays de l'intrigue, se montre tantôt sous une face, tantôt sous une autre, qu'il cherche à séduire le parti auquel il paroît se livrer, sans se rendre odieux à celui qu'il déserte, c'est une vieille marche qui n'étonne plus, & qui réussit encore quelquefois; mais qu'au moment présent, lorsque cent mille personnes ont les yeux ouverts sur ce qui se passe à Versailles, un homme d'un esprit ordinaire, imagine jouer un jeu qui ne sera connu de personne, c'est le comble de la mal-adresse ou de l'orgueil.

*Toman* a voulu faire plusieurs personnages, & paroître tout-à-tour bon citoyen & esprit conciliateur, l'oracle de son ordre & l'organe du ministre, &c. Ce rôle, fort au-dessus de ses forces, a bientôt été connu, & *Toman* a trouvé l'assemblée nationale sans estime, & le ministère sans

confiance. La premiere l'a ſoupçonné vendu, & l'autre, n'être pas bon à acheter. Jugé tout-à-la-fois infidele & incapable, le courage qui ſert de preſtige au talent, a manqué, & *Toman* commence à juſtifier le ſort qui l'avoit fait pour les places très-ſubalternes.

Pour ſervir un parti quelconque dans les grands troubles, au moins faut-il, au défaut du génie, avoir les grands moyens d'exécution, préſent de la nature avare. Mais l'uſage vulgaire de la parole, ce qu'on nomme la routine des affaires, un peu plus de hardieſſe que le commun des mortels, ſont les reſſources de la médiocrité officieuſe, & non les reſſorts d'une ame enflammée de l'amour du bien. *Toman* n'a pas compté ſur ſes talens pour ſervir les Etats-Généraux, mais il a compté ſur les Etats-Généraux pour faire briller quelques lueurs de talens.

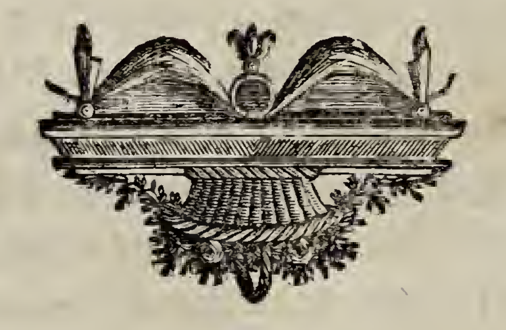
Il eſt des hommes qui paroiſſent agités & conſervent le plus beau ſang-froid; qui parlent en belles phraſes des calamités de

l'état, abondent en descriptions & sont stériles en remedes; tel est *Toman*, fort affairé, mais peu occupé. Pensant peu à ce que deviendra la patrie, beaucoup à ce que fera l'assemblée, n'ayant qu'une idée imparfaite de la révolution, & aussi incapable d'en prévoir les suites, que d'en prévenir les malheurs, ou d'en accélérer l'époque, si elle est en faveur de la classe du peuple.

*Toman* n'étoit rien il y a un an. Car, qu'est-ce qu'un commis dans une masse de vingt-quatre millions de sujets? Tout-à-coup son ambition naît des circonstances; & comme si l'ambition émanoit du talent, ou le donnoit, il s'est présenté dans l'arêne. D'abord on l'a vu cacher son indécision, ou plutôt l'opinion qu'il vouloit faire passer dans des discours entortillés. Pressé d'être clair, il a feint du courage; trop vaniteux pour se perdre dans la foule, trop foible pour se créer un parti, il a vacillé sans cesse; & du moment que ces vacillations ont été connues, ses discours

comme ſes principes, ſont devenus indifférens à la multitude ; il a été rangé dans la claſſe de ceux qu'on écoute ſans les entendre, ou qu'on entend ſans les réfuter. *Toman* ignoreroit-il que, dans toutes les circonſtances quelconques, il faut prendre un parti..........La manie de les concilier tous prépare la chûte de ſon protecteur. Il vaut mieux être conjuré comme Catilina, rébelle comme Pugatſchew, oppreſſeur comme Cromwel, ou deſpote comme Maupeou, que l'organe timide d'un miniſtre aſtucieux qui veut calmer le peuple & non le ſoulager. Jamais il n'y aura de paix ſolide entre celui qui dévore & celui qui fournit, entre celui qui périt & celui qui ſouffre. Toute la nation n'a pas trop de ſa force pour réſiſter à une autorité de douze cens ans, ſouvent convertie en deſpotiſme écraſant, & toujours mere d'une foule d'abus. Or, devenir le champion de cette autorité uſurpatrice, c'eſt tromper le vœu du peuple & trahir le miniſtere paſſager qu'il a confié. *Toman* reſſemble à la plupart des hommes qui ſe

familiarifent avec les principes, parce qu'ils ne pefent jamais les conféquences; preffés d'obtenir un emploi qu'ils font incapables de remplir, oubliant toujours que le mal n'eft pas de vivre ignoré, mais de fe montrer fous un jour défavorable.



# LANOSE.

LANOSE montre une fermeté de caractere qui n'eſt point à l'uſage de ſa maiſon. Fidelle à la cour, fidelle à l'égliſe, fidelle à ſes principes, elle aime encore mieux les rois peres de la nobleſſe, que peres du peuple. Transfuge de cette famille, docile aux circonſtances, *Lanoſe* a embraſſé avec courage les intérêts de la multitude opprimée, & profeſſé une doctrine tout-à-fait étrangere aux ſiens.

*Lanoſe* a la chaleur de l'ame, qu'il faut bien diſtinguer de la chaleur de tête : la premiere produit de grandes actions, l'autre n'occaſionne que des diſputes; auſſi *Lanoſe* eſt-il éloquent ſans penſer à l'être, & ſes idées s'échappent-elles d'une ame de feu, agitée tout-à-la-fois par la crainte de l'eſpoir, le deſir du bien & la vue du mal, le chagrin de voir les queſtions mal ſaiſies, & les moyens d'éclaircir l'erreur.

Les hommes vifs, pleins de leur sujet exagerent volontiers & vont ordinairement au-delà du vrai : c'est un défaut, sans doute, mais ce n'est qu'à ce prix qu'on achette les grandes qualités de l'homme propre aux révolutions ; on passe le but, on revient sur ses pas & on le touche. L'expérience arrive lentement, elle seule instruit ; l'esprit entreprend, l'ame triomphe des difficultés, l'amour de la gloire soutient dans la carriere, mais l'expérience seule assure la marche & tranquilise sur toutes les opérations.

Dans les troubles qui font tant de malheureux & tant de coupables, celui qui, tel que *Lanose*, passe de la poussiere des champs dans les tribunes, ne peut pas être deux hommes différens : l'un, plein d'ardeur, dépositaire & soutien des droits de l'autorité, toujours prêt à frapper ; l'autre, plein de sagesse, craignant de coopérer à l'abus de la puissance, & toujours ennemi des ordres qui versent le sang. Il ne faut donc pas s'étonner si, dans la discussion, on

lui trouve le ton tranchant, hardi, & toujours quelque chose de militaire, si je puis hasarder cette expression.

*Lanose* l'avoit entierement déposé le jour des élections. Se trouvant par sa place président de l'assemblée, il sentit que la volonté générale devoit seule le nommer, & se dépouilla d'un droit fondé sur la coutume, bien plus que sur la raison, & abjura sa présidence. Je ne veux pas donner à cette action noble & simple plus de valeur qu'elle n'en comporte, mais faire observer que tout parle en faveur de celui qui saisit les plus petites occasions d'exécuter ce qu'il propose, & de convertir la théorie, toujours facile, en pratique, qui coûte quelquefois des sacrifices.

Il ne tiendroit qu'à nous d'étendre davantage les louanges dues, peut-être, à *Lanose*, mais on est dispensé de louer ceux qui ont déjà prévenu les hommages qu'on leur destine, & dont l'amour-propre va toujours au-delà de ce que les autres pensent. La modestie est un être de raison, &

une espece de crime aujourd'hui parmi les jeunes gens d'un certain vol, mais il faut avouer que *Lanose* passe les bornes. On n'est pas de cette présomption. Comme elle s'abaisseroit, si l'on jettoit les yeux sur ce qui manque, & qu'on voulût convenir avec soi-même, que le défaut de connoissances profondes seul, peut & doit dissiper les fumées d'orgueil dont on s'enivre à plaisir.

Il est difficile d'être modeste quand on est médiocre; mais que cela est aisé quand on est placé hors de la ligne commune! & que cela est adroit, si l'on est à portée de devenir un homme supérieur!



## TIGELLIN.

TIGELLIN ne ſonge ni à conquérir des ſuffrages, ni à jetter les fondemens d'une réputation; convaincu que la pétulance, l'oſtentation, le deſir de briller, caractériſent certaines nations, il conſerve un ſang-froid inacceſſible aux excès contemporains; & ſans jamais ſe départir de ſes principes, il marche au but.

Il compte pour peu de choſe le fracas de l'éloquence, l'honneur de rédiger des motions, & ſur-tout tient au-deſſous de lui de voler celles des autres; mais quand il a mûri long-temps une idée, il la propoſe, l'explique, en démontre l'utilité; & peu lui importe que ſes rivaux la revêtent de leur coloris, & la donnent pour le fruit de leurs méditations politiques.

Les talens ſont divers : l'un convainc, ſubjugue, & fait de ſon opinion une loi ſouveraine. L'autre inſinue, perſuade &

fait de son avis un guide prudent, sur la foi duquel en entreprend des routes périlleuses. Celui-ci éblouit, & mêle l'onction du patriotisme à la justesse du raisonnement, & emporte les suffrages. Celui-là décide & fixe les idées chancelantes par la confiance qu'inspire la droiture de son ame & la bonté de son esprit. *Tel est Tigellin.*

Il sait que le vulgaire prend de la timidité pour de l'impuissance, la modération pour la médiocrité, la sagesse pour de l'inexpérience; mais comme il aspire à être nn citoyen utile & non un homme d'état, à servir son pays, & non à se faire une réputation, il abandonne le public à ses jugemens erronés; & sans les mépriser, il s'en passe.

Il n'est pas toujours nécessaire de donner un grand ouvrage pour se faire une réputation. La confiance cede à la raison éclairée, comme aux mouvemens de l'éloquence. Qu'ils sont rares, qu'ils sont utiles les esprits lucides & profonds, dont la méthode est sûre, sans être froide, & la marche

ſage, ſans être lente. Je ne ſais s'il ne faudroit point bannir des matieres économiques, les reſſources decevantes de l'art oratoire, & adopter un langage proportionné au ſujet; de maniere qu'on ne s'occupât que du fond, & non de la forme de l'objet, ni de l'auteur.

Si la juſteſſe d'eſprit eſt toujours un don précieux, combien cette rare qualité gagne-t-elle de prix dans une circonſtance où tout eſt exagéré, & où tous les partis abondent chacun dans leurs ſens; à une époque où l'on n'eſt point encore aſſez inſtruit pour ſe renfermer dans les vrais principes, & où chacun regarde l'autorité comme un reſſort qu'on peut plus ou moins ſerrer. Il faut l'avouer avec douleur, une grande moitié des membres de cette auguſte aſſemblée, donne trop ou trop peu d'étendue au pouvoir exécutif. Ils croient que c'eſt avoir remporté une victoire que de le reſtreindre, ſans s'appercevoir que le pas qu'ils font pour s'éloigner du deſpotiſme, les jette dans l'anarchie; mal plus

réel, plus inſupportable que la ſévérité outrée d'un ſeul.

*Tigellin* ne penſe pas que la régénération d'un peuple ſoit l'ouvrage de quelques ſéances, qu'il faille ſaiſir les circonſtances où les têtes ſoient échauffées, qu'il faille faire une eſpece de ſurpriſe à la nation; & il croit que plus la réflexion aura mûri les projets & les réglemens, plus les réglemens acquerront de confiance & de reſpect. Il s'appuie de l'exemple de la convocation des Etats Généraux faite avec précipitation, & ſujette à mille inconvéniens auxquels on s'efforce de remédier depuis le 6 Mai.



# RABIN.

RABIN avoit un pere borné, diſtrait, complimenteur, bon-humain; il eût fait jetter par les fenêtres l'aſtrologue qui auroit prédit que ſon fils ſeroit placé au premier poſte de la magiſtrature. Miſérable ambition, à quel point tu nous aveugles! Le mal n'eſt pas d'être médiocre, mais d'accepter une place qui ne permet pas de l'être.

*Rabin* veut être magiſtrat, & n'en a point le nerf; il veut être courtiſan & n'en a pas la ſoupleſſe, il veut être & devroit en effet être orateur, & n'a point d'éloquence; malheureux combat entre ſa place & ſes moyens, dans lequel *Rabin* a toujours le deſſous!

Je ne ſais par quelle fatalité, une médiocrité avérée, une eſpece de nullité même, eſt devenue le trait caractériſtique du moment. Tout ce qui eſt en place, cherche

dans une adroite temporisation le moyen de voiler l'incapacité. Les hommes d'aujourd'hui ne sont pas faits pour les circonstances.

Tout homme qui veut être utile, doit commencer par déplaire aux individus qui ne sont heureux que dans le désordre de la chose publique. Tout homme qui veut concourir à un changement nécessaire, fait la satyre du temps passé; s'il veut se concerter avec les circonstances, les abus l'entraînent, & les courtisans qui le devinent, le culbutent avant qu'il ait réalisé ses plans. Tantôt c'est en louant ses talens, qu'on calomnie ses intentions, tantôt c'est en exaltant ses intentions, qu'on dégrade ses talens. A-t-il des foiblesses? on les métamorphose en défauts essentiels, ses défauts en vices, ses vices en crimes; s'il est sans tache on l'attaque par le ridicule.

Tout homme qui n'a pas une naissance distinguée, & qui ne possede que des talens ordinaires, soutenus par une faveur peu éprouvée, ne peut occuper certains postes.

Ses

Ses amis ſe laſſent, ſes créatures ſe ſoulagent du poids de la reconnoiſſance, ſes ennemis préparent ſa vengeance, les grands l'humilient, les méchants l'écraſent, les ſots viennent donner le coup de l'âne, la populace s'anime, l'homme déſolé ſe trouve ſeul épuiſé des efforts qu'il a faits avant de tomber, & réſiſte avec peine à l'injuſtice qui veut lui enlever juſqu'au bien qu'il a fait.

Pourquoi toutes ces réflexions ? Qu'ont-elles de commun avec *Rabin ?* Je répondrai par une anecdote : Il y a en Angleterre un monſieur *Stevens*, homme de beaucoup d'eſprit ; on lui donne des phyſionomies, ſoit en cire, ſoit même en têtes à perruques. Ces phyſionomies lui inſpirent des idées, il leur donne un caractere, ou devine celui des perſonnes à qui elles reſſemblent. Voilà la ſource de mes réflexions. Elles ne s'éloignent pas de mon ſujet.

*Rabin* occupe la place d'un homme qui « parvint, a-t-on dit, de ſoupleſſe en ſou-

» plesse à la premiere dignité, qui ne fut » ni l'homme du roi, ni l'homme du peu- » ple, mais qui fut l'homme des circons- » tances. » Il est possible que cet exilé, remis en exercice, eût changé de principes. Alors il pouvoit être utile ; car ce n'est ni le courage, ni le talent qui lui manquoient. Disons même, à propos de cet homme, qu'il n'est pas fondé à se plaindre de ce qu'on a dit du mal de lui, mais de ce qu'on a tû le bien qui pouvoit entrer en compensation. Il étoit plus empressé de faire du bruit que d'acquérir de la gloire ; plus propre à entreprendre qu'à combiner, plus confiant dans son étoile que dans ses moyens propres ; ses défauts lui sont communs avec la plupart des autres ministres.... Mais revenez donc à *Rabin*. J'en ai plus dit que jamais la postérité n'en dira ; & en disant un mot du Ch. M...., j'ai mieux peint *Rabin* qu'en douze pages.

*Intelligenti pauca.*

## ZOHOR.

Zohor, plus solide que brillant, il aime avec passion les amis du bien public, les amis de la liberté, les amis de la raison, les amis de l'ordre. Plus estimé que prôné, il ne s'est pas attaché à séduire les femmes qui se coalitionnent pour l'homme qu'elles veulent tirer de la classe ordinaire ; à conquérir les suffrages d'éclat qui en imposent à la multitude ; à se faire citer dans les cercles bruyans où les passions s'agitent ; il a vécu pour lui, pour ses amis, & un peu pour la gloire.

*Zohor*, accoutumé à ces méditations profondes, qui, à l'aide du calcul, changent les idées en démonstrations, n'est vraisemblablement pas propre à ces discussions orageuses, inséparables des nombreuses assemblées mises en fermentation par la chaleur & la variété des intérêts qui les occupent, & par les crises qui en pro-

viennent. Peu habitué à parler en public, il n'a point à son usage les ressources des Démosthènes, & ne sait pas commander aux esprits par l'empire de son éloquente diction.

Mais il remplace ces moyens brillans par une suite d'observations qui le mettent à même de connoître les besoins de la patrie, & les remedes à ces maux.

*Zohor* est peut-être le dernier défenseur de cette philosophie née en Angleterre, reçue un moment en France, la cause premiere de la révolution à laquelle nous assistons, de cette philosophie qui feroit le bonheur du monde, si, renfermée dans de justes bornes, ses avantages n'étoient pas exagérés par des apôtres enthousiastes, ou proscrits par des ames timides. Si *Zohor* n'arbore pas ses étendarts comme Voltaire, s'il ne la divinise pas comme Diderot, on ne peut se méprendre à ses vrais sentimens; il faut dire de lui :

*Et fugit ad salices & se cupit antè videri.*

Il n'a rien inventé, & cependant eſt infiniment plus qu'un homme ordinaire. Pourquoi ? Parce que l'art de penſer lui doit beaucoup ; ſi ſon imagination eſt avare ou lente, ſon jugement eſt ſain & lumineux ; auſſi ſera-t-il d'une utilité plus réelle qu'une foule d'écrivains qui aſpirent avec quelques droits au génie.

Une dame dont on parloit autrefois l'a vivement attaqué, ſans avoir pu obtenir la moindre réponſe. Cette philoſophique modération eſt beaucoup plus louée qu'imitée.

*Zohor* jouit d'un nom qu'il a illuſtré par ſes travaux ; l'Europe entiere lui rend cette juſtice. Cette célébrité eſt quelque choſe à une époque où l'on ſemble conjuré contre la médiocrité, & repouſſer cette foule ambitieuſe qui aſſiege les parvis du temple de la Renommée.

Un mérite qui appartient à *Zohor*, « eſt d'avoir porté la géométrie, non-» ſeulement dans les choſes phyſiques, » mais auſſi dans les choſes morales ſi com-

» pliquées, ſi caſuelles, ſi changeantes;
» cette obſervation feroit peut-être elle
» ſeule la matiere d'un éloge; mais il ſuffit
» de laiſſer échapper un rayon, ſans déve-
» lopper des vérités en entier. »

L'homme ſe dégoûte bientôt de ce qu'il poſſede, un ſuffrage preſque univerſel ne ſuffit plus à *Zohor* : il brûle de s'ouvrir une autre carriere; déjà il regrette tant de nuits paſſées dans les calculs, & il ſe jette dans les affaires d'état, il cherche au ſein des orages des diſcuſſions une autre ſource de gloire.

Il fuit les cercles nombreux où les femmes préſident, où l'on anathématiſe les ouvrages mêmes dont on ne peut ſe diſſimuler le mérite, où l'on encenſe la médiocrité dès qu'elle eſt en état de protéger ou de nuire, où l'on ne ménage des adorateurs ſtupides que pour en faire des échos qui répetent au loin les décrets du tyrannique ſénat.

*Zohor* eſt de cette académie que Richelieu, un peu pédant & aſſurément mauvais

philoſophe, imagina compoſer de grammairiens. Mais *Zohor* ſait mieux que qui que ce ſoit combien il eſt puéril de s'occuper des mots, dans un ſiécle où la phyſique préſente chaque année un nouveau phénomene, où la nature pourſuivie laiſſe fréquemment échapper quelques-uns de ſes ſecrets, où le commerce eſt devenu une ſcience.

*Zohor* ſuit à la regle le conſeil de ſon maître & de ſon ami, feu M. d'Alembert, qui diſoit : « Le ſage eſt officieux envers » tous les hommes, familier dans la ſo» ciété de quelques-uns, intime avec un » ſeul. »



# MICUS.

*Micus* eft un de ces hommes qui prennent ce qu'ils pourroient ou auroient dû faire pour ce qu'ils ont fait, qui vont racontant leurs rêves au lieu de leurs exploits, & donnent leurs projets pour des opérations confommées. Il a vu l'Amérique, l'Allemagne, l'Angleterre, la Suede, le Dannemarck, la Ruffie, comme on lit les noms de ces royaumes fur la carte, fans obfervations comme fans plaifir. Il a fon ame dans fa tête, fa tête toujours exaltée; c'eft un fage en fpéculation, une maniere de philofophe; mais fi on l'effaye avec la fageffe, adieu la philofophie.

*Micus* parle beaucoup, ce qui fuppofe toujours de l'abondance dans les idées & de la facilité dans l'expreffion. Il ne médite pas, il caufe encore moins; mais il a cette hardieffe qui en impofe aux fots, & aux gens d'efprit même que le bruit fatigue,

& qui préferent une approbation complaisante aux discussions orageuses.

*Micus* voudroit être original, il n'est que singulier; il voudroit passer pour frondeur, il n'est qu'inquiet; il consentiroit à être pris pour séditieux, il n'est qu'enthousiaste; excellent soldat, chef médiocre, homme d'esprit autant que cette qualité peut s'accorder avec de la jactance, d'excessives prétentions & l'usage fréquent des hyperboles.

Peut-on exiger d'un soldat les connoissances nécessaires pour jetter les fondemens d'une bonne constitution? Est-ce chez lui qu'il faut chercher les principes de la liberté individuelle? Contribuera-t-il à une sage législature? Comme presque tout est à refaire, il faudroit que les députés eussent tous les talens. Une des opérations les plus sages est de préparer maintenant des hommes qui épureront notre premier jet, qui consolideront l'édifice encore chancelant, & ajouteront ce qui nécessairement manquera à un grand ouvrage précipité.

*Micus* a cette activité de corps qui devient une qualité essentielle dans une foule d'occasions; il est bien difficile que cette ardeur ne trouve sa place dans la longue suite d'événemens qui s'apprêtent; car ce seroit mal voir que d'imaginer que toutes les provinces, aveuglément dociles aux oracles de la députation, recevront en silence le nouveau code. Les unes demanderont des modifications, les autres les rejetteront. Mais laissons ce dangereux secret dans le sein de l'avenir; le moment qui va le dévoiler à nos yeux n'est pas éloigné. Peut être que l'ange tutelaire de la France veille sur sa félicité dans ce moment unique & essentiel.



## CADMUS.

Cadmus a parcouru plufieurs carrieres & ne s'eft diftingué dans aucune. Dans la politique il a eu des vivacités pardonnables à un militaire; dans le militaire il a eu des moyens aftucieux qu'on tolere chez les négociateurs; dans les affaires il a porté cette chaleur defpotique dont la plupart des hommes déteftent les effets fans les redouter; à la cour il affecte la rudeffe & la févérité à laquelle on s'obftine à ne pas croire. En général fes intentions font bonnes, mais les moyens mal-adroits.

La génération actuelle des nobles eft convaincue que le peuple eft de la boue qu'on foule aux pieds fans inconvéniens; la plupart ne diftinguent pas même la bourgeoifie de la populace; & s'ils parlent d'un cordonnier, d'un marchand de vin, d'un tailleur, d'un maçon, &c., c'eft toujours avec un certain ton de mépris,

comme s'il y avoit de la baſſeſſe à faire un ſoulier, à vendre du vin, à couper un habit & à élever un mur. C'eſt un *homme de rien*, ſon pere étoit procureur; un gentilhomme de province qui arrivoit à Paris pour faire valoir quelque talent, étoit *inconnu*, ſa famille étoit *obſcure*, perſonne ne connoiſſoit *ça*, on ne voyoit point *ça*, &c., &c. Ces funeſtes idées avoient fait un ſi ridicule progrès, qu'on articuloit effrontément les plus incroyables abſurdités.

*Cadmus* eut toujours la nobilomanie. Il auroit protégé mais non ſervi le peuple. Il n'eſt ni ſans talens, ni ſans qualités; il lui manque ſeulement de ſavoir manier les hommes & l'art de gouverner la multitude. Il eſt aſſez actif pour n'aimer pas à laiſſer faire, & point aſſez habile pour faire bien.

Une qualité dont il faut lui faire honneur, eſt d'aimer à conſulter. Dans la premiere aſſemblée des notables, un homme de génie, que la mort vient de nous enlever, guidoit *Cadmus*; auſſi cette époque

eſt-elle une des plus brillantes de ſon hiſtoire, ſi jamais il peut prétendre à y fournir quelques pages.

Les idées actuelles ſont ſi différentes de celles qui régnoient il y a quarante ans, que ceux qui n'ont pas ſuivi la marche du ſiecle doivent à peine comprendre le langage qu'on tient aujourd'hui.

Dire que la puiſſance légiſlative doit réſider dans la nation, qu'un roi n'a pas le droit de mettre des impôts, que la nobleſſe eſt un accident, que la liberté eſt un des droits de l'homme, que la répartition doit être égale, que la reſponſabilité des miniſtres eſt le vœu de la raiſon & de la loi, que les parlemens ne ſont & ne doivent être que des tribunaux de juſtice; c'eſt être fidele aux principes, c'eſt ſe ranger ſous la banniere de la conſtitution; ce ſont cependant ces mêmes phraſes, ces mêmes vérités qui euſſent peuplé *feue* la Baſtille il y a quatre ans; & les plus tolérans euſſent dit : « l'adminiſtration ne peut faire » autrement; quand il y a des fous, des

» énergumenes, il faut les féqueftrer de » l'ordre focial, & celui qui ne garde au» cune mefure, n'a droit à aucune indul» gence. » Ce font les expreffions d'un homme en place, à propos de la détention de M. Linguet.

Or, un homme, un noble, un pair nourri des anciennes idées, & qui eft demeuré ftationnaire à l'époque où il eft entré dans le monde, peut-il ne pas croire que la nation eft en délire? Telle eft la fituation de *Cadmus*.

Les loix militaires ont été écrites avec du fang. Mais quelque terribles qu'elles foient, elles n'ordonnent pas cependant de tuer fon pere, fa femme, fes enfans, fes freres & fes fœurs. Or, fi les troupes réfidantes à Paris euffent tiré fur le peuple, les parricides euffent néceffairement eu lieu. Je fais bien qu'il y avoit de la maladreffe à laiffer fept mille hommes à Capoue; mais cette erreur une fois faite, ne falloit-il pas fe gouverner en conféquence,

& prévoir ſur-tout les maux qu'on vouloit empêcher.

Trop peu d'êtres penſans ſont capables de calculer la force d'un million d'hommes réunis. Paris, Londres & Calcuta demandent des combinaiſons différentes de celles que l'hiſtoire peut nous aider à faire; & les militaires qui prétendent que la tactique ſeule compenſe tous les moyens de la multitude, réſiſtent à de terribles exemples. Ne citons que les Turcs pendant la campagne de 1788. Qu'ont fait deux cens cinquante mille impériaux contre cet amas d'hommes indiſciplinés, mais braves, & ſur-tout acharnés contre des ennemis qu'ils tenoient pour d'injuſtes agreſſeurs.

*Cadmus*, il faut être martyr des bons principes, ou mourir dans de nouvelles idées.



## PISANI.

Si *Pisani* n'appartenoit pas à une famille qui ne permet à aucun de ses membres une complette inutilité, il eût végété comme tant d'autres, & personne n'auroit su qu'il avoit passé cinquante ou soixante années sur ce globe; mais les *Pisani* ne permettent à aucun des leurs de n'être rien. En vain la nature les aura faits peu propres aux affaires de ce monde; ils peuvent bien être sans talens, mais non sans emploi; ils peuvent demeurer sans succès, mais non sans récompenses; & c'est la raison pour laquelle *Pisani* se croit obligé de faire des motions, & quelquefois d'interrompre celles des autres.

Il n'y a qu'en France cependant où l'on s'imagine que parce que le hasard vous a fait naître d'un sang, sinon illustre, du moins passablement distingué, il faille absolument s'exposer au grand jour & aux

huées

huées déconcertantes qui pourſuivent la médiocrité lorſqu'elle uſurpe les places du talent & du zele éclairé.

*Piſani* eſt un bon homme; & ſi vous exceptez cinq défauts, neuf ridicules, quatre manies, onze travers, il y a peu de reproches à lui faire. Otez le de l'aſſemblée nationale, je me tais; mais appeller *Piſani* à faire une conſtiturion, mettre *Piſani* ſur le même rang que les Penn, les Franklin, les Frédéric, les Pitt; c'eſt auſſi par trop déplacé. Je ſais que tous les députés ne peuvent pas être des *Chapelier*, des *Sieyes*, des *Mirabeau*; mais je ſais mieux encore que la diſtance doit être moins frappante. Au reſte, dans le moment actuel, il eſt preſqu'égal d'avoir ou de ne pas avoir une grande capacité.

Le temps des projets eſt paſſé. Je ne ſais quelle terreur a frappé les eſprits. Les gens de cour, embarraſſés des viciſſitudes, flottent incertains au milieu des partis qu'eux-mêmes ont formés. Comme s'ils ſe repentoient de leur ouvrage, ils ont l'air de pen-

ſer à de nouveaux plans La connoiſſance des malheurs de l'état, des diſſipations qui les ont cauſés, des déſordres qui facilitent les diſſipations, a réveillé le patriotiſme dans des ames juſqu'ici étrangeres aux ſecrets de l'adminiſtration. Les écrivains politiques, regardés comme d'éloquens déclamateurs, commencent à inquiéter les eſprits, & troublent par leurs prédictions cette ſécurité perfide qui permettoit le ſommeil au ſein des plus preſſans dangers. Les énormes dépenſes, commandées par le faſte ou par le caprice, ont trop alarmé ceux qui doivent y fournir. La difficulté de voir les comptes, dépoſitaires trop fideles des maux où conduiſent les complaiſances miniſtérielles, ont légitimé les craintes; dès voies ſecrettes ont procuré les éclairciſſemens refuſés; alors les ſoupçons ſe ſont changés en certitudes. On a excuſé ceux qui n'avoient pas le courage de confeſſer leurs torts, & de déſavouer les auteurs de la calamité publique. Ceux à qui l'on ne demandoit que leur avis,

ont cru pouvoir y ajouter des conſeils. Aux économies indiquées on a mêlé des plans de réforme. Après en avoir obtenu la promeſſe, on a voulu en voir l'exécution. D'un autre côté, on a ſouhaité la diſperſion des membres que le tableau des abus électriſoit, & qui publioient leur vœu avec d'autant plus de confiance, qu'ils ſe croyoient néceſſaires dans un moment où leur adhéſion devoit rappeller le crédit fugitif & ranimer la confiance éteinte à la vue des opinions vacillantes du gouvernement. Cette aſſemblée, à une époque où les hommes ſont auſſi éclairés ſur la teneur du contrat fait avec les Rois, eſt un grand événement; elle tournera les regards de tout citoyen utile ſur les objets mis en délibération. Sans regretter le don de leurs libertés, de leurs perſonnes, de leurs biens, les ſujets ſe croiront fondés à répéter les équivalens en économie, en ſageſſe, en vigilance. Les miniſtres, toujours auteurs des fautes en politique, ne feront plus des demi-dieux dont on recevra les décrets en

ſilence, mais des comptables auxquels la volonté générale demandera hautement le tableau de leur geſtion. Les courtiſans, ſans lire auſſi clairement dans l'avenir, voient cependant l'aurore du jour qui éclairera le déſordre au milieu duquel s'élevent les fortunes rapides, & anéantira la faveur qui enlevoit ce que le mérite doit recueillir. Voilà d'où naît la triſteſſe répandue ſur tous les viſages de Verſailles ; l'intrigue même a ſuſpendu ſon activité, & diſſimule ſes forces, juſqu'à ce que le temps ou les événemens aient amené un nouvel ordre de choſes.

Ce n'eſt pas des *Piſani* qu'il faut l'attendre. Heureux s'ils ne ſuſpendent pas l'accompliſſement des grands événemens qui ſe préparent ! Les moindres oppoſitions peuvent apporter des retards à la félicité générale.



# FRANCUS.

Ce citoyen eſtimable ſert ſa patrie comme il a ſervi les autels ; il termine ſa longue carriere avec plus de gloire encore qu'il ne l'avoit commencée. Trop de zele reſſemble au fanatiſme. Mais dans cette brillante & orageuſe époque, *Francus* a montré la modération d'un homme d'état, & la chaleur patriotique d'un citoyen éclairé.

Les connoiſſances ſont un dépôt qu'on trouve au beſoin. Il eſt rare qu'un homme n'ait pas dans le cours de ſa vie l'occaſion d'employer ce fonds précieux, ſans lequel on eſt rarement un homme hors de ligne. Avec de l'eſprit on éblouit, avec de l'éloquence naturelle on entraîne ; mais ce n'eſt qu'avec des vues combinées avec l'expérience du paſſé, qu'on fait une révolution durable dans les opinions.

Ce qui doit groſſir les éloges dus à *Francus*, c'eſt qu'il a toujours mieux dé-

fendu les droits ſacrés de la religion que les prérogatives ambitieuſes de ſon ordre, & a été plus prêtre qu'archevêque.

Des mœurs rigides, un déſintéreſſement éprouvé, une modeſtie ſincere, nul attrait pour les dignités, le partage conſtant de ſes revenus avec les pauvres, ſont de puiſſantes recommandations aux yeux ſéveres de la poſtérité. *Francus* y a droit depuis quarante ans; & le ſarcaſme qui l'a pourſuivi long-tems, a lui-même reſpecté la morale & la marche réguliere de ce prélat. Ce n'eſt pas ſa préſidence momentanée qui lui vaut nos éloges, mais la conduite ferme & ſage qu'il a tenue en Dauphiné au moment des troubles; moment d'autant plus délicat, que l'en n'étoit nullement familiariſé avec les émeutes auxquelles depuis la Bretagne, la Provence, la Franche-Comté nous ont un peu accoutumés.

*Francus* a tranſporté ſur ſa patrie le zele qu'il avoit pour ſon bercail, & s'eſt par-là réconcilié avec des hommes qui l'avoient mé-jugé. Le clergé eſt aujourd'hui forcé

d'abdiquer; en vain il eſſaie de diſputer à l'empire de la raiſon des droits ſi long-tems uſurpés ; il ſent que le moment de l'ordre eſt arrivé, & qu'il faut paroître céder à la patrie; tandis que l'on ne cede qu'à la néceſſité.

Nous ne prononcerons point ſur le talent de *Francus*, quoique d'heureuſes préventions nous portent à l'eſtimer; mais nous appuierons ſans crainte ſur ſa moralité. Ce mérite eſt devenu ſi rare aujourd'hui dans le clergé, que l'on ne peut lui rendre trop d'hommages. Il ſembleroit même que les prélats adminiſtrateurs affectent une indifférence pour les mœurs qui ſuppoſe moins la force de l'eſprit, que la corruption de l'ame.

On eſt inexcuſable quand on ne ſe rend pas aux principes. Ils ſont ſi peu nombreux, ſi ſimples, ſi évidens, ils ont été développés de tant & tant de façons, qu'il ſuffit de ſuivre la banniere d'un certain nombre de bons eſprits, pour être sûr de ne pas s'égarer. C'eſt le parti adopté par *Francus*;

le ſuccès l'en récompenſera, ſi le ſuffrage des humains eſt un des beſoins de ſon amour propre.

---

Mais quel bruit ! quelle ſcène déſaſtreuſe! Mon pinceau échappe de mes mains tremblantes, un nouveau ſpectacle m'appelle. Ciel qu'apperçois-je ? en croirai je mes yeux ? Un miniſtere diſſous, le maire d'une ville, qui pourroit être maire du palais, cent mille bourgeois convertis en ſoldats, un miniſtre exilé par ceux qui ne le méſeſtimoient pas, & rappellé par ceux qui ne l'aiment point; une cour épouvantée, pour qui la tête d'un magiſtrat proſcrit a été la tête de Méduſe; un parlement paralyſé, qui ne ſort de ſa léthargie que pour faire une ſottiſe, dont la plupart de ſes membres ont rougi dans la réflexion; un noble à la tête d'une milice bourgeoiſe, un académicien chef de la plus vaſte municipalité, un roi autour duquel on chante: *Où peut-on être mieux qu'au ſein de ſa famille ?*

dans le moment où sa famille démolit les châteaux & fait trophée de canons qu'elle lui a pris comme des vivres qu'elle vient de lui enlever ; le frere d'un roi fugitif, & sa tête mise à prix ; les atteliers déserts, la renommée ne pouvant suffire à raconter les troubles des provinces ; le systême de la police anéanti ; un comédien colonel, un libraire major, un poëte capitaine, des bourgeois timides devenus des citoyens courageux, la populace allant au carnage comme à une fête ; voilà l'ouvrage de six jours, voilà ce que nos yeux ont vu sans le croire, ou ce que nous croyons sans le concevoir.

Cependant lorsque les sens sont devenus plus calmes, lorsque l'ame a voulu se rendre compte de sa pensée, elle a cherché la cause de cette révolution, dont les fastes de l'histoire ne fournissent pas un second exemple. Cette cause n'est-elle point que toutes les especes d'abus étoient parvenues à leur comble ; qui les avoit multipliés comme les sables de la mer ? la fréquente

mutation des miniſtres : qui l'avoit occaſionnée ? le peu de connoiſſances qu'on avoit de ceux qu'on employoit. On leur croyoit du talent, ils n'avoient que du charlataniſme ; du zele, ce n'étoit que de l'ambition ; des vues, ce n'étoit que des projets haſardés. C'eſt à cette connoiſſance des hommes ( qui ſeule feroit un grand roi ) qu'il faut travailler ; & c'eſt ce qui nous a décidé à donner la *Galerie des Etats-Généraux*, c'eſt-à-dire, le portrait d'environ deux cents membres de ceux qui jouent & joueront un rôle.

Il étoit peut-être difficile de faire un plus bel uſage de la liberté de la preſſe. Qu'on en compte les avantages.

La puiſſance exécutrice a beſoin de connoître ceux à qui elle confiera ſon autorité ; beſoin d'autant plus eſſentiel, que la reſponſabilité des miniſtres fera partie de la conſtitution ; & qu'un choix haſardé expoſeroit tout-à-la-fois la prudence du commettant & le deſtin des prépoſés.

Les provinces ont beſoin de connoître

leurs députés, ceux ſur-tout qui ſont venus dans les bailliages ſolliciter des voix qu'il ont obtenues en faveur de leurs noms. Soit qu'elles forment elles-mêmes leurs Etats, ſoit que les Etats-Généraux faſſent entrer dans la conſtitution des réglemens qui entraîneront la formation des Etats-Provinciaux; il faut connoître ceux ſur qui doit tomber le choix de la nation.

Une réflexion bien ſimple nous ramenera ceux qui s'éloigneroient de nos idées ſur ce ſujet. Nous reprenons à chaque inſtant notre ſuffrage, nous déſavouons nos louanges, nous condamnons nos ſévérités; d'où cela vient-il? de ce que nous n'avons pu examiner les droits des individus à la confiance générale; de ce qu'entraînés par une foule de préventions, nous y obéiſſons machinalement.

Il n'en ſera pas ainſi dans la ſuite, du moins aurons-nous une eſpece de miroir que nous pourrons conſulter; & la glace en fût-elle quelquefois un peu infidelle, du moins la reſſemblance approchera-t-elle

beaucoup de la vérité. C'eſt au public impartial à juger ; lui ſeul donne la palme ; lui ſeul fixe la réputation, lui ſeul crée les talens. Auſſi eſt-ce de lui ſeul qu'il faut s'occuper, & c'eſt à lui ſeul qu'il faut plaire, & c'eſt lui ſeul qui diſpenſe la célébrité aux talens, & l'immortalité au génie.

*FIN.*

# LA GALERIE DES ÉTATS-GÉNÉRAUX.

*Nullo discrimine habebo*
*Tros, Rutulusve fuat.*
VIRG.

TOME SECOND.



1789.

# AVIS
## *DE L'EDITEUR.*

ON a diſtribué, il y a quelques jours, une brochure de 50 pages, intitulée *Supplément à la Galerie de l'Aſſemblée nationale*, avec cette épigraphe ingénieuſe, *Et pourquoi ne dirions-nous pas la vérité?* Il ne nous appartient pas de juger cette production, mais nous devons prévenir les Lecteurs qui s'en rapporteroient au titre, que les deux Auteurs de la *Galerie* & du *Supplément* n'ont pas les mêmes principes, le même ſtyle, la même maniere de voir, le même tact, la même philoſophie, le même ton. Peut-être n'eſt-ce pas un grand talent que celui de portraire, mais du

moins c'eſt un ſecret communiqué à peu de perſonnes, & il nous a ſemblé que l'Auteur du *Supplément* n'y a pas été admis.

On trouvera dans ce volume les portraits de quelques perſonnages qui ne ſont pas députés aux Etats-Généraux, mais ils ſont dans les Municipalités, ou ont une influence conſidérable ſur les opinions, ou ont tant contribué à ce qui ſe paſſe, que l'on n'auroit pas une Galerie complette ſi nous les omettions.

## ERRATA.

PAGE 19. *Le troisieme avoit le piquant de la légéreté & les ressources du génie en effleurant une affaire ; il la marquoit d'un trait ineffaçable. lis.* Le troisieme avoit le piquant de la légéreté, & les ressources du génie ; en effleurant une affaire, il la marquoit d'un trait ineffaçable.

*Idem. Sans doute que les époques, lis.* sans doute que dans les différentes.

*Page 21. & rejetta, lis.* il rejetta.

*Page 23. Dominer par l'opinion & le conseil, lis.* dominer par l'opinion le conseil.

*Page 37. Quand on crioit, lis.* quand on iroit même.

*Page 40. Ne pas se servir; ôtez* le point & la virgule.

*Pag. 46. Dans les cas, lis.* dans le cas.

*Pag. 51. S'il n'en donnoit pas du tout, lis.* il n'en donneroit pas du tout.

*Idem.* Le *préféroient, lis.* la préféroient.

*Pag. 53. Ni contemplateur, lis.* ni contempteur.

*Pag. 80. Qui commandé, lis.* qui commande.

*Pag. 86. Les a dispensé, lis.* les a dispensées.

*Pag. 139. De ses expéditions, lis.* de ses expédiens.

*Pag. 141. Le maquereau, lis.* le complaisant.

*Pag. 142. Satyrique impudent, lis.* imprudent.

---

# INTRODUCTION.

Le premier Volume de cette *Galerie* a fait quelque ſenſation. On l'a trouvé hardie. A ce ſujet je réfléchiſſois ſur la liberté de la Preſſe. Elle doit ouvrir un champ libre à toutes les idées quelconques. Il faut que l'ariſtocrate prêche le deſpotiſme, que le citoyen vante la liberté, que chacun puiſſe imprimer tout ce qu'il croit utile, ſans jamais craindre ſeulement d'être inquiété & pourſuivi. Sans cela, on ne ſaura pas le vrai ; on n'aura que des plumes hypocrites, & l'Imprimerie ne ſervira qu'a accréditer tour-à-tour différens ſyſtêmes.

Il n'y a que le vrai qui frappe.
Tout le reſte amuſe, diſtrait & paſſe.

Qu'eſt-ce qui nous intéreſſe dans ce moment? d'avoir des loix ſages. Pour les avoir il faut choiſir des légiſlateurs éclairés; pour les choiſir, il faut les connoître; pour les connoître, un homme doit les peindre d'après des études multipliées.

Nous avons, dans ce moment, douze cents dépoſitaires de nos volontés, deſquels cent tout au plus ſont cités. De ces cent il faut retrancher ceux qui n'ont que des poulmons, de la chaleur, l'éloquence des mots; après ce premier triage, ſupprimez encore ceux qui cherchent à ſe faire un nom, à obtenir une

place, à devenir les colonnes d'un des trois partis. Il vous reſtera un petit nombre de citoyens, parmi leſquels ſeront des eſprits timides, qui, ne pouvant meſurer les ſuites du courage, aiment mieux attendre du concours des circonſtances le bien général; des eſprits téméraires qui détruiſent dans l'idée que, quoiqu'on ſupplée, cela ſera préférable à ce qui exiſte; des eſprits flottans, qui s'affoibliſſent au milieu des difficultés qu'ils élevent; des eſprits opiniâtres, qui ſe réjouiſſent dans leurs conceptions; des eſprits confians, qui penſent qu'on exécute comme on conçoit.

Si toutes ces nuances ſont bien marquées, ſi ces caracteres divers

ſont connus, ſi les talens comme les qualités ſont avoués, la confiance ne ſe donnera plus au haſard.

L'aſſemblée actuelle a fait des prodiges, ſi l'on conſidere que les François n'étoient point exercés à ce genre de travail; que victimes des plans miniſtériels, ils ne ſavoient que prêter ou payer, & chanter; on s'étonne de ce que dans la chaleur des diſcuſſions les ſéances deviennent tumultueuſes; il faut s'étonner bien plus de ce que, vu la vivacité *nationale* & le peu d'inſtruction, il y ait autant d'harmonie.

Les inconvéniens diminueront quand les élections ſe feront avec connoiſſance de cauſe. D'accord pour les principes, dira-t-on,

mais alors il faudroit nous donner des portraits plus reſſemblans.

Je répondrai d'abord que la plupart des phyſionomies ſont d'après nature, & que les critiques, ſur le défaut de reſſemblance, ajoutent ce qui vous manque ; en prouvant que ce qu'on a dit de tel homme eſt exagéré ou foible, on apprend au public ce qu'il faut retrancher ou ajouter. Ce que l'auteur a dit & ce qu'il donne occaſion de dire, complettent l'inſtruction de celui qui examine le portrait.

Eſt-il permis d'affoiblir ou d'anéantir ainſi les réputations ? Qu'appellez-vous permis ? cela eſt ordonné. Comment ! un homme uſurpera un nom, à la faveur duquel il ſur-

prend mon ſuffrage; ce ſuffrage lui donne droit de m'aſſujettir à telle ou telle loi, & je ne prendrai pas toutes les précautions quelconques pour connoître celui que je conſtitue mon ſouverain & l'arbitre de mon exiſtence! Mais, continue-t-on, tous ceux qui forment cette aſſemblée ont pour garant de leur intégrité un bailliage entier. Qu'eſt-ce qu'un particulier quelconque auprès d'un bailliage? Je répondrai d'abord qu'il y a tel & tel particulier qui voit beaucoup plus clair que dix bailliages. J'obſerverai enſuite que cette objection n'eſt qu'un ſophiſme. Cent eſprits médiocres n'acquerent pas un degré de force de plus en ſe réuniſſant. Il y a un degré de perſpicacité au-delà duquel ils ne vont pas. Auſſi

cent hommes réunis ne ſont pas plus forts contre un homme ſupérieur, que chacun de ces cent hommes ne le feroit individuellement contre lui. Cent opinions médiocres n'équivalent pas à une opinion vigoureuſe & éclairée. Je dirai encore que le bailliage-électeur ne connoît le candidat que par l'oſtentation, qui prend le maſque de la bienfaiſance, ou que par l'éloquence, qui prend le langage du patriotiſme; au lieu que le philoſophe obſervateur examine, écoute, recueille, rapproche & connoît au vrai cet homme qui va jouer la popularité ou acheter une élection. J'ai connu un homme qui prit des chevaux de poſte, au milieu de la fête d'une Roſiere, pour aller enlever la fille

d'un Tabellion, pendant qu'on chantoit dans ſon château la bienfaiſance du Seigneur. Je dirai enfin qu'aujourd'hui ce mot de probité ne ſignifie plus que le bon ſens de ne pas faire de ces ſottiſes d'éclat qui empêchent d'en faire d'utiles.

Quelqu'un, qui eſt dans mon ſecret, m'a demandé ſi les dames n'occuperoient point auſſi ma pallette. Pour peindre les Graces il faudroit le pinceau de l'*Albane*. Je haſarderois cependant un troiſieme Volume, ſi je ne me défiois d'un ſecret penchant pour ce ſexe impérieux & charmant, plein de défauts, mais ſur-tout de qualités dont on peut médire ſans le calomnier, mais qu'il eſt encore plus aiſé de le louer ſans flatterie.

Les femmes n'aſſiſtent pas aux Etats-Généraux, mais elles tiennent le ſceptre de l'opinion. Il eſt peu d'hommes qui ne viennent le ſoir dépoſer ſes doutes dans le ſein de l'amitié, & qui, après avoir écouté le compte qu'une femme lui a rendu de ce qu'elle a recueilli dans la journée, ne raiſonne avec elle de ſes propres opinions, & ne cherche dans ſa perſpicacité un conſeil ou un appui.

Quand les femmes ont paſſé la courte époque que leur enlevent l'amour des conquêtes & l'orage des paſſions, elles reviennent ſur elles-mêmes, & le monde qui les a adorées & trompées leur fournit une inépuiſable matiere de réflexions. Elles les conduiſent à la ſolitude,

ou plutôt à une retraite ouverte à un petit nombre choisi d'êtres assortis par leurs goûts. C'est alors le vrai moment des conquêtes, des liaisons durables, des plaisirs sans mêlange; & c'est dans cette classe que je choisirai mes modeles, si je retrouve encore des couleurs sur ma palette épuisée.

Quelques journaux, le *patriote* sur-tout, dont le rédacteur connoît aussi bien le caractere des hommes que le mérite des ouvrages, ont pris nos portraits pour une *caricature*. Rien n'est si aisé que de dire une injure ou une sottise. Ce *Patriote* impartial, mais qui recueille avec grand soin tout ce qui

peut flatter ceux qui vont devenir puiſſans ; ce journal impartial, national, original, trivial, prétend que le mépris eſt la ſeule arme qu'il faille oppoſer aux ouvrages.

Il en parle fort à ſon aiſe. Le mépris n'eſt pas un ſentiment libre. Je défie de mépriſer un livre modéré, dépoſitaire du vrai, en y découvrant même quelques erreurs. On les indique ſans mépriſer celui qui les a commiſes. Je vais plus loin, on ne mépriſe pas même un fatras de compilations, ſans goût, ſans utilité, ſans ordre; de prétendus livres économiques, répétitions mal digérées de ce qu'on a entendu dans d'autres pays; des critiques lâches, injuſtes, mal motivées du moins. Pourquoi

ne méprise-t-on pas tant d'insipides volumes? c'est qu'il y a souvent une intention de patriotisme, une espece de facilité, fruit de la mémoire & d'une plume routinée. A plus forte raison ne méprisera-t-on pas des ouvrages médités, & dont une nation entiere peut retirer un avantage inappréciable, celui de savoir à qui elle confie ses intérêts.

Combien de gens font consister les courage, dans des déclamations vagues en faveur de la liberté! car c'est le siecle ou plutôt le moment des déclamateurs. Ces belles prosopopées se perdent dans la foule, c'est un vain bruit qui a frappé l'air. Il n'en est pas ainsi du langage étudié, de la raison sévere. Son impression est durable.

Jamais les déclamateurs n'ont tant exalté l'égalité, le patriotisme, & jamais on n'a montré tant d'aristocratie dans la pensée, dans l'éloquence.

Les salles des Districts, qui devoient voir des assemblées paisibles, occupées, sous l'auspice du bon sens, de la recherche des améliorations, ont retenti des inutiles discours de nos rhéteurs modernes. Ils se sont emparés de la parole ; & de sages & modestes bourgeois, mais étrangers à l'art de subjuguer les esprits, ont dû se taire, parce qu'ils n'avoient que le talent nécessaire pour énoncer avec clarté les résultats de l'expérience & d'un jugement sain.... Nos journaux, qui devroient n'être que les historiens

véridiques des événemens qui nous preſſent, ſont les organes de toutes les paſſions, excitées par les faux récits. Auſſi tout le monde s'eſt fait Journaliſte, Ecrivain, Diſſertateur, & croient excuſer par un lieu commun une entrepriſe au-deſſus de leurs forces; ils impriment juſqu'à ſatiété, *lira qui pourra.*



LA



# LA GALERIE DES ÉTATS-GÉNÉRAUX.

## SOSTHENES.

SOSTHENES eſt né brave, ambitieux & probe, mais avec des moyens ordinaires. Il en a tiré plus de parti qu'un autre n'eût fait, parce qu'il a eu la ſage habileté d'aſſocier ſes penſées & ſes ſentimens avec des perſonnes qui pouvoient ſuppléer à ce qui lui manquoit.

Ses défauts lui ont été utiles. Sa hauteur, par exemple, ne lui a pas permis de deſcendre aux intrigues, qui, dans le ſuccès même, ont quelque choſe de bas. Son inſouciance pécuniaire l'a éloigné de ces ſpé-

culations trop ordinaires chez les grands ; & toujours repoussées par *Sosthenes*.

Ami fidele, aux dépens même de sa fortune, il a porté ce genre d'héroïsme au plus haut degré. Les objets de son affection ont été bien différens, & cependant son dévouement a été le même, & la probité austere a excité en lui les mêmes sensations que l'amabilité facile.

*Sosthenes* a toujours tenu aux charmes de l'esprit, soit qu'une société choisie fût un besoin pour la compagne de son existence, soit qu'elle fût l'instrument de sa réputation, soit que ses goûts appelassent autour de lui des hommes qui anticipent sur l'avenir & préjugent les événemens.

Il a été lié au même degré d'intimité avec quatre hommes qui formoient entre eux le plus parfait contraste. L'un, voué à une obscurité profonde, fuyoit la cour, les grands, l'éclat, les plaisirs, & mettoit son bonheur suprême à régner sur un petit nombre d'adorateurs que l'amitié entretenoit autour de lui pour les besoins jour-

naliers de ſon amour-propre. L'autre, le plus aimable des égoïſtes, ou peut-être le ſeul égoïſte aimable qu'il y ait eu, plaçoit le plaiſir avant tout, enſuite les affaires, après la réputation, enfin les devoirs. Le troiſieme avoit le piquant de la légéreté & les reſſources du génie en effleurant une affaire; il la marquoit d'un trait ineffaçable. Il s'étoit approprié tous les agrémens du vice & ceux de la vertu, & avoit ſoigneuſement laiſſé ce que l'un a d'odieux & ce que l'autre a de rebutant; ne calculant jamais ce que pouvoient coûter les plaiſirs & les ſuccès. Le dernier poſſédoit la probité, mais accompagnée de toutes ſes épines; l'eſprit ſans graces, ſans aménité; la ſûreté du caractere ſans indulgence, de la capacité ſans talent, de l'intelligence ſans vues. Comment la même ame peut-elle s'amalgamer avec des ames ſi différentes? Comment ſe prête-t-on à des goûts ſi oppoſés, défend-on des ſyſtêmes ſi contraires? Sans doute que les époques de notre vie, les circonſtances nous font voir

les objets ſous des jours oppoſés. Quoi qu'il en ſoit, celui qui a pour amis les hommes que nous avons eſquiſſés, n'eſt pas dans la tourbe des humains.

*Soſthenes* eſt entré dans le miniſtere. Il y portera l'expérience des événemens, qui n'eſt pas une choſe à dédaigner, un ſens droit & une ame ferme. Les rois n'ont pas toujours fait des choix auſſi heureux. Ses principes ſont bons, puiſqu'il redoute également les troubles de l'anarchie & le ſilence farouche du deſpotiſme. Il a d'ailleurs accoutumé ſon eſprit à certaines méditations philoſophiques qui trouvent toujours leur place dans les affaires de la ſociété actuelle.

Ce qui caractériſe un homme ſage, c'eſt que ſon nom ne ſoit jamais mêlé dans les ſcenes qu'une cour donne dans l'eſpace de cinquante années. Le cabinet tyrannique de madame de Pompadour, le boudoir libertin de madame du B....., les conſpirations formées contre le vertueux Turgot, les paſquinades, les vaudevilles du jeune

Maurepas, les intrigues d'une famille errante & les plans combinés en faveur du désordre auroient tour-à-tour déshonoré bien des noms à Versailles, si dans nos mœurs le déshonneur n'étoit inamovible. Celui de *Sosthenes* n'a jamais été souillé dans aucune de ces opérations où le pouvoir donne au crédit la facilité de vendre les honneurs, les emplois & tout ce qui entoure les hommes qui se disent grands.

*Sosthenes* eut un moment de disgrace. Il la soutint comme s'il l'avoit méritée, ne voulut pas être plaint, & rejetta la voix suppliante de la justification, & se reposa sur le tems qui apprend aux rois à être justes.



## BREMUS.

QUAND le ſort nous a fait naître dans un rang diſtingué, & que l'on ſe place, par le caractere, au-deſſus de la naiſſance, on eſt quelque choſe. Tel eſt *Bremus*. Il n'a pas cru que ſes aïeux euſſent payé ſa dette à la patrie; il s'eſt mis en état de la défendre avec intelligence & de la ſervir avec ſuccès. Son rôle eſt rempli. C'eſt à elle maintenant à mettre en activité les talens qu'il veut lui conſacrer.

On n'en fera jamais un homme de cour, mais bien un homme de guerre ou un homme d'état. Ce n'eſt pas qu'il n'ait l'eſprit qui plaît, mais il en dédaigne l'uſage, parce qu'une ame d'une trempe vigoureuſe s'éleve à de plus dignes objets.

*Bremus* a examiné, peſé & jugé ſes contemporains; voilà pourquoi il a pris une marche un peu ſinguliere: ce n'eſt pas celle que par goût il eût choiſie, mais

c'eſt celle que l'état des choſes l'a forcé d'adopter.

Les négociations ne ſont plus aujourd'hui un ſecret eſpionnage ; les dépêches ne contiennent plus les ſecrets des boudoirs ou les intrigues des cabinets. Il ne s'agit pas de ſéduire un miniſtre, de corrompre un commis, d'exalter la tête d'une favorite. Il faut s'aſſocier au gouvernement de l'état auprès duquel on eſt placé, le ſuivre dans ſes vues, & les deviner lorſqu'il les enveloppe ; il faut ſe conduire, non d'après ce qu'il dit, mais d'après ce qu'il fait, & dominer par l'opinion & le conſeil du ſouverain, quels que ſoient ſes principes politiques. Telles ſont les grandes fonctions dont *Bremus* ſe fût acquitté avec ſuccès.

Ce n'eſt pas que *Bremus* n'ait une certaine inſouciance dans l'eſprit, mais elle provient de la connoiſſance des hommes & non de ſon caractere, & diſparoît quand des reſſorts puiſſans viennent agiter ſon ame. Les gens d'une certaine claſſe vivent de ſi bonne heure, ils uſent ſi rapidement

toute eſpece de jouiſſance, que le monde finit pour eux-mêmes avant leur courte exiſtence.

*Bremus* s'eſt donné l'éducation des choſes, des hommes, des affaires en voyageant beaucoup. C'eſt en parcourant le globe, tout imparfait qu'il eſt, que l'on épure ſes idées, que l'on acquiert le calme de l'ame & l'uſage complet de ſa raiſon. Il reſte ſurtout une conviction de l'impuiſſance humaine qui rend extrêmement indulgent.

*Bremus* a conſervé, ou plutôt ſauvé du naufrage des mœurs, la loyauté de l'ancienne chevalerie; & quoique ce ſiecle & la cour ne permettent pas de la revoir dans toute ſa pureté, du moins en a-t-il pluſieurs fois montré des traces qui ont donné des jouiſſances & des regrets. Il a l'extérieur de l'indifférence; mais quand on le connoît, on voit que ce n'eſt que la réſerve d'un homme qui ne ſe prodigue pas.

Quoiqu'il ait vécu à une époque où les grands vendoient publiquement un crédit qu'ils n'avoient point, ou cherchoient dans

toute espece de spéculation l'argent qu'ils adorent, mais qui disparoît sous leurs mains fastueuses, ou se permettoient des ressources dont rougit la délicatesse, il a montré une ame désintéressée, généreuse, & inaccessible aux conseils du calcul.

Dans l'assemblée nationale, sa seule opinion est quelque chose. J'ignore si au mérite de penser sainement, il joint le talent de s'expliquer avec énergie, mais je sais qu'il ne sera jamais indifférent au parti où il se trouvera, & qu'on comptera invariablement sur sa parole & sur ses actions. Cet éloge semble vulgaire. Pourquoi faut-il que cette phrase, appliquée à un grand nombre, fût la plus sanglante épigramme, & vaudroit des huées au flatteur intrépide qui la risqueroit avec la moitié de ceux qui habitent la cour ou pourroient l'habiter, si nous n'avions fini par joindre à nos autres bonnes qualités l'oubli des égards?

Si je ne pese sur aucun défaut, ce n'est pas que *Bremus* en soit à l'abri; mais ils sont d'un genre à n'avoir aucune influence

maligne : ils nuiſent à peu de monde. Quand on poſſede certaines qualités, elles jettent un éclat qui ne laiſſe plus appercevoir les petites taches.



# CLITIPHON.

*Clitiphon* s'eſt repoſé de ſa gloire ſur ſon nom, & a voulu arriver à la fortune par la route des plaiſirs. Il avoit de ce genre d'eſprit qui eſt une grace à vingt-cinq ans & un ridicule à cinquante. Il eſt une époque dans notre vie où l'étourderie tient de la vivacité & de la franchiſe; il en eſt une auſſi où elle n'eſt que le triſte réſultat d'un eſprit avorté.

Rien n'eſt auſſi nuiſible qu'un grand nom ſans de grandes qualités, que des places éminentes ſans moyens pour les remplir, que des dignités ſans la conſidération qui les releve encore.

Non-ſeulement *Clitiphon* n'a pas meublé ſon eſprit, mais il y a laiſſé pénétrer un amas d'idées fauſſes; l'illuſion a pris la place de la vérité; la crédulité a remplacé la foi.

Il étoit à la cour dans un poſte qui au-

roit abſorbé ſon ambition, s'il ne l'eût pas occupé ; il a tout ſacrifié pour en obtenir un qu'il eût fallu, pour ſa gloire, abandonner, ſi la faveur l'y avoit une fois porté. L'unique reſſource qui reſtoit à *Clitiphon* pour être quelque choſe, étoit de ne rien faire. C'eſt du moment qu'il a fait qu'il a commencé à n'être rien.

L'état que nous avons choiſi ou embraſſé dans le monde fixe le degré de ſévérité que nous devons mettre dans nos mœurs. Ce qui eſt foibleſſe dans les uns eſt indécence dans les autres. La ſociété, d'ailleurs ſi indulgente, défend, ſous peine de mépris, une certaine publicité dans les jouiſſances.

Les malheurs qui naiſſent de l'imprudence excitent notre commiſération; les malheurs qui proviennent de l'intrigue nous trouvent pour un inſtant ſenſibles, mais nous laiſſent bientôt froids & indifférens.

*Clitiphon* a couru trois carrieres. Dans l'une il n'a montré qu'un eſprit ſuperficiel,

dans l'autre un caractere intriguant, dans la troisieme une ame de glace. Amoureux comme un mousquetaire, fastueux comme un financier, spéculateur comme un homme ruiné, il trouva, dans l'amour, des chagrins & des ridicules ; dans ses agens, des flatteurs & des fripons, & dans ses entreprises des procès & la perte du crédit.

Un homme sans caractere est celui qui compteroit pour rien les services & les offenses, qui traiteroit également les hommes instruits & les charlatans, qui trouveroit des agrémens dans le vice & des ressources dans la vertu, qui auroit quelques créatures & jamais d'amis, à qui la jouissance de la beauté feroit oublier les langueurs de l'exil, chez qui la douceur seroit pusillanimité, la générosité ostentation, la religion un épouvantail ; que les soins maîtriseroient, & qui préféreroit une espece de nullité aux efforts nécessaires pour recouvrer une réputation altérée.

*Clitiphon* répete sans cesse qu'il est dégoûté des hommes. Ils ont cependant tout

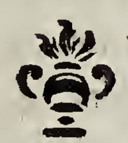
fait pour lui, qu'a-t-il fait pour eux? Ils l'ont appelé à cette assemblée auguste, arbitre de nos destinées futures. Qu'il y embrasse les droits du peuple, la cause de la liberté; qu'à force de sacrifice, d'éloquence, de courage, il impose à ses ennemis un silence éternel sur le passé, & donne à ses partisans le droit de lui créer une nouvelle réputation.

Qu'il restitue à l'état les biens immenses que les pauvres revendiqueroient, quand même l'état ne travailleroit pas à ce qu'il n'y eût plus de pauvres, & que, vivant dans une honorable simplicité, il expie le luxe de trente ans. Qu'il déshérite de vieux flatteurs qui l'entourent, & qui asseoient leurs projets du moment, & leurs ambitieuses espérances sur son insatiable vanité, & son insouciance paresseuse.

Hélas! il vient une époque fatale où l'ame est sans ressorts! On éprouve une décadence au physique comme au moral; on n'a plus que des ressouvenirs ou des momens de capacité; & dans ces instans

cruels, on ſent tout à-la-fois ce qu'il faudroit faire & l'impuiſſance de l'exécuter. Parmi les gens de cour, peu d'hommes ſurvivent à leur maturité. Que reſteroit-il alors? Une vieilleſſe bienfaiſante. Graces à la nature, il ne faut ni talens, ni efforts, ni application pour faire le bien.

*Clitiphon* abandonnera à la religion ſes derniers momens. Sa docilité aux choſes ſurnaturelles, l'empire que prennent ſur lui les merveilles, préſagent le ſort qui l'attend. Il lui faudra une bonne piété bien ſuperſtitieuſe; toujours un peu de prodiges, & la promeſſe ordinaire de lire dans cet avenir ténébreux le déſeſpoir des ames foibles, qui voudroient ne rien perdre de ce monde & s'aſſurer les jouiſſances de l'autre.



## ZOHAMIR.

Pour attraper la reſſemblance de *Zohamir*, il faut ſe ſouſtraire à l'opinion générale, & peindre un homme qui n'a guere eu de modele, & qui n'en ſervira à perſonne. Mélange inoui de preſque tous les contraires, ayant de la vanité comme un homme médiocre, reſté bourgeois en dépit de la ſociété des ducs & des princeſſes, amalgamant les puérilités d'un auteur & les grands mouvemens d'un homme d'état, moins fin que grand calculateur, plus ſage encore qu'habile. Laiſſons les traits généraux pour nous attacher aux nuances.

*Zohamir*, homme d'eſprit, l'a appliqué à tant de genres, que cette expreſſion vague ne dit rien à propos de lui; artiſte, ſpéculateur, courtiſan, homme de lettres, négociateur, avocat, économiſte, il a eu des ſuccès qui l'ont fait tour-à-tour connoître ſous ces différens points de vue. On l'accuſe de s'être enrichi de toutes les façons,

façons, & d'avoir trouvé ſa réputation dans le théâtre Eſpagnol, comme ſa fortune en Amérique. Reproche mal-adroit. Eût-il emprunté le fonds, les détails lui reſteroient; & certes, ils ſuffiſent pour conſtater l'homme d'eſprit. On lui conteſte ſes mémoires dans l'affaire de Goeſman. Quelle preuve ? Ceux qui les ont ſuivis, étoient moins gais. La gaîté s'évapore à meſure que les années viennent. La néceſſité de rentrer ſouvent en lice fatigue, & les ennemis que depuis, *Zohamir* a dû combattre, ne prêtoient pas autant qu'une jolie femme ridicule, & un magiſtrat uſurpateur de ſa place. *Zohamir* n'eſt pas un homme de lettres, mais un homme qui donne de jolis ouvrages; ce n'eſt pas un écrivain, mais un homme d'eſprit qui ſeme des faillies ſur les ſujets dont il a occaſion de parler. Peu inſtruit, il ne ſe met point dans le cas de montrer qu'il ignore ce dont il traite. Ses productions plaiſent; on pleure à *Eugénie*, on rit au *Barbier*, on cherche à démêler l'intrigue de *Figaro*,

on eſtime quatre ſcenes des *Deux Amis ;* & tout en ſe moquant un peu de TARARE, on applaudit à l'idée du prologue.

*Zohamir*, homme d'affaires. C'eſt ici qu'il a montré la connoiſſance des choſes, de ſon pays, de ſes concitoyens. La nature lui avoit donné ce coup d'œil juſte qui ſaiſit, au premier inſtant, le côté vicieux, foible ou avantageux d'une propoſition. A ce don rare, & créateur des fortunes, il joignit cette activité qui briſe les obſtacles, & électriſe les agens choiſis pour exécuter ſes volontés. Mais cette activité qui, chez les uns, touche à l'étourderie, & chez les autres à la violence, n'étoit chez lui que le grand art d'employer le tems ; le tems, ſeule richeſſe d'une foule d'individus. A ces deux grands agens, dominateurs des circonſtances, il aſſocia l'ordre, ſans lequel il n'y a point de vrais ſuccès, & l'exactitude ſcrupuleuſe à ſes engagemens, qui émane de l'ordre. Une fortune élevée ſur ces fondemens, le met dans l'heureuſe poſition de ſpéculer en

grand. Il aima à triompher des esprits rébelles à ses projets, des obstacles qu'élevoient les gouvernemens, & des hommes qui, animés par la jalousie, entravoient sa marche, & lui suscitoient ces nombreuses querelles qu'un autre eût méprisé peut-être, mais que lui a vidées. Les deux mondes furent le théâtre de ses conquêtes: cette expression n'est pas impropre; car il est plus difficile à un particulier de s'emparer de vingt millions, qu'à un prince de prendre une province. Deux observations parlent en faveur de son habileté: 1°. le choix de ses associés qui d'abord furent ses maîtres, & de ceux dont dans la suite il le devint; 2°. le genre d'affaires qu'il a embrassées. Elles étoient presque toujours liées aux opérations de l'Etat, de sorte qu'en travaillant à l'édifice de sa fortune, il servoit quelquefois la Patrie, & sortoit ainsi de la classe peu honorée des entrepreneurs, & de ceux que le besoin livre aux spéculations incertaines.

*Zohamir*, homme à talens, n'en a jamais fait un amusement stérile. Son principe fut toujours la jouissance du moment. Tel est l'aveuglement de la plupart des hommes. Ils consacrent trente ans au travail, aux privations qui doublent la peine pour une prétendue félicité dans un avenir qui n'existe jamais pour eux. *Zohamir*, loin d'une pareille duperie, fit marcher les plaisirs à côté des affaires. Il avoit, au défaut d'une belle voix, l'art de chanter, qui la supplée. Complaisant avec les femmes, elles l'occuperent sans le maîtriser; mais, comme à tous les hommes aimables, il lui arriva d'employer plus de tems à les servir qu'à les adorer.

Ce trait nous mene au caractere de *Zohamir*, attaqué avec acharnement, & trop noirci pour être connoissable. Ses ennemis ont fini par ne plus se venger. Quand on dit d'un homme ce qui est incroyable, on ne voit plus que la haine aveugle frappant indistinctement. Quand on a dit que *Zohamir* étoit confiant jus-

qu'à la préſomption, & préſomptueux juſqu'à l'audace; quand on crioit même au-delà de l'audace, on pourroit avoir raiſon; on pourroit, ſans humeur, lui reprocher de s'être jetté dans quelques commiſſions au-deſſous de ſes talens & de ſa politique; mais en convenant de ſes torts apparens, je voudrois qu'on ſoupçonnât du moins que des raiſons inconnues l'engageoient à accepter des négociations, où il n'y avoit pas de gloire à moiſſonner.

Il eſt méchant, dit-on; un homme gai l'eſt rarement. Mais qu'eſt-ce que la méchanceté? La peinture des mœurs des hommes, le rapprochement de leurs ridicules, le tableau de leurs vices; alors les poëtes, les prédicateurs, les philoſophes ſont les plus méchans des hommes. Il y en a peu qui aient le droit de nuire; nous bavardons, nous ne cauſons plus, & nous mettons ſi peu de prix à nos propres jugemens, que le même jour nous voit pleurer ſur les victimes que nous avons immolées, guérir les bleſſures ou

par des défaveux, ou par des réconciliations. Quand un homme eft par-tout, quand il fait trop valoir fes fuccès, la multitude le punit de cette fupériorité. Nous participons tous plus ou moins à ce relâchement de mœurs, qui a corrompu un vieux peuple de 1200 ans. Or, quand on accumule fur un feul les vices de tous, ce tableau eft effrayant.

Les événemens nous frappent peu dans le cours journalier de la vie, parce qu'ils viennent de loin en loin : ils nous font une impreffion terrible dans l'hiftoire, parce que peu de pages nous préfentent ce qui s'eft paffé dans une année. Il en eft de même de tous nos travers concentrés dans un particulier. Expliquons-nous, ceci n'eft pas clair. Mille perfonnes ont donné de l'argent à un Suiffe de porte. On achete la poffibilité de parler à celui dont on a befoin, & cela s'appelle adreffe & favoir faire des facrifices. Dans un homme que la haine jaloufe pourfuit, cela fe nomme corruption. Dix mille gens du monde ont prêté

des cabinets officieux à l'amour épié, ſurveillé, & ont conſpiré en faveur de la beauté, contre les tyranniques précautions d'un mari ſévere, & cela s'appelle être ſerviable. Dans l'homme que les procès inveſtiſſent, cela s'appelle favoriſer l'adultere, & troubler le ſein des familles. Ainſi, ſelon la maniere d'enviſager les objets, l'activité eſt intrigue, l'adreſſe eſt fauſſeté, la complaiſance eſt baſſeſſe, la fermeté eſt inſolence, la bienfaiſance eſt oſtentation; & comme il eſt dans la nature de l'homme d'altérer le bien qu'il fait, & de gâter ſouvent ſes qualités, la malignité ſaiſit avec empreſſement les occaſions paſſageres qu'on lui fournit, pour les étendre ſur le cours de la vie entiere.

*Zohamir* n'a preſque rien des choſes auxquelles il prétend. Il a peu de goût; il juge aſſez mal les arts, la littérature & les hommes. Médiocre en politique, à la diſcuſſion il mêle trop ſouvent les pointes, les jeux de mots, les calembourgs; dans les choſes les plus ordinaires, il a

prouvé que jamais il n'eut le ſentiment du vrai beau. Sa maiſon eſt gothique, ridicule; ſon édition de Voltaire mal conçue, mal exécutée; ſon Figaro tout-à-la-fois gai, indécent, groſſier, philoſophe, trivial & plein d'eſprit. *Tarare* eſt un amas triſte de toutes les abſurdités morales & théâtrales. La converſation de *Zohamir* eſt pénible, ſes entours médiocres, ſa maniere d'exiſter mal organiſée. Son immenſe fortune le mettoit à même de donner un ſpectacle encore inconnu. Il pouvoit réunir dans une ſociété unique les reſſources inépuiſables de l'eſprit, le charme des talens, le bonheur de la liberté, & compoſer ainſi ſa félicité de celle de tout ce qui nous entoure, & dût la reconnoiſſance des hommes ne pas payer ſes ſervices : il y a même un certain plaiſir à faire des ingrats.

La brillante chimere de *Zohamir*, c'eſt d'avoir du caractere; il ne parle de lui que pour établir cette grande vérité, & il en parle volontiers. Si la vanité étoit le point

central, où toutes ſes affections ſe réuniſſent, elle lui conſeilleroit d'occuper toujours le public. Alors, la ténacité avec laquelle on alimente cet amour-propre, inſatiable, s'appelle du caractere. Si le deſir de poſſéder étoit le ſecond pivot, ſur lequel roulaſſent toutes nos affections, & que fidelles à tout ce qui peut enchaîner la fortune, nous miſſions tout en œuvre pour fixer les faveurs de cette femme volage, cette perſévérance s'appelleroit du caractere, & ne ſeroit que le beſoin d'accumuler.

*Zohamir* ne fera pas ſans doute partager l'idée qu'il a de lui; mais on ſeroit injuſte, ſi on ne le plaçoit pas au-deſſus de la plupart des hommes de ſa ſphere pour la partie du talent. Sous plus d'un rapport, il ſera utile dans une municipalité, & l'on peut devoir beaucoup encore au citoyen auquel on doit déjà la liberté de l'Amérique; car *Zohamir* a bien voulu nous apprendre qu'il avoit été l'heureux artiſan de cette grande révolution. Les

Américains, les Anglois, les François, n'en avoient encore rien ſçu ; cette grande nouvelle a été révélée dans un mémoire publié il y a quelques jours. On prétendoit que *Zohamir* avoit perdu de ſa gaieté. Je défie d'écrire rien d'auſſi gai que les deux pages de cette requête ſur l'Amérique & ſon Libérateur.



## RAMBINELLI.

De lui-même il n'eût jamais pensé à faire valoir quelquefois ses opinions, mais il avoit la gloire d'un pere à soutenir & la réputation d'un frere à balancer. Il n'a pas réfléchi que, dans ce moment, la nature avoit agi comme agit la société, qui partage bien différemment les cadets & les aînés.

*Rambinelli* alloit tranquillement oublier les hommes & attendre les événemens, lorsqu'un bailliage l'arrête sur la route, & lui fait rebrousser chemin pour venir défendre ses intérêts dans l'auguste assemblée dont il est membre. Il profita de cet hommage rendu à son nom.

Il met avant tout ses titres & son épée. Noble il naquit, noble il veut être. Il renoncera à ses pensions, il volera aux combats, mais qu'on ne lui parle jamais d'égalité: si Jramba eût été aristocrate, peut-

être Rambinelli eût été plus traitable ſur l'article de la liberté.

Il eſt né plaiſant, ſans doute ; car, dans les matieres les plus ſérieuſes, il jette des éclairs de gaieté : mais comme il choiſit mal le moment & le lieu, à la place d'applaudiſſemens il reçoit des conſeils aigres & même des épigrammes ameres.

M. *Cerutti* écrivoit, il y a plus de 25 ans, à un François : « A quelques exceptions près, *le badinage* eſt le caractere marqué de votre nation ; vous *badinez* au conſeil, vous *badinez* à la tête d'une armée ; le *badinage* va ſe placer dans toutes vos converſations. J'ai connu des prédicateurs qui trouvoient le moyen de le placer juſques dans leurs ſermons ».

Les tems ſont ſi fort changés, que ce qu'il imputoit alors bien ou mal à-propos au caractere françois, ne pourroit plus s'appliquer aujourd'hui qu'à un petit nombre d'hommes, exceptés de la politicomanie, tel que *Rambinelli*. Peut-être cependant faut-il préférer les *Rambinelli* aux hommes

que peint le même M. Cerutti. « Heureux » parce qu'ils ſentent, ils ſont toujours mal- » heureux parce qu'ils imaginent; jamais » à leur aiſe en marchant ſur les roſes, ils » ne reſſentent que les épines. Abattus » ſous les moindres coups, la moindre » pierre qui les frappe eſt un rocher qui » les écraſe ».

Certains caractères portent dans eux une violence qu'on prend pour de la force; & qui tient de bien plus près à la foibleſſe. La force agit, la violence empêche d'agir. L'un eſt le réſultat de tous les moyens combinés, l'autre ne permet pas même l'uſage des moyens naturels. La force frappe juſte, & la violence à tort & à travers. Je ne ſais pourquoi, en faiſant un portrait, il me vient des idées entierement étrangeres à mon occupation.



## TRASEAS.

Je n'ai jamais bien ſu ce que *Traſeas* faiſoit de ſa place, mais je ſais que ſa place en faiſoit un perſonnage. Quand on eſt quelque choſe par ſoi-même, comment n'eſt-on plus rien parce qu'on n'eſt plus dans telle poſition? Une retraite forcée ne laiſſe pas les moyens de multiplier les heureux, mais elle donne le tems de ſpéculer en faveur de la félicité publique.

*Traſeas* avoit le talent de tirer parti de celui des autres; il écoutoit avec profit, & répandoit ſur ſon travail une certaine facilité qui adoucit aux grands l'ennui d'entendre les détails. Il n'y a qu'en France où les gens d'affaires mettent un certain art à parler avec grace des matieres le plus ſeches. Il conſiſte à prendre les expreſſions du doute au lieu d'annoncer un parti arrêté, & à mettre un homme puiſſant dans les cas d'avoir un avis, quoiqu'il ſoit dans la néceſſité de ſe plier à celui de ſes agens.

Quelques ſuccès dans une place où il faut plus d'ordre que de génie, légitiment toute eſpece de projets aux yeux de l'ambition. *Traſeas* voulut ſaiſir le timon des finances. Sur quoi ſe fondoit ſon orgueilleux eſpoir ? On l'ignore. Il crut qu'il ſuffiſoit d'arriver, & que l'eſprit, qui ouvre toutes les carrieres, ſuffiſoit encore pour guider l'homme qui s'y jette.

Qu'eſt-ce donc que cet eſprit dont on croit pouvoir faire l'inſtrument de ſa fortune, de ſa gloire, de ſa félicité ? Il conſiſte dans une eſpece de perſpicacité qui ſaiſit promptement les objets à une diſtance éloignée, dans une abondance d'expreſſions qu'on acquiert par l'habitude de traiter ſouvent ces mêmes objets. Que de gens partagent ces foibles avantages ! Ils ne ſuffiſent qu'à l'homme préſomptueux. L'homme vraiment habile les priſe ce qu'ils valent. *Traſeas* crut leur devoir ſon élévation. Ils préparerent ſa chûte. Depuis il a fait des livres qu'on ne lit pas, des projets qu'on rebute, des offres qu'on rejette.

S'il avoit eu l'idée de ce qu'exige de talent une place à l'aſſemblée nationale, il eût mis autant de ſoin à éviter ſa nomination qu'il en a mis à la faire réuſſir. Comment ſe place-t-on en évidence quand on ne peut que perdre à être connu? On peut ſe paſſer, ſans doute, de ce beau talent de l'éloquence, qui fait plutôt la réputation de celui qui le poſſede que les affaires de ceux qui l'emploient; mais alors il faut donner en obſervation, en bon ſens, en juſteſſe, ce qui manque en chaleur, en invention, en célérité.

Lorſqu'on a l'exemple d'un ſuccès extraordinaire dans une famille, on ſe croit obligé d'en ſoutenir l'honneur par des eſſais périlleux; on s'arme d'un courage capable de dévorer toute eſpece de difficultés; on s'approprie, ſinon le talent, du moins les entrepriſes des autres; & cette audace, ſoutenue d'un peu d'habileté, ſurprend la bonne volonté, dérobe l'eſtime, & parvient quelquefois juſqu'à la faveur. L'homme ſimple, au contraire, qui perſiſte à croire

que

que la modeſtie eſt le cachet du mérite ; croit tôt ou tard être apprécié, & ſe permet à peine de recevoir les hommages qu'on lui rend.

Il y a une médiocrité aimable, ſéduiſante même. On ne la juge bien que lorſqu'elle eſt miſe en activité. Avant de la voir à la beſogne, on la croit capable. On réſiſte aux conſeils ; l'expérience ſeule détrompe. Que de gens ont cru Duval habile avant ſon aventure ? comme il a avorté depuis ! on a vu un petit intrigant à la place d'un homme d'Etat ; & l'immenſe diſproportion de ſon rôle avec ſes moyens l'anéantit tout-à-fait. Bien des gens diſent que Duval eſt le page que l'on corrige, & *Traſeas*, le prince qu'on inſtruit.

Peu de mal à dire de *Traſeas*. Ses torts ne ſont pas d'abuſer des faveurs du ſort, mais de vouloir braver ſes arrangemens. Il nous claſſe tous, & nous agiſſons en conſéquence. Lorſque l'ambition nous conſeille, nous voulons outrepaſſer le but qui nous eſt marqué, delà le déſordre général.

## HORTENSIUS.

PEUT-ETRE y a-t-il autant de variétés dans les esprits que dans les physionomies. Les uns ont de l'éclat, les autres de la finesse. Ceux-ci de la régularité, ceux-là de l'expression. Les premiers ont de la grace, les seconds de la force. *Hortensius* a un mélange de sagesse, d'habileté, de sens, qui ne permet pas de le laisser dans la classe ordinaire.

Ne cherchez pas en lui les dons impérieux de l'éloquence, ou du moins le charme de bien dire. Mais vous y trouverez la justesse, la clarté, la cohérence, l'harmonie des opinions & des principes. Ses conseils ne vous entraîneront peut-être pas, mais ils vous tranquilliseront sur votre propre façon de penser, & vous acquerrez de la confiance dans des sentimens appuyés par lui.

Il n'adopte point sans examen, moins encore sans conviction. En vain la nature

lui a donné quelque penchant à l'opiniâtreté, il résiste à ce penchant dès que la vérité se fait entendre. Il ne nous donneroit pas une aussi belle déclaration des droits de l'homme que celle de Scyros; mais il feroit mieux peut-être s'il n'en donnoit pas du tout, bien sûr que ceux qui feront une bonne constitution auront en même-tems constaté le mieux possible les droits de l'homme.

*Hortensius* est arrivé à Versailles, persuadé que les Grands ne sont placés à leur avantage que dans le lointain; *Hortensius* partira de Versailles, persuadé que cette place convient à presque tous les hommes. *Hortensius* avoit conçu de grandes idées de certains Avocats célèbres, il a écouté & redressé ses jugemens, & s'est dit à lui-même que l'habitude de parler passe pour un talent aux yeux des hommes que la facilité éblouit.

La simplicité est exilée des tribunes comme des académies. Homere, Démosthenes & Cicéron le préféroient peut-être à toutes

leurs autres ressources. Il y a aujourd'hui une création d'expressions, moitié obscures, moitié singulieres, un contraste puéril & méchanique des mots, des ornemens étudiés, qui surchargent sans embellir. *Hortensius* n'a ni prétentions ni droits à ce mérite d'un genre nouveau, & laisse les sectateurs s'emparer de la renommée & jouir des suffrages surpris & non obtenus.

Il est une classe d'hommes, qui n'a point un rang assez distingué dans l'opinion, c'est celle des hommes utiles; la patrie trouve en eux un agent; les loix, un défenseur; les pauvres, un appui; les esprits faux, un conseil; l'Etat, un serviteur. Une carriere aussi remplie n'est pas glorieuse. Les hommes ont juré d'accorder leur estime à ce qui brille.

On pourroit appliquer à *Hortensius* ces quatre Vers :

Son cœur n'hésite point & vole sur la bouche,
Chaque réponse est simple & nous charme & nous touche;
Son maintien, son air, seul, peint l'ingénuité,
Avant qu'il la prononce il dit la vérité.

❀

## RESIUS.

*Resius* a toutes les chofes qui menent au fuccès. Je dis les chofes, car ce ne font pas toujours les talens & les qualités qui l'affurent. Les talens excitent l'envie, les qualités répugnent aux moyens ordinaires de parvenir.

Activité d'efprit, courage de l'ame, amabilité de caractere, il réunit tout. Ni comtemplateur des préjugés, ni efclave de la vertu, il a prudemment écarté les embarras jettés par l'envie ou le befoin de réuffir fur la route de la fortune.

On appelle les jolies femmes, grandes prêtreffes de cette divinité capricieufe. J'ignore ce que *Réfius* leur doit, mais il étoit en fonds pour s'acquitter; car s'il n'avoit pas les petits riens qui les amufent, il avoit au moins l'inégalité qui les tourmente, défaut fouvent préféré à la monotone complaifance.

On eût été moins furpris de voir *Refius*

au timon des finances que dans un département moins orageux. Louis XV fut aſſez heureux pour s'en emparer deux fois. *Je le garderai tant que je le pourrai*, dit-il, *car il me rapporte beaucoup*. On voit que les rois ne ſont pas toujours martyrs de la gloire.

*Reſius* dirigea ſes ſavantes recherches contre d'inutiles uſufruitiers d'un bien nouvellement revendiqué par la nation. C'eſt un triple ſervice rendu à l'état qui ſe libere, aux moines qui recouvreront leur liberté, aux pauvres qui rentreront dans leurs poſſeſſions.

Un autre prélat, d'une ambition encore plus nourrie, confie à ſes amis que *Reſius* lui a fait un vol, & que ſon indifférence apparente maſquoit le deſir effréné d'occuper cette premiere magiſtrature; qu'il avoit, pendant vingt mois, ſpéculé ſur la premiere diſgrace, ſpéculation qu'un *diſcours métaphyſique* a rendu vaine.



## HILAS.

*H*ILAS ne ſe doutoit pas d'être éloquent. On lui a fait accroire qu'il étoit homme de génie, homme diſert ; d'abord il s'eſt mocqué de ceux qui le penſoient ; mais voyant qu'on prenoit la choſe au ſérieux, il s'eſt donné pour tel, & à chaque inſtant a demandé la parole. La tête pleine de vers tragiques, il a mis dans ſes diſcours une certaine redondance qu'on a priſe pour de la force; mais bientôt épuiſé, on a vu la différence des efforts de la mémoire aux élans de l'ame, de l'envie de briller au beſoin de convaincre, de la paſſion d'être applaudi à l'eſpoir de ſervir ſa patrie.

Jamais *Hilas* n'a creuſé un ſyſtême, approfondi une queſtion, preſſé un raiſonnement, analyſé les développemens. Sa chaleur eſt dans ſa tête, un événement le monte, les expreſſions affluent, les idées ſe

perdent ; il a paru bien dire, mais il n'a laiſſé aucune trace. On étoit diſpoſé à céder, un motif étranger l'arrache à ſa propre conſcience. Alors, jouet de ſes opinions, il vacille & ne laiſſe qu'un ſentiment de pitié à ceux qui le connoiſſent, & des regrets honteux à ceux qui l'ont trop eſtimé.

Les femmes ont promis une réputation à *Hilas*. Il étoit fort aiſe d'en avoir une, de quelque part qu'elle vînt. Avant de s'être montré, il n'étoit pas ſans renommée. Ceux qui, ſur-tout, n'ont pas entendu ſa Tragédie, en avoient une idée favorable.

Mais l'Aſſemblée a tout gâté. Il a eté jugé l'écho de ceux qui ne font pas de bruit & le commentateur de quelques hommes pareſſeux ou modeſtes, mais inſenſibles au murmure paſſager des louanges.

Celui qui a dit, qu'on étoit ce qu'on ſe faiſoit, a dit une grande vérité. *Hilas* s'eſt imaginé qu'il étoit poëte, & tout de ſuite a dialogué quinze-cents vers deſtinés non au théâtre, mais aux cercles.

Il exiſte encore des hommes qui croient

bonnement que même pour une mauvaiſe Tragédie il faut avoir beaucoup d'eſprit. Quoi, pour gâter ce que les autres ont dit, ou pour le repéter d'une autre façon, il feroit néceſſaire d'avoir du talent ! Autant il feroit vrai de dire qu'une bonne tragédie feroit le chef-d'œuvre de l'eſprit-humain, autant une tragédie médiocre eſt une miſérable production. Elle ne mérite ni encouragement ni indulgence, parce qu'il n'eſt nullement néceſſaire de compoſer ce prétendu chef-d'œuvre.

*Hilas* m'a ſouvent fait penſer combien Paris eſt prodigue de louanges, avec quelle facilité il prête de grands moyens. Certes, *Hilas* eſt un homme d'eſprit, mais ne diſtinguera-t-on jamais l'eſprit, du talent; n'admettra-t-on jamais des nuances entre l'homme éclairé & l'homme profond, entre l'homme eſtimable & l'homme d'Etat ?

L'homme d'Etat embraſſe les beſoins de la ſociété, ſait de quel degré de bonheur les hommes ſont ſuſceptibles, calcule

les avantages du don illusoire de la liberté, pese les dangers des commotions, étudie l'art de préparer les esprits & mene les hommes à la félicité par les routes les plus unies. Il jette au loin ses regards, examine les climats, pese les circonstances, &, se pliant aux événemens, lorsqu'il ne peut plus les diriger, il cede sans se laisser entraîner. Si je rapproche *Hilas* d'une pareille esquisse, toute imparfaite qu'elle est, elle l'écrase, & l'on ne voit plus qu'un discoureur à grandes phrases & la foible explosion d'un talent avorté. Que conclure de cet apperçu rapide? rien contre *Hilas*, tout contre ceux qui l'ont choisi. Que l'Etat l'arme d'un glaive, que Melpomene pare son front d'une feuille de laurier; mais que la Nation remette ses intérêts à l'expérience; que la loi sorte du sein de la méditation & ne soit pas l'ouvrage de l'effervescence.

Peut-être me trouvera-t-on févere sur *Hilas*. Ce n'est pas pour en médire, mais pour accréditer mon opinion sur les autres.

Le *doux* mais *foible Pavillon* a dit :

Celui qui, fans difcernement,
Adreffe à tous venans les louanges qu'il donne;
Fait grand tort à fon jugement
Et ne fait honneur à perfonne.



# CLEONDAS.

CLEONDAS, abonde en projets, en ſpéculations, en vues critiques, , en plan de réforme. Ils ne loue jamais, tolere quelquefois, approuve rarement, modifie toujours, & ſe croit appellé à perfectionner l'eſprit humain. Il n'étoit pas propre à exécuter, mais à remédier, à conſeiller, à ſuppléer. Il a plus médité qu'écrit, & l'on ne pourroit pas dire de lui ce que l'on diſoit de l'Abbé de Saint-Pierre : « C'étoit un machiniſte qui ne ſavoit pas » la théorie des méchaniques ». *Cleondas* connoît parfaitement, ſinon notre conſtitution, du moins le régime qui nous a fait exiſter pendant douze-cents ans.

La nature lui a donné un genre d'eſprit original. Né cauſtique, il mêle toujours un peu d'amertume à tout ce qu'il préſente. Il s'aſſocie avec un rédacteur comme un bailleur de fonds avec un négociant ac-

tif & intelligent. Ses idées ſont bonnes ; mais il faut les clarifier. Il y a toujours un peu d'aſtuce dans ſa maniere, & les gens qui traitent avec lui ſont plus occupés de deviner ce qu'il ne leur dit pas qu'à ſaiſir ce qu'il leur confie. Quand on profeſſe hautement l'extrême habileté, la fineſſe, il en coûte toujours quelque choſe à la bonne foi, à la ſincérité. Le point où s'arrête la fineſſe eſt bien voiſin de l'aſtuce, & l'aſtuce n'eſt ſéparée que par une nuance métaphyſique de la fauſſeté.

Son ame eſt naturellement craintive. Il redoute le deſpotiſme des gens en place, les effets de l'opinion, juſqu'aux événemens, qu'il perſonnifie & qu'il imagine s'élever contre lui ; de là naît une eſpece d'inquiétude, qui éloigne la confiance & ceux qui préferent la paix même aux ſuccès mêlés d'allarmes. Il eſt riche, ou du moins plus que dans l'aiſance. Malgré lui l'avenir le tourmente au point de gâter tout-à-fait le préſent. Le moment prête ; ainſi, pour peu que l'on ait de diſpoſitions,

il eſt facile de ſe rendre auſſi malheureux que ſi l'on étoit en effet victime du ſort.

*Cleondas* eſt ſans doute martyr de ſa mauvaiſe ſanté! car il a donné des preuves de courage dans un tems où le deſpotiſme miniſtériel puniſſoit juſqu'à la penſée.

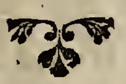
Né dans un pays libre, il profeſſe des principes exagérés aux yeux des gens timides, juſtes ſelon les ames fortes; ils poſent ſur un riche fonds de connoiſſances économiques. Il n'a ni le charlataniſme de la parole ni le coloris du ſtyle; mais il marche ſûrement dans une carriere où il s'eſt fait un nom en faiſant plus produire qu'il n'a produit lui-même. Le mérite de tel ou tel opuſcule, publié ſous un nom connu, lui appartient. On ſait qu'il a un garçon coloriſte comme un jouaillier de la place Dauphine, des metteurs-en-œuvre. Ne pourroit-on pas le comparer à Alcibiade, qui fit couper la queue à un très-beau chien, pour que les Athéniens ne s'occupaſſent que de ce ridicule, au lieu de ſes projets; de même *Cléondas*

livre ſon coloriſte aux ſarcaſmes de la critique, pourvu que l'on lui tiènne compte du fonds.

*Cléondas* eſt un mêlange de gaieté & de mélancolie, d'ambition & d'inſouciance; de calculs & de déſintéreſſement. Quoique né dans un pays où l'on aime à ramaſſer l'argent, comme on aime à reſpirer l'air, il préfere cependant la gloire ou la réputation, aliment d'une ame ardente & qui ſouvent fut froiſſée par les peines & les chagrins; & ſuſceptible de cette jalouſie dévorante qui compte ſans ceſſe les ſuccès d'autrui & retombe enſuite ſur elle-même pour accuſer le ſort.

Si *Cléondas* ſe faiſoit graver, il faudroit mettre ces deux Vers au bas de ſon portrait :

On tombe, on ſe releve, on terraſſe, on détruit,
On recule, on avance, on s'arrête, on pourſuit.



## MONTESE.

MONTESE fe promit de parvenir, & il eft parvenu. Il n'avoit rien de ce qui fait profpérer, fi ce n'eft de l'efprit, c'eft avec cet efprit qu'il s'eft donné tout ce qui lui manquoit. Il a épuré la fource, peu connue, de fes ayeux, il a conquis une fortune immenfe, qui les relevera un jour infiniment; il s'eft donné des places importantes, & même a fini par s'affeoir fur un fauteuil, où ne fe repofent pas ordinairement ceux qui fe font fatigués fur la route de l'ambition. Il mit tout en mouvement, les grands qu'il n'eftimoit gueres, le jeu qu'il n'aimoit pas, les femmes dont il fe défioit, les affaires qui lui répugnoient, bref, il a fini par violer la fortune.

*Montefe* fit plus. Après avoir profité de cet éclair, il mit au rang de fes devoirs l'art de faire oublier une foule de petites

manœuvres,

manœuvres ; ni tout-à-fait condamnables ni tout-à-fait régulieres, mais avec le secours desquels on réussit. L'exemple n'absout pas, mais il excuse. Dans un moment, pressé par le besoin du succès, on se justifie à ses yeux ce que l'on se promet bien de faire oublier, à l'époque où il est si aisé d'être sévere, délicat, scrupuleux même.

A l'époque où chacun croyoit devoir compte à la patrie de ses sentimens, *Monteze* prend la plume, & dans un petit écrit fait avec précision, il consigne d'excellens principes & dépose ses titres de citoyens. Pendant l'assemblée nationale, il n'a pas affecté de saisir à chaque instant la tribune, mais il a placé ce qu'il avoit à dire, si à propos, que cinq ou six petits discours lui tiennent lieu, dans l'opinion générale, de ces fréquentes & volumineuses discussions, dont une douzaine des honorables membres ont été prodigues.

*Monteze* est caustique sans être bon plaisant. Il est un peu comme ces gens qui

détruisent & ne mettent rien à la place. Rien n'est si facile, dit-on, que ce genre d'esprit. Il y a abus de termes dans cette espece de proverbe répété jusqu'à l'ennui. Il est aisé, sans doute, de médire, de calomnier, de donner de fausses interprétations; d'injurier son prochain, mais ce n'est pas ce qui s'appelle plaisanterie.

Ce seroit ici le cas de rappeller ce qu'un magistrat disoit à sa compagnie assemblée : « Loin de nous ces saillies passageres, ces » partis extrêmes, ces erreurs brillantes » d'un esprit ébloui par l'amour-propre ou » par la singularité de ses idées. Prenons » l'expérience pour juge; elle nous apprendra que, dans les matieres importantes » & difficiles, où les ténebres regnent de » toute part, l'on ne peut y répandre le » grand jour que lorsque les lumieres sont » rassemblées, non avec cette confusion » qui offusque les yeux, mais avec cette » sage distribution qui les éclaire. Mais » les lumieres de l'esprit ne se rassemblent » ainsi, que lorsque les cœurs sont réunis.

» Eſt-il queſtion du bien public & d'y pour-
» voir par un ſage réglement, tous auront-
» ils part à la gloire? oui, ſans doute;
» mais il y faut procéder comme à la conſ-
» truction d'un édifice, & tous doivent
» mettre la main à l'œuvre, ſans s'écarter
» capricieuſement du plan & des moyens
» ſolidement réfléchis ».



## BARGES.

Il n'étoit pas né ſans talent, mais ſes talens même ſont devenus des vices, parce que l'ame étant corrompue, elle a corrompu les inſtrumens qu'elle employoit. Pour parvenir, il a fallu ſaiſir indiſtinctement tous les moyens; parvenu, il a fallu, à quelque prix que ce ſoit, ſe maintenir; ſtable dans une place orageuſe, il a fallu ſonger à l'avenir & parer aux coups de la fortune, inconſtante jusqu'à la perfidie. Dans cette marche, que de contrariétés! delà, la néceſſité de ſe venger des uns, d'écraſer les autres, d'enfermer ceux-ci, d'éloigner ceux-là, & cet amas infect de crimes miniſtériels & de *roueries*, mot que nous reſſuſcitons à regret, mais que le caractere de *Bargès* réclame, puiſque ce mot ſeul peut mettre d'accord & l'écrivain & les lecteurs.

La vindicte publique a immolé Fleſſelles,

& *Bargès* vit encore ! Ce *Bargès*, qui a peuplé la Baſtille & fait du miniſtere, un tripot ; de ſon cabinet, un b..... ; de ſes bureaux, l'antre de l'injuſtice ; de la police, les ſuppots de ſes vengeances ; du nom de ſon Roi, un nom effrayant.

*Bargès*, miniſtre au-dehors, ſauvoit par le faſte, la baſſeſſe de ſes intrigues, par d'habiles ſecrétaires, la médiocrité de ſon eſprit ; il achetoit ce qu'il ne pouvoit obtenir, & a fourni, ſans déſagrémens pour lui, ſans riſque pour l'Etat, ſans gloire pour la Nation, une carriere que tant de gens ont frayée, qu'il faut être tout-à-fait ſans reſſort pour y broncher.

Il a la doſe d'eſprit pour ſuppléer en inſolence à ce qui lui manque, & cette eſpece d'effronterie, qui en impoſe à la multitude, toujours avertie & toujours dupe. Prince aimé de vos concitoyens, écartez de vos conſeils un homme que la France n'y verroit qu'avec effroi. La force qu'on lui ſuppoſe, les talens qu'on lui accorde, ſont à un degré fort inſuffiſant, mais ils pourroient

être utiles ; d'ailleurs que ſont les talens ſeuls dans un moment où il s'agit de conquérir la confiance d'un peuple qui croit encore entendre réſonner ſes fers, & qui jette des regards d'indignation ſur les coupables artiſans de ſes malheurs, ſuſpendus peut-être & non encore détruits ?

Pourquoi *Bargès*, en ſouſtraiſant ſa perſonne, n'a-t-il rien dit en faveur de ſon innocence. Eſt-ce dédain de la publique opinion ? Eſt-ce impuiſſance de la changer ? l'un & l'autre dépoſent également contre lui.

C'eſt un de ces courtiſans routinés, qui, ſous prétexte de connoître les hommes, ne s'étonnent de rien, ne s'affligent de rien, ne s'inquietent de rien, parce qu'ils ne ſentent rien.



## HUGO.

*Hugo* fait parfaitement réussir, parce qu'il a toujours recours aux petits moyens. Les hommes s'y laisseront éternellement prendre ; jamais on ne se défiera d'un génie minutieux, & on lui laissera faire un chemin si rapide, que lorsque la jalousie s'éveille il n'est plus tems de l'arrêter. L'homme à grandes vues appelle autour de lui la multitude ; ne fit-il rien, on croit toujours qu'il fera beaucoup. L'homme à petits expédiens n'humilie personne, & on lui pardonne ses succès, parce qu'on a le plaisir d'en avilir un peu la source.

Malgré les petitesses répétées d'*Hugo*, on ne peut, sous peine d'être injustes, lui refuser de véritables connoissances ; & l'incroyable talent de tourner à son profit les fautes d'autrui, ou de plier à ses besoins les volontés de ceux avec lesquels il traite.

On ſoutiendra que tant d'habileté n'exiſte qu'aux dépends de la franchiſe, & l'on ſe trompera : *Hugo* va ſans façon juſqu'à l'importunité ; il perſécute, il laſſe, il excede, mais il l'emporte : quel autre qu'*Hugo* eût franchi les barrieres élevées contre l'aſſemblée & les colonies ? quel autre fût parvenu à introduire les farines américaines dans les Antilles ? dès que les hommes cedent à l'indiſcrete chaleur des ſollicitations, pourquoi cette voie ſera-t-elle défendue ? on eſſuie quelques rebuffades ; mais ceux-mêmes qui ont vendu leur ſuffrage ou leur adhéſion finiſſent par faciliter ou eſtimer ceux qui les ont ravie.

Dans les pays où rien ne ſe donne qu'à la faveur, le mérite modeſte eſt rebuté, la médiocrité officieuſe en profite ; le zele à plus forte raiſon tire parti des circonſtances.

*Hugo* eſt de ces hommes qui ont beſoin d'agir. Ils ont une activité de bienfaiſance qui jamais ne repoſe. On leur diſtribue

quelques petits ridicules tout en recueillant le fruit de leur indiſcrete vivacité ; marche ingrate & ordinaire, qui cependant ne laſſe pas encore certains caractéres officieux. Ils ont juré le bonheur de leurs ſemblables, en dépit des obſtacles qui s'élevent de toutes parts.

Mais pour être juſte, il faut malheureuſement convenir que cette ſorte de talens ne jette pas un grand éclat dans une aſſemblée où ſe traitent les intérêts de vingt-quatre millions d'hommes, & où il s'agit de ſaiſir une effervefcence, qui peut porter le moment préſent à un ſiecle de diſtance, qui influe ſur l'Europe entiere, incapable d'aſſiſter à une pareille révolution, ſans revenir ſur elle même & projetter l'époque de la liberté.

Liege, Heſſe-Caſſel n'ont point donné un vain exemple. Il eſt des pays où il faut préparer plus long-tems la régénération ; mais tout en la préparant on l'aſſure, & peut-être ſe met-on à même de la conſommer en moins de tems.

*Hugo* eſt prompt à répandre l'allarme ; mais l'aſcendant de l'aſſemblée eſt tel encore, que Paris, tout orageux qu'il eſt, tout voiſin du deſpotiſme qu'il ſe montre, en parlant ſans ceſſe de liberté, ne ſe croit cependant pas aſſez fort pour appeler des décrets des repréſentans de la nation.

En général, les hommes aiment mieux admirer que lire ; mais aujourd'hui ils aiment mieux lire qu'admirer. Chacun porte une diſpoſition plus que ſévere dans l'examen des queſtions, dont il faut faire la baze de notre future félicité.

Un homme tel qu'*Hugo* ne fera le malheur de perſonne & coopérera au bonheur de pluſieurs. Il faut de ces génies qui embraſſent la cauſe du genre humain : ſans eux l'égoïſme trop paiſible contempleroit la chûte des monarchies, on ſe contenteroit de prédire les malheurs ſans les prevenir : le mouvement eſt à la bienfaiſance ce qu'il eſt à la machine du monde ; il eſt l'ame de la ſociété, comme le reſſort univerſel de la grande machine, que nous nommons l'univers.

## NAUSICRATES.

D'EXCELLENS principes, l'amour du bien, des talens plus que médiocres ont donné dans deux mois une assez grande réputation à *Nausicrates*. Il ignoroit avec quelle facilité les hommes reprennent ce qu'ils donnent, & combien ils sont prompts à s'enthousiasmer & sur-tout à briser l'idole à peine sortie de leurs mains. Ils n'ont pas revendiqué les louanges données à l'esprit facile de *Nausicrates*; mais ils osent se retracter sur la fermeté qu'ils lui avoient supposée, & vont chercher ailleurs cette résolution inébranlable qui marche devant tout breton voué à la patrie, & doué des connoissances économiques & politiques.

Mais parce qu'une qualité manque à un homme, faut-il méconnoître les moyens puissans d'éloquence & de zele : je ne dis pas de patriotisme, il est douteux qu'il existe, & même qu'il puisse exister; car

enfin le patriotiſme ſuppoſe une patrie ; or il n'y a point de patrie. Nul individu n'a intérêt à aimer la France, qui depuis ſi long-tems eſt forcée d'écraſer ſes habitans ſous le faix des impôts ; mais cet écart, ſi raiſonnable aux yeux du philoſophe, pourroit-être dangereux à ceux du vulgaire. Revenons à *Nauſicrates* dont le trait caractériſtique ſemble être la modération, vertu méconnue dans les momens d'orage, vertu ſi bienfaiſante pour les humains.

Il n'y auroit ſans elle ni treve, ni négociation, ni harmonie. Elle ſoumet les hommes aux calculs, & dès-lors triomphe de leurs paſſions fougueuſes ; tout eſt calcul dans le monde, & ſi les humains l'adoptent jamais, ils lui devront l'eſpece de bonheur, dont peut-être eſt ſuſceptible la déplorable humanité. *Nauſicrates*, étranger aux cours impoſantes, aux grands flatteurs adroits ; aux mouvemens d'aſſemblées tumultueuſes, n'a été ébloui, ſéduit ni intimidé. Cette réſiſtance eſt la marque

d'un excellent esprit; le prestige est si puissant que peut-être ne faudroit-il que plaindre celui qui s'y laisseroit surprendre.

Dans les élections, les bailliages chercherent celui que la renommée indiquoit; & c'étoit déja avoir beaucoup fait que de l'occuper dans un moment où mille personnes la pressoient de répéter leur nom à la France.

*Nausicrates* sçait par cœur *L'esprit des Loix*. En vain ce livre perd dans l'opinion depuis quelques années. On ne le lit guere impunément quand la nature nous a doués d'une trempe d'esprit à examiner ce que les hommes appellent Gouvernement. Il faut devenir un écolier docile ou un économiste rebelle. Dans le premier cas, on se pénetre de son sujet pour le répandre; dans le second, on s'en pénetre davantage encore pour le combattre, & dans tous les cas on s'instruit. Heureux celui qui, comme *Nausicrates*, n'eut jamais de goûts foibles ou de demi-volontés! Aux yeux de ceux qui lisent en courant,

c'eſt une eſpece de contradiction, mais le petit nombre fait qu'il eſt poſſible d'avoir de l'énergie dans l'eſprit ſans le courage de l'ame : on bravera les difficultés, mais non les hommes; & l'opinion, maîtreſſe des ſouverains, eſt une divinité terrible, aux regards de laquelle trop peu d'individus ſavent échapper. Son aſcendant eſt d'autant plus impérieux, qu'il y a autant de mal apparent, à s'y ſouſtraire que de danger à plier ſous lui.

Nous nous ſommes étendus ſur les bonnes qualités de *Nauſicrates*, il eſt ſi doux de louer! Notre penchant nous ramene ſans ceſſe à trouver tout bien; & lorſque nous prenons un autre ton, c'eſt pour ne pas mentir à la Nation, ni prolonger ſes erreurs.



# MINCIUS.

QUAND on s'eſt accoutumé à ne penſer que d'après les autres, qu'on a toujours cherché des idées, non dans les combinaiſons des faits, mais dans les livres, bientôt on ne ſuffit plus aux événemens de chaque jour. Au défaut des écrivains qu'on n'a pas le tems de conſulter, on prend les idées de ceux qu'on écoute; & de cet amas de réflexions qui échappent, ſoit dans la diſcuſſion, ſoit dans les mouvemens oratoires, on forme un tout qui n'a rien de neuf; le vulgaire prend pour un ouvrage médité une ſuite de réminiſcences lues avec un peu d'art.

Telle eſt l'hiſtoire de *Mincius*, tels ſont ſes ouvrages, telle eſt ſa conſtitution.

Quand on n'a point une extrême clarté dans l'eſprit, on poſe mal ſes queſtions, on éleve un doute dans le même inſtant qu'on propoſe un article. Si le défaut de clarté dans l'expoſition eſt accompagné

d'une eſpece de lenteur dans la maniere de concevoir, de ſorte qu'on héſite avec ſoi-même, & qu'il faille revenir pluſieurs fois ſur ſa penſée, on eſt néceſſairement obſcur & l'on jette la confuſion dans les eſprits. Ils murmurent de ce qu'on les embarraſſe, ils s'impatientent de ce qu'on les expoſe à ſe tromper à leur tour; delà les ſignes de déſapprobation qui s'élevent dans une nombreuſe aſſemblée.

Telle eſt la préſidence de *Mincius*; telle eſt la ſuite du malheur d'accepter un fardeau au-deſſus de ſes forces.

Quant à l'inconvénient d'un eſprit nébuleux, on peint une figure ſans expreſſion, une voix ſans harmonie, une éloquence aride; on ne contient point les eſprits toujours prêts à s'égarer ou du moins à s'éloigner de la queſtion; on veut mettre de la force, & ce n'eſt que de l'humeur; qui commande ſans être obéi, emporte un ridicule, & la multitude, ſi docile à l'empire du génie ou à l'autorité du talent, ſe révolte contre la médiocrité

&

& la punit de ce qu'elle ne fait pas lui en impofer.

Tel eft le fpectacle qu'a donné *Mincius*, en s'affeyant dans un fauteuil, que cinq ou fix hommes ont occupé, mais qu'un feul a rempli.

*Mincius* étoit un aigle dans fa province, & l'auteur fuppofé d'une révolution qui n'a pas exifté. Il en a été de fon talent comme de cette proportion trop vantée de feize contre deux fois huit. Elle parut un chef-d'œuvre il y a un an. On protefte aujourd'hui contre toute divifion, tout ordre, toute proportion. Pour démontrer qu'il ne faut pas de diftinction d'ordres, je ne voudrois que la diftribution de la falle & la façon de prendre les voix *par affis & levé*. Il y a une foule de queftions qui n'intéreffent pas le clergé; il ne les fuit point; il ne penfe feulement pas à fe lever, & cependant fon immobilité la décide. Dira-t-on que tout membre prend un égal intérêt aux affaires publiques? avant de

détruire cette objection, j'attendrai qu'on prouve que cent cinquante curés de campagne sont des hommes d'état.

Plus d'un lecteur conclura que j'ai voulu classer *Mincius* parmi les hommes médiocres. Non; mais il est sage de se redire sans cesse que,

Tel brille au second rang, qui s'éclipse au premier,

& que notre frénésie, notre engouement nous empêchent de mettre les hommes à leur place. Choisissons pour exemple ce qui est nécessaire à un président, & l'on verra si la nature, toujours avare des grandes qualités & des grands talens réunis, aura la complaisance de former quarante hommes extraordinaires, parce qu'il nous aura plu de faire des dispositions qui supposent, dans le cours d'une session, quarante présidens.

Cette place éminente demande une connoissance parfaite de la marche de l'opinion; l'art de contenir les esprits sans les choquer ou les gêner; de tirer toute

ſon autorité de l'ordre & non de ſa volonté; d'énoncer rarement ſes ſuffrages, parce qu'ils ne doivent jamais être donnés en vain. Il faut avoir une réputation de capacité aſſez bien établie pour que chaque membre s'applaudiſſe intérieurement & demeure convaincu que ſa motion, fût-elle erronée, ſera relevée par celui qu'il a créé ſurveillant de l'opinion générale ; le don de la parole qui éclaircit, diſpoſe, entraîne, redreſſe, (le ſeul deſpotiſme enfin qu'il ſoit permis à l'homme d'exercer;) le ſang-froid inacceſſible aux paſſions humaines, à la flatterie comme à l'épigramme, à l'incapacité comme à l'éclat du talent, qui voit d'un œil égal ſe former les orages, & compte pour rien ſes dangers particuliers dans la criſe générale.

Peut-on ſe flatter de trouver beaucoup de gens, dont les traits puiſſent former ce portrait; & cependant on recherche, on accepte du moins une pareille place, avec une confiance qui n'eſt preſque jamais juſtifiée.

Après ce que nous venons de dire ; on ſent bien qu'il n'eſt plus poſſible de parler de *Mincius*.



## GARINET.

» Le ciel vous fit bon, fenfible. N'eft-ce donc rien ? Pourquoi mettez-vous votre félicité à paroître ? Pourquoi brûlez-vous du defir puéril d'étaler vos opinions ? Ces hommes qui vous flattent, je ne fais pourquoi, reprendront bientôt leurs éloges prodigués, & vous feront payer leur propre erreur ». Tel eft le difcours qu'un homme févere & droit forçoit *Garinet* d'entendre.

Un homme, à-peu-près inconnu, vient à Paris. On le cite. L'idée de percer à travers cette foule immenfe l'effraie d'abord ; mais, s'il y parvient, il s'eftime en raifon de la difficulté vaincue. L'idée de membre de la nation fouveraine éleve fes prétentions, & par une métamorphofe incroyable, un pafteur modefte, devient un homme d'état. Un prêtre, transfuge des autels, fe livre aux calculs de la finance, aux réformes économiques; & oubliant

la chaire, l'autel, & ses ouailles, il est tout entier à des discussions profanes.

*Garinet* a prêté sa plume aux Juifs, nation moins infortunée qu'on ne le dit, puisqu'elle a trouvé des défenseurs parmi des hommes faits pour diriger l'opinion. Quel peuple cependant! Cloaque impur de tous les vices, justement rejetté du reste des humains, puisqu'il n'existe qu'en buvant leur sang & en dévorant leur substance. Qu'est-ce qu'une société qui vit de vols, d'usures, de rapines, de spoliation; eh! qu'on ne cite pas quelques maisons de Londres, d'Amsterdam, de Bordeaux, de Berlin; le commerce les a dispensé de la fraude. Mais je dénonce la plupart des Juifs de la Lorraine-Allemande, de l'Allemagne, de la Pologne, dont l'industrie est de tromper. Ils promenent dans les campagnes quelques écus pour avoir le droit de venir enlever les moissons, gages de leurs perfides secours. Qu'est-ce qu'un peuple qui professe hautement la coupable habileté de vendre

cherement des denrées viciées? Tel eſt cependant celui que, d'après des plumes éloquentes ; *Garinet* eſt venu expoſer à la commiſération publique.

Ses motifs ſont louables, ſans doute, il eſt citoyen, il eſt homme, il eſt bienfaiſant; mais le deſir de jouir de ſa réputation lui fait rechercher l'inſtant de paroître, inſtant qu'il faudroit attendre.

S'il n'a pas les agrémens de la ſociété, il en évite auſſi les périls; d'ailleurs les gens vifs, réfléchiſſant après coup, n'y ſont pas mal reçus. On préfere celui qui ne ſe pique pas d'une logique naturelle, à celui qui croit que le premier attribut de l'homme eſt de raiſonner.

*Garinet* a vu la mître ſuſpendue ſur ſa tête; & peut-être eſt-ce un malheur?



## POSIN.

Il y a des défauts qui font plus de tort que des vices. Un homme, par exemple, qui ne fauroit jamais ce qu'il fait, rarement ce qu'il dit, ni bien ce qu'il veut, n'auroit certainement qu'une imperfection ou un ridicule; & cependant il nuiroit davantage, ou du moins feroit plus inutile à la chofe publique que celui dont les principes feroient fufpects & le cœur facile à corrompre. Qui connoît *Pofin* peut aifément faire l'application de cette doctrine.

Mais par une de ces contradictions, dont l'efprit humain fournit tant d'exemples, ce même homme a une facilité d'analyfer les difcours, de refferrer les motions, d'extraire les articles effentiels, qui fuppofe une méthode & une clarté rares. Il porte le jour fur des queftions obfcures, & paffe avec une extrême facilité au milieu des détours de la métaphyfique.

Il n'eſt pas rare de trouver des eſprits brillans & fertiles, fins & agréables, profonds & laborieux ; mais c'eſt un phénomene de rencontrer dans la même perſonne ces qualités avec la juſteſſe & la clarté. Un eſprit clair diſpenſe, pour ainſi dire, de penſer, d'examiner. Il ne nous en coûte que le doux mouvement d'approuver ou l'acte involontaire de rejetter ce qui déplaît. Ces deux opérations ſi ſimples ſe compliquent dès que l'orateur eſt confus ; il embarraſſe & gêne l'attention au lieu de l'occuper.

*Poſin* ne ſavoit comment s'y prendre pour ſortir de la foule. Il s'eſt mis en action, ſans trop prévoir les réſultats ; ſûr que les hommes tiennent un certain compte de la bonne volonté officieuſe, lors même qu'elle nuit au lieu de ſervir, & agit au riſque de tout brouiller.

Sans le concours des circonſtances on n'eût jamais parlé de *Poſin* ; même après ce concours il ne reſte pas grand choſe à en dire.

## MENOXE.

L'ABONDANCE n'eſt pas une reſſource à dédaigner lorſqu'il faut parler en public; mais ſi on la prodigue, on laſſe les auditeurs, on finit par ne plus écouter quiconque abuſe de la permiſſion de parler. C'eſt ce que je me diſois il y a huit jours en écoutant *Menoxe*, dont la voix forte & dure, l'accent déſagréable, & la prononciation épaiſſe, fatiguent déjà ceux qui aſſiſtent à ſes diſcours.

Dans une aſſemblée auſſi nombreuſe, où tant de gens ont droit & beſoin de s'expliquer, chaque membre devroit s'interdire les longues périodes, & les déclamations brillantes: point d'exorde, point de peroraiſon; le fait, l'opinion, la conſéquence. Il n'eſt guères d'obſervation qu'on ne puiſſe renfermer en dix lignes: les précis ont tant d'avantage: ils ſont écoutés, retenus, acceptés. Il faut avoir

bien de l'efprit pour réfifter à l'occafion de le montrer.

Un long difcours donne néceffairement prife à des difcuffions : l'envie de briller fe jette fur la partie foible. Que fera-ce des prolixes motions de *Menoxe* ? Ne pourroit-il pas fupprimer auffi cette confiance préfomptueufe, qui tout-à-coup fait d'un opinant un profeffeur : ne peut-on pas acquérir le goût (1), la vraie preuve du talent ?

Il ne faut pas croire que le zele excufe tout. Je m'explique mal : il excufe toujours l'individu, mais non l'abus. Auffi faut-il s'expliquer amicalement avec *Menoxe*, & lui confier l'opinion des deux mille fpectateurs qui l'écoutent. Je l'ai défendu dans ce que j'ai dit jufqu'ici ; & fi j'ai adouci mon pinceau, c'eft que l'eftime pour

---

(1) « Le goût eft une qualité qu'un génie médiocre regarde comme la fienne, qu'un efprit critique croit n'être celle de perfonne, dont tout le monde parle, que peu d'hommes connoiffent, & qui à force d'être définie eft devenue prefque indéfiniffable ».

les intentions pures, conſeille l'indulgence & toujours les égards.

On reproche à *Menoxe*, avec quelque fondement, de courir ſur les propoſitions qui échappent aux diſcutans. Il eſt cependant quelque choſe de plus merveilleux, que l'art de bien dire; c'eſt celui d'apprendre aux hommes à vivre en citoyens paiſibles ſous l'empire des loix. Cet eſprit de chicane, qui détruit l'harmonie, rallentit auſſi le cours des affaires. Loin de rivaliſer, « montrons-nous plutôt animés du même zele dont étoient animés les anciens romains; ſouvenons-nous ſans ceſſe qu'ils rapportoient toutes leurs richeſſes au commun tréſor. C'eſt ſur ce modele que des hommes éclairés devroient dépoſer ſans épargne, ſans préſomption & ſans déguiſement, toutes leurs connoiſſances dans le ſein de leur aſſemblée, où réſide le tréſor commun. Tels ont été nos prédéceſſeurs, & tel eſt encore l'eſprit des corps qui ont conſervé la noble franchiſe & la ſimplicité des mœurs antiques : c'eſt ſur ces maximes

pures & conſtantes qu'eſt établie la ſolide gloire des compagnies. Loin de nous ces ſaillies paſſageres, ces partis extrêmes, ces erreurs brillantes, d'un eſprit ébloui par l'amour-propre ou par la ſingularité de ſes idées : prenons l'expérience pour juge, elle nous apprendra que, dans les matieres importantes & difficiles, où les ténebres regnent de toute part, l'on ne peut y répandre le grand jour que lorſque les lumieres ſont raſſemblées, non avec cette confuſion qui offuſque les yeux; mais avec cette ſage diſtribution qui les éclaire. Mais les lumieres de l'eſprit ne ſe raſſemblent ainſi, que lorſque les cœurs ſont réunis : eſt-il queſtion du bien public & d'y pourvoir par un ſage réglement, tous auront-ils part à la gloire ? Oui, ſans doute; mais il y faut procéder comme à la conſtruction d'un édifice, ou tous doivent mettre la main à l'œuvre, ſans s'écarter capricieuſement du plan & des moyens ſolidement réfléchis ».

❋

## ANACHZES.

La rudesse tient de près à la probité. L'homme poli a besoin d'être connu pour être cru sincere. Cette urbanité trop vantée dans nos mœurs, ne sert souvent qu'à cacher des vices: *Anachzes* l'a abjurée, & c'est peut-être le plus beau trait de son éloge. Il a les formes brusques, l'ame franche, la physionomie ouverte, le caractere décidé, le cœur sensible. O nature! pourquoi t'arreras-tu en si beau chemin? pourquoi ne pas joindre à tant de bienfaits un coup d'œil plus sûr, un esprit plus juste.

Rien n'est si facile à prendre que les partis extrêmes: il suffit de saisir l'opposé de ce qui a fait le plus de bruit; on étonne, on excite des murmures, on arme la contradiction, on donne lieu aux partis de se former, on éveille la curiosité languissante, on fait révolution dans la pensée: mais

lorſque le preſtige a diſparu, les hommes ſe repentent, en ſecret, d'avoir ſuivi les drapeaux de l'enthouſiaſme, & humilient en public ceux qui les avoient arborés.

*Anachzes* propoſe une diſſolution d'aſſemblée. Que d'inconſéquences dans une pareille idée! Elle détruiſoit une lueur de confiance, rendoit vains ſix mois de travaux, relevoit l'eſpoir de l'ariſtocratie, déconcertoit les provinces, étonnées de voir briſer leur ouvrage, récréoit nos ennemis, qui eſperent de nos troubles, l'affoibliſſement de la plus grande monarchie de l'Europe. Tout homme qui ſans ceſſe obéit au premier moment, ou déſera lui-même ſes œuvres précipitées, ou les verra détruire par d'autres.

Le talent d'écrire en impoſe, même à ceux qui l'emploient: ils ſe complaiſent dans leurs tableaux. Ces Narciſſes littéraires ſont des juges dangereux. *Anachzes* enchanté du ſtyle de ſes conſidérations, n'apperçut, que bien tard, l'abſurde politique qu'il déploya à l'Europe, en parlant

des Turcs & des Ruſſes. Lorſqu'on préſenta ſes *inconſidérations* à l'académie de Péterſbourg, un homme malin, dit qu'il falloit choiſir un pareil négociateur pour la nation rivale, & que s'il avoit le don de parler, comme il poſſédoit celui d'écrire, il vaudroit à lui ſeul une armée.

C'eſt un ſpectacle bien plaiſant, que toute une nation qui ſe met à gouverner. On en eſt venu à faire crier ſes titres dans les rues ; d'où vient ce ridicule *national* ? de ce qu'aucun journaliſte n'oſe s'armer du fouet de la ſatyre, & ſe charger de faire taire les crieurs publics, qui appellent les paſſans : charlatans d'une nouvelle eſpece, au lieu d'établir leurs tréteaux dans un carrefour, ils font promener leur orviétan.

Cette épiſode eſt entiérement étrangere à *Anachzes* : ſon ſtyle, ſa façon de penſer le mettent à l'abri de toute malignité, qui le confondroit avec les précepteurs du peuple ; & ſi nous avons peſé ſur les dangers d'une tête impolitique, c'eſt qu'il eſt

est des hommes qui ne savent jamais résister aux phrases.

Les vers suivans pourroient bien s'appliquer aux *Anachzes* de l'assemblée nationale. La saison des vers est passée ; mais quand ils renferment des vérités, on peut encore les citer.

Vous faites & la honte & l'honneur des mortels,
Sentiment qui, dans Rome, avez eu des autels.
Quel contraste étonnant ! Amour de la patrie,
Es-tu vertu, foiblesse, ou n'est-ce que manie ?
Pourquoi donc quelquefois offenses-tu les yeux,
Si le ciel t'envoya pour faire des heureux ?
Guidé par la prudence, armé par la sagesse,
Aux sentiers de l'honneur tu marches sans foiblesse.
Le cœur de l'homme encor s'ennoblit par tes traits ;
Ambitieux ou vain, tu produis des forfaits ;
Tantôt feu tempéré qui donne la lumiere ;
Tantôt feu dévorant qui met tout en poussiere ;
Source qui fertilise, ou torrent qui détruit,
La vertu t'accompagne, ou le crime te fuit.
Tel tu parus souvent, injuste ou sanguinaire,
Tant que tu n'as frapé que les yeux du vulgaire.
Ce qui lui paroît crime est effort de vertu ;
Il devroit l'adorer, il en est abattu.
Quel est ce fier romain, dont le cœur inflexible
Ose à l'humanité paroître inaccessible ?
C'est Brutus. A la mort il condamne ses fils.
Quel crime ! quelle horreur !... Non ; l'amour du pays
Illustre le forfait qu'abhorre la nature.
Il étouffe en son cœur jusqu'au moindre murmure.

Il voit frapper le coup ſans détourner les yeux.
Ils ne ſont plus, dit-il, rendons graces aux dieux.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

L'amitié ne craint point de trahir l'amitié ;
Contre un pere infidele un fils eſt ſans pitié ;
Faut-il donc n'aimer rien pour ſervir ſa patrie ?
Si l'on ne trahit tout, ſe croit-elle trahie ?
Sans doute, & rien ne doit balancer dans nos cœurs
L'intérêt du pays. Il doit ſécher nos pleurs :
La voix du ſang alors n'eſt plus qu'une foibleſſe,
L'amour, un attentat, & la pitié, baſſeſſe.



## CURASSES.

CURASSES porta au dernier degré la double ariſtocratie, celle du clergé & celle de la nobleſſe. Il n'eſt, ni aſſez fort pour faire une ſecte, ni aſſez foible pour être dédaigné. C'eſt un de ces hommes qui peuvent nuire & preſque jamais ſervir.

La meilleure preuve que les ariſtocrates ne pouvoient plus gouverner, eſt la maniere dont ils ont défendu leur propre cauſe. Mit-on jamais plus de foibleſſe, plus d'indéciſion! Ils n'ont ſu être ni dehors ni dedans. Leurs demi-projets ont été connus avant qu'ils fuſſent entierement arrêtés.

*Curaſſes* fait un livre médiocre pour dévoiler ſes opinions; il fournit des armes contre le parti qu'il défend mal; il intrigue pour occuper une place momentanée, mais où le talent peut paroître avec un grand avantage; il échoue & eſt forcé d'abdiquer la chaire curule.

Je me ſuis ſouvent demandé, qu'eſt-ce qu'un ariſtocrate? Eſt-ce un homme qui déſire qu'il n'y ait qu'un gouvernement, un roi, une loi? Non. C'eſt celui qui veut immoler la multitude au petit nombre, enchaîner l'opinion, & faire régner un préjugé à la place de la raiſon; c'eſt celui qui fait d'un roi une marotte, du peuple un troupeau, des citoyens autant d'eſclaves; du revenu public ſa propriété, des officiers civils ſes ſerviteurs; c'eſt celui qui anéantit l'ordre, qui maintient le luxe, la corruption des mœurs, la confuſion des principes, la miſere publique, afin que les hommes ne retrouvent plus ce nerf, cette élaſticité qui conduit aux projets vigoureux; c'eſt celui enfin qui cherche, par la crainte ou par les cachots, à paralyſer les plumes, pour qu'elles ne révélent pas les complots contre la nation, & qu'elles laiſſent les conſpirateurs jouir paiſiblement de leurs infernales machinations.

*Curaſſes* n'eſt pas tout cela. Son ame n'eſt pas d'une trempe à mettre en jeu de

pareils reſſorts; mais il lui paroît dur de deſcendre, & il lutte contre l'impérieuſe néceſſité qui le lui commande.

Ce qui a tourmenté *Curaſſes*, c'eſt l'union de tous les ordres. Les idées de fraternité, d'égalité, lui paroiſſoient très-ſaines dans les chaires évangéliques, parce que, revenu dans ſon palais, il ſe perſuadoit aiſément qu'il n'étoit pas l'égal du curé qui venoit de débiter ſon prône. Mais dans ce qui concerne l'adminiſtration, il eût fort mal réfuté cet axiome de Machiavel : *L'inimitié des citoyens contribue à l'avantage de la république.*

*Curaſſes*, il ne m'appartient pas de vous donner des avis, quoique, de quelque part qu'ils viennent, ils ſont utiles s'ils portent ſur la vérité; mais veuillez lire le paſſage ſuivant: il eſt d'un homme de beaucoup d'eſprit, ſur un ſujet toujours important, mais plus encore dans les circonſtances actuelles; il parloit *ſur l'union.*

Toutes les opinions ſont reſpectables; parce qu'il eſt à préſumer qu'elles tendent

au bien public. Mais ces opinions ſont diverſes, &, avant de prendre un parti, l'on eſt obligé de flotter entre la vérité & l'erreur; elles ſe préſentent l'une & l'autre avec les mêmes avantages; quelquefois même la vérité paroît trop ſimple, tandis que l'erreur, plus parée, ſe ſert de tout l'art qui peut ſéduire. Quelle eſt alors notre reſſource? L'union! l'union, ce remede ſouverain contre le poiſon de l'opiniâtreté! C'eſt elle qui rétablit la tranquillité dans les eſprits & le calme dans les cœurs; elle impoſe ſilence aux paſſions; elle prévient toute antipathie perſonnelle; elle déſille les yeux faſcinés; elle diſſipe les nuages qui enveloppent la vérité; elle montre avec éclat le ſage qui la découvre; il la préſente ſans faſte, on la reçoit ſans envie.



## NÉBOSIS.

NÉBOSIS a reçu de la nature un préfent dont il tire un grand parti, c'eft un organe brillant & fonore, une voix harmonieufe, & ce débit facile qui fait paffer jufqu'au cœur ce qu'il énonce. A ce don enchanteur, il joint une extrême clarté d'efprit, qui fe marie fi bien avec la premiere qualité. Il y a bien un peu de préfomption, une teinte d'opiniâtreté, & les petits mouvemens d'un amour-propre prompt à s'irriter; mais les imperfections ne trouveront pas en nous un cenfeur, nous qui fommes malheureufement accoutumés à peindre des vices, ou du moins des défauts, qui produifent prefque les mêmes réfultats.

*Nébofis* ne fournira pas des reffources nouvelles, mais il développera l'utilité de celles qu'on préfente; il ne bravera pas l'orage, mais il préviendra les difficultés; il ne lancera pas la foudre contre les abus,

mais il les fera connoître, ſuivis du malheur public; il n'ira pas à grand frais chercher le remede, mais il emploiera ſa douce éloquence à faire valoir ceux qui l'ont trouvé.

Telle eſt l'utilité des grandes aſſemblées, elles renferment des eſprits de tous les genres, des talens de toutes les eſpeces; ce qui échappe aux uns eſt recueilli par les autres; & de toutes ces parties, il réſulte un tout inappréciable. Les paſſions troublent pour quelques inſtans l'harmonie de ces grands corps, mais la raiſon ramene le calme & l'équilibre des opinions.

Il eſt des eſprits nerveux qui tiennent dans leurs mains preſque tous les vœux de la multitude, il eſt des eſprits tenaces qui s'attachent au pied-d'eſtal de la vérité; il en eſt de violens qui dépaſſent le but, & dont les efforts inutiles les épuiſent ſans qu'ils s'en apperçoivent; il en eſt de reiches, prompts à ſe révolter contre tout ce qui les choque; de bizarres, qui n'ar-

rivent jamais que par des voies détournées; de prompts qui n'ont que le premier moment; d'obſcurs, qu'il faut étudier au riſque de ne les jamais comprendre; de deſpotes, qui croiroient s'avilir s'ils s'éclairoient avec les autres; c'eſt de ce mélange, bon & mauvais, que ſort l'utilité générale.

Les talens de *Neboſis* ne pourroient pas ſatisfaire une vaſte ambition, mais bien contenter un amour-propre raiſonnable, s'il en étoit de tels; ce qui fait ſon éloge, c'eſt d'être content de ſon lot ſans ſe l'exagérer.

Un auteur italien a dit que dans un bloc de marbre il y avoit toujours une belle ſtatue, mais que la difficulté étoit de l'en tirer. On pourroit appliquer cette idée à tout homme choiſi par ſes concitoyens pour défendre leurs intérêts. Il y a certainement un nombre de qualités, qui ont déterminé leur choix, il s'agit d'en tirer parti.

Je ne fais pas un mérite à un homme d'a-

voir une phyſionomie prévenante; mais je lui en fais compliment. Elle détermine cette premiere diſpoſition qui rend acceſſible à tout ce qu'on deſire. Une amitié de dix ans peut m'aveugler ſur *Neboſis*; en tout cas, c'eſt de toutes les illuſions la plus pardonnable.



---

# CLEMON.

Une jeuneſſe voluptueuſe ne promettoit pas à la liberté un défenſeur auſſi zélé & ſur-tout un apôtre auſſi utile. Il y a des fautes qui ſont celles de l'époque où nous nous trouvons. La fin du regne de Louis XV invitoit au plaiſir. L'auſtérité devient étrangere dans la ſociété quand toutes les jouiſſances s'en ſont emparées. *Clemon* ſe laiſſa entraîner par les circonſtances, obéit à des goûts exigeans, il prouva que c'eſt preſque un malheur d'être aimable dans la brillante époque du jeune âge.

Le déſir de comparer deux peuples rivaux emporta ſouvent *Clemon* ſur les bords de la Tamiſe. Il voulut connoître à fond les deux Nations de l'Europe parvenues à un haut degré de civiliſation ; pleines de défauts, ſans doute imparfaites dans leur

gouvernement, mais toujours ſupérieures à celles qui les environnent. Il vit que cette émulation nourrit l'induſtrie, & fait qu'elles ſe balancent ſans jamais ſe ſurpaſſer. Il vit que l'état de l'homme n'étoit pas plus à déſirer dans l'un ou l'autre pays ; & qu'à la juriſprudence criminelle près, la France avoit peu de choſe à envier à l'Angleterre.

Elle nous a précédé dans l'uſage de la liberté, & c'eſt dans ſon ſein que *Clemon* puiſe ſans doute les principes généreux qui ont électriſé la Nation. Il les profeſſa à une époque où l'on ignoroit encore l'accueil que les François leur deſtinoient, & où il étoit impoſſible de prévoir que, vainqueurs du préjugé, ils iroient du premier ſaut ſe placer à côté des peuples qui ont abdiqué le plus lentement la tyrannie. Qu'on ſe rappelle les documens qu'il ſcella de ſon nom & qui encouragerent les bailliages à calquer leurs inſtructions ſur un ſi beau modele.

Ce n'eſt pas d'avoir conquis l'amour

du peuple qu'il faut louer *Clemon*, mais d'avoir retenu son enthousiasme; il suffisoit pour le premier d'exciter le penchant des citoyens vers cette branche populaire de la Maison de Bourbon; mais pour l'autre il falloit une victoire sur soi-même, & d'une espece moins commune. Malgré son rang, *Clemon* a des amis, parce qu'il l'est lui-même de ceux qu'il admet à sa familiarité. Ce qui tient à sa personne est heureux. Lorsque le service est libre; les devoirs sont des plaisirs.

*Clemon* est généreux; le peuple en a reçu des soulagemens, des secours, les gens de lettres, des bienfaits; l'animosité des propriétaires qui perdirent l'agrément d'une promenade a été remplacée par le suffrage de l'Europe. Les étrangers de tous les pays conviennent qu'il n'est aucun édifice qui présente cet ensemble de commodités, de richesses, de jouissances. On y trouve le luxe & la simplicité, l'étude & la dissipation, les promenades & les spectacles, la tranquillité des clubs & les

tumultes des caffés. Ces tableaux divers de la vie ſociale ont tous leur agrément, & peut-être leur utilité.

Il eſt d'autant plus agréable de louer *Clemon* ſur un certain ſujet, que ſa patrie ne l'avoit pas flatté ; il la ſervit comme s'il eût eu une dette à acquitter. Qu'eſt-ce qu'une campagne ? qu'eſt-ce qu'une victoire à côté de ce qui peut décider, hâter, conſommer une révolution ?

Les guerres dépeuplent les Etats, les grands exemples peuvent les changer, & le courage de l'ame les porter à un degré de ſplendeur que n'ont jamais donné les plus brillantes conquêtes.

*Clemon* choiſit une route ſinguliere pour faire arriver ſes enfans au but moral qu'il avoit marqué ! Le ſuccès a couronné un eſſai qu'il ne falloit qu'un peu de philoſophie pour tenter. Pourquoi une femme d'eſprit, inſtruite, zélée, ne formeroit-elle pas de jeunes princes à la vertu, & ne dévélopperoit-elle pas les talens dont la nature leur auroit donné le germe.

Il a prévu les ſacrifices auxquels l'aſſujettiroient ſes propres inſtructions, & ſurpaſſé de beaucoup la taxe que lui impoſoient les beſoins de la patrie.

On le croira difficilement, *Clemon* ne réunit pas tous les ſuffrages, même du parti qui ſe fait gloire de ſuivre ſes principes. La cauſe de ſa modération a échappé aux yeux du vulgaire, & l'on n'a pas vu que s'il eût mis plus de chaleur, il eût eu l'air de travailler pour lui & non pour la cauſe publique. Mais ſavez-vous que *Clemon* .... Non, je ne ſais rien, je ne crois rien. Et ſi jamais une lumiere terrible venoit déſiller mes yeux, je maudirais l'inſtant où je traçai ce portrait.



# STANISBAY.

STANISBAY offre un grand ſujet de méditation, & , de tous les portraits de cette galerie, c'eſt celui devant lequel il faut s'arrêter le plus long-tems, non que le ſujet ſoit plus intéreſſant, non qu'il ſoit mieux peint, non qu'il ſoit plus fidele, mais parce qu'il offre des contraſtes qui doivent étonner l'eſprit humain & inſtruire ceux qui liſent avec un but. . . .

*Staniſbay*, ſous les dehors les plus populaires, eſt un ariſtocrate furieux; ſous l'apparence de la franchiſe, c'eſt le courtiſan le plus rafiné. On le croit plein d'intelligence, il n'eſt qu'audacieux; il agit ſans avoir combiné, ou il combine ſans données. De tous les hommes qui ont uſurpé une réputation, il n'en eſt pas qui puiſſe l'appuyer de moins de prétextes.

Jeune encore, il affectoit une indifférence profonde ſur l'avantage de porter

un

un nom pur & respecté. On le voyoit aux spectacles, sous l'habit le plus modeste, se confondre dans la foule tumultueuse, écouter les propos, vanter l'égalité, s'élever contre le prestige des dignités, attaquer le luxe des grands, & rappeler l'antique simplicité comme le premier des biens.

Lorsqu'il entra dans le corps de la marine, il atteignoit son septieme lustre. Pour n'être pas dispensé des premiers grades, il se met à la tête de cent enfans, gardes de la marine, & fait son entrée dans le port de Brest. Ce charlatanisme lui réussit. On trouve je ne sais quoi d'héroïque à voir un vieux jeune homme se confondre avec les enfans de la patrie destinés au service de la marine.

*Stanisbay* montroit de la souplesse à la cour, & de l'audace aux camps; il caressoit ses supérieurs & demeuroit inflexible pour ceux qui devoient lui obéir. Ces deux qualités le firent choisir pour commander les Antilles. Il y paroît, & déploye les

maximes tyranniques qu'on abjure aujourd'hui, qu'on refpectoit alors. Le peuple fe foumit, rongeant en fecret fon frein.

Ses plaintes s'élevent, rempliffent les îles, traverfent les mers, arrivent à la cour. Les infulaires attachent à fa porte le fatal drapeau, & prononcent ainfi fa profcription. Il la reçoit en filence. Dix-huit mois lui avoient valu l'horreur du peuple & la vengeance de la cour. Il lui reftoit dix-huit mois encore avant de venir rendre compte de fa conduite, il les employe à reconquérir le fuffrage de ce même peuple. Sa fierté s'humanife, il reconnoît des loix, il defcend aux befoins de la multitude, & cet homme profcrit infpire des regrets, voit la foule répentante fuivre fes pas, & pleure fur l'inftant où il va repaffer les mers.

La fortune l'attendoit à la guerre d'Amérique, c'eft-là qu'il mit la témérité à la place de la fcience, & qu'il voulut forcer l'Europe à lui reconnoître des talens. Sévere jufqu'à l'humanité, brave

jusqu'à la folie, il ose tout & réussit, c'est-à-dire, que le courage de tout entreprendre en imposa à la multitude.

Quelques succès qui n'aboutirent à rien, assez de charlatanisme, un peu de singularité, de la brutalité; tout le fit passer pour un homme capable. Tantôt on le désigne pour le ministere, tantôt pour le gouvernement des mers, mais il n'arrive jamais. Un ministre clair-voyant, qui l'avoit jugé, le tint à une sage distance des affaires. Mais profitant depuis cinq ans de l'interregne des ministres, il est devenu courtisan, non des rois, mais de tout ce qui les entoure.

Il saisit le commandement d'une troupe nouvellement créée, & trouve dans une institution plébéienne une façon de se rendre l'homme du prince. Soyez-le ouvertement, *Stanisbay*, & ne vous rendez pas suspect par foiblesse.

Peu d'esprit n'est pas un grand inconvénient, c'est ce dont on se passe le mieux dans les affaires d'administration. Mais peu

de caractere eſt tôt ou tard l'écueil contre lequel vient ſe briſer la réputation. Otez à *Staniſbay*, comme à ceux de ſa caſte, le préjugé de la naiſſance, l'empire que donnent les richeſſes, l'éclat des dignités qui en impoſent, & vous ne trouvez rien.

Un des grands défauts de *Staniſbay*, c'eſt de ne rien prévoir, il s'aſſervit aux événemens parce qu'il s'en laiſſe envelopper. A juger de certains hommes par l'acharnement avec lequel ils pourſuivent les places, on jureroit que le patriotiſme les dévore, ou qu'ils ſont tourmentés du noble beſoin de ſervir leurs ſemblables.



## PHOEDOR.

PHOEDOR trouve place dans cette Galerie, parce que ſes ouvrages ne reſſemblent pas à ſa perſonne; c'eſt-à-dire, qu'un petit particulier, ſans miſſion, ne peut guere ſe flatter d'occuper le public.

*Phoedor* a beaucoup écrit, quelquefois ſur des ſujets intéreſſans, toujours des choſes utiles; & cependant, ſi l'on faiſoit l'extrait de ſes ouvrages, peut-être n'y trouveroit-on pas ſix phraſes neuves. Quant aux penſées, il n'en faut pas parler. Ce ne ſont cependant pas des compilations; mais rien n'eſt mal, rien n'eſt ſaillant. Vous liſez avec plaiſir, & vous ne vous inſtruiſez jamais. Votre tête devient pour un moment le tonneau des Danaïdes.

Il a de la hardieſſe, mais il n'en réſulte rien. Vous ſentez le patriote, l'ami de la liberté, mais il ne vous échauffe

pas aſſez pour décider votre opinion & vous faire courir aux armes. Il préſente des *plans* très-bien levés, mais inexécutables. Il a le *faire* de tout le monde, ſans réunir les talens de tous. Vous retrouvez les Germains, les Anglois, les Américains, les François, dans ſes compoſitions; chaque imitation eſt bonne, mais l'enſemble n'eſt pas fondu.

Il faut tenir compte à *Phoedor* des peines qu'il a priſes pour s'inſtruire. Il a paſſé les mers, bravé les régions du nord, ſacrifié ſa liberté, pour acquerir des connoiſſances utiles à l'homme dans la vie ſociale. Il s'eſt lié avec cette claſſe d'érudits, dont la fréquentation habituelle épargne bien des lectures, & dont les idées paſſent ſans peines dans des mémoires, ſoigneuſes de ne rien perdre. Il ſemble que *Phoedor* ſe ſoit plutôt attaché à reproduire ſes amis que ſes propres conceptions.

Il avoit auſſi des prétentions oratoires. Mais il ſemble que tous les dons naturels que nous avons reconnus dans Neboſis

aient été accordés aux dépens de *Phoedor*. Alors il faut chercher dans sa plume tout le secret de sa réputation.

*Phoedor* ne connoît point de mesures. Il loue *à perte de vue* ou il déchire *à belles dents*, toujours de l'enthousiasme ou de l'aigreur ; aussi ses jugemens n'affligent personne. Quant à la louange, elle est sûre de plaire de quelque part qu'elle vienne.

Loin de nous la pensée de blâmer le noble desir d'être quelque chose à l'instant glorieux où un peuple brise ses chaînes; loin de nous l'égoïsme, l'insouciance, & même jusqu'à un certain point l'esprit de calcul. Mais le zele, le patriotisme consistent-ils donc à gouverner? N'existe-t-il d'autre place que celle de législateur ? Que chacun présente ses doutes, offre ses lumieres, hasarde ses conseils ; mais avilir les chefs en leur donnant de continuelles leçons, embarrasser les esprits au milieu d'une foule de réglemens contradictoires ; c'est servir son amour-propre & non sa patrie.

## AMPHIARAUS.

L'AMOUR du plaisir embellit ses premieres années, & triompha même de quelques chagrins domestiques, provenus d'un mariage très-avantageux dans les idées reçues, & mal assorti pour les rapports. D'ailleurs il eut peu de goût pour l'étude en général, & plus que de l'indifférence pour celle des loix.

A peine cependant fut-il membre de ce grand corps, le dépositaire des loix, selon quelques-uns, & jadis leur maître, selon d'autres, qu'il entrevit, dans les fréquentes convulsions dont il étoit agité, un moyen utile de sortir de la foule. Il contracta, sans peine, l'habitude de soumettre aux événemens ses projets à demi formés, & de plier son caractere aux ministres divers qui se succedent si rapidement en France, ce caractere naturellement docile, & qui devint, par les épreuves, d'une souplesse extraordinaire.

De ſoupleſſes en ſoupleſſes, il parvint à la dignité de premier préſident. Il ne fut ni l'homme du roi ni l'homme du parlement, il fut l'homme des circonſtances. Alors le duc de Choiſeul rempliſſoit avec éclat les grandes places de l'adminiſtration; M. de *Maupeou* fut ſa créature, & lui aſſujettit ſon département, ſa perſonne, & ce qui tient à la magiſtrature. Peu après, *Aſpaſie*, (exemple unique de ce que peut la beauté chez une femme & la foibleſſe dans un prince) Aſpaſie, dis-je, s'éleva à la plus haute faveur; *Amphiaraus* ſe déclara ſon courtiſan, ſon appui, &, de plus, ſon couſin. Un ſatrape luttoit contre un parlement, une province & l'opinion générale. Le roi vouloit ſauver ſon miniſtre, pardonner & impoſer ſilence. *Amphiaraus* ſe trouva là tout prêt pour enlever juſqu'à la trace de ces dangereuſes accuſations & de quelques douteuſes répliques.

Bien des gens, cependant, ont ſoutenu qu'*Aſpaſie* ſollicita cette démarche auprès du roi, à l'inſçu même du chancelier.

Ces traits font connoître un perſonnage, & cent autres, qui les avoient précédés, devoient ouvrir les yeux au duc de Choiſeuil. Mais quel eſt l'homme d'eſprit ſur qui le patelinage n'ait pas quelque empire? Quel eſt le miniſtre en crédit qui ne ſe croie pas toujours à tems de briſer ſon ouvrage? Quel eſt le cœur franc qui ſe doute des reſſources de la perfidie, ou du moins qui connoiſſe toute l'étendue de ſes manœuvres?

Quoi qu'il en ſoit, ce fut M. de *Choiſeul* qui mit *Amphiaraus* à la premiere place, & ce fut *Amphiaraus* qui exila M. de Choiſeul dans ſa terre. Ces détails ſont connus; il eſt plus court de les indiquer à ceux qui les ignoreroient, que de les tranſcrire. Suivons *Amphiaraus* dans ſes opérations; on ne découvre point une marche combinée qui enchaîne les circonſtances; mais un homme qui, s'abandonnant aux ondulations de la cour, travaille à les faire ſervir à ſes vues générales: c'étoit l'ambition, le projet de ſe venger

d'un corps qui l'avoit humilié & avoit voulu le punir ; c'étoit l'envie de se souftraire au pénible sentiment de la reconnoissance, qui tient un homme esclave, sous peine des affronts dont l'opinion générale flétrit encore les ingrats ; c'étoit enfin cette malheureuse activité dans laquelle la vie des cours tient ceux qui y existent.

A quel autre motif attribuer tant de manœuvres insolites dans l'affaire du satrape? Il pouvoit le servir sans compromettre la dignité de la simarre, & s'exposer aux désagrémens inséparables de l'arrêté du 6 septembre 1770, au sujet de la séance du roi au parlement, pour enlever les minutes du procès intenté au commandant de Bretagne.

C'est cet arrêté, dirigé contre le chancelier, que l'on doit regarder comme la cause de la révolution en France. Le parlement & le chef de la magistrature jurerent, sur l'autel de la vengeance de s'entre-détruire.

Le premier acte fut l'édit du 27 no-

vembre, qui renverſoit en un moment les lois fondamentales de l'enregiſtrement. L'énregiſtrement eſt un fantôme de réſiſtance que le peuple étoit cenſé pouvoir oppoſer, par les organes parlementaires, aux volontés deſpotiques du ſouverain. Ce fantôme (comme tous les fantômes dont il eſt queſtion dans le monde) n'étoit rien en lui-même, mais il embarraſſoit la marche rapide de la volonté arbitraire, il éloignoit les effets, & il faiſoit briller des lueurs de vérité aux yeux, ſouvent aveuglés, de l'autorité.

Il en eſt vraiſemblablement d'*Amphiaraus* comme de beaucoup d'autres perſonnages qui occupent une place dans l'hiſtoire, ſans qu'elle puiſſe les faire exactement connoître. Ce qu'on découvre, c'eſt que cet homme ambitieux étoit plus empreſſé de faire du bruit que d'acquérir de la gloire; plus propre à entreprendre qu'à combiner; plus confiant dans ſon étoile que dans ſes moyens propres. Que la vengeance ait été ſon premier motif,

cela eſt inconteſtable ; mais que ſon opération ſoit vicieuſe, c'eſt ce qui eſt encore douteux.

Dès qu'il a été dans ſon exil, les faiſeurs de couplets, d'épigrammes, de brochures ſe ſont tûs ? Cela ne prouveroit-il pas que ſa perſonne étoit plus odieuſe que ſes opérations ? Cette conjuration contre ſes réformes ne plaideroit-elle point en leur faveur ? Qui a jamais nié que la juſtice étoit diſpendieuſe ; que les reſſorts des parlemens étoient trop étendus ; que la vénalité admettoit dans les corps la jeuneſſe riche & ſans expérience ; la roture corruptible & ſans une certaine délicateſſe ; l'ignorance préſomptueuſe & ordinairement favoriſée ? Une grande partie de ces abus ne réſiſtoit pas aux changemens réaliſés par *Amphiaraus* ; ce que l'aſſemblée nationale a décrété ne le juſtifie-t-il pas ?

Peut-être que la ſociété a plus de reproche à lui faire que l'hiſtoire ; & ſans les néceſſités politiques, ſur leſquelles

les particuliers doivent étendre un voile; on lui rendroit vraiſemblablement une liberté, dont il ne feroit uſage ni pour Verſailles ni pour Paris.

Celui qui a beaucoup réfléchi, qui a goûté les douceurs de la campagne, doit peu deſirer le ſéjour bruyant des grandes villes, & feroit impardonnable de regretter le ciel orageux des cours.



---

# MONTALB.

MONTALB eſt né pour gouverner l'eſprit de ſes concitoyens, parce qu'il eſt compoſé de ces reſſorts qui briſent les intérêts particuliers. Il poſſede l'activité née d'une longue méditation & de la certitude de la bonté de ſes opérations. Capable de grandes vues ; dominé du deſir de rendre les hommes heureux, il a le rare courage de vaincre les obſtacles qu'eux-mêmes apportent à leur propre félicité, & l'éloquence entraînante, fruit d'une raiſon exercée & d'un cœur brûlant.

La carriere des affaires, ſi brillante quand les circonſtances vous ſecondent, & ſi ingrate quand la fortune n'aide pas un peu le talent, lui offrit une occaſion de le faire connoître. Il la ſaiſit & triompha d'une claſſe vindicative. Dans toutes les

cours ; un certain nombre de familles riches & puiſſantes, prétendent à une influence qui generoit l'adminiſtration ſi elle ne ſavoit pas ſe ſouſtraire à l'importunité de gens qui ſollicitent comme on exige. Trois choſes caractériſent la nobleſſe de cour; fierté, ignorance, fauſſeté. Si on l'humilie, elle ſe révolte; ſi on veut l'employer, elle eſt incapable; ſi on l'eſſaie, elle abuſe. Il ne s'agit pas ici de faire une ſatyre ou un portrait d'imagination, tout eſt dans la plus exacte vérité.

*Montalö* inſtruiſit auſſi la capitale qui ne met aucune différence entre l'aiſance & le luxe, entre le repos & la pareſſe, entre l'induſtrie & la rapine. On n'y connoit plus la bonne foi qui pourroit animer un commerce immenſe, & l'on y a ſubſtitué le coupable uſage de tout altérer. *Que feriez-vous*, SIRE, diſoit le régent à *Pierre premier*, ſi vous aviez une ville comme Paris? *Je mettrois le feu aux quatre coins, répondit le ſauvage monarque.* Que feroit-il donc aujourd'hui que Paris eſt infiniment

finiment plus corrompu qu'il ne pouvoit l'être il y a un ſiecle.

*Montalb* s'eſt fait certains principes dont il a juré de ne jamais ſe départir.

Tout homme qui veut être utile à la ſociété doit commencer par déplaire aux individus, car ceux-ci ne ſont heureux que du déſordre dans la choſe publique. Si tout étoit ſagement reparti, s'il y avoit quelqu'ombre de proportion entre les jouiſſances, un homme n'abſorberoit pas à lui ſeul la portion de mille. Pour rétablir l'équilibre, il faut ôter à l'un pour donner aux autres, & c'eſt cette opération qui excite les murmures des grands, & livre ſon auteur aux conſpirations de l'avide méchanceté.

Tout homme qui opere un changement néceſſaire, fait la ſatyre de l'ancienne adminiſtration. S'il ſe concerte avec le tems, les abus l'emportent, & les courtiſans qui le devinent le culbutent avant qu'il ait réaliſé ſes plans. Pour réuſſir, il faut bruſquer les volontés, profiter de la chaleur

momentanée des ſouverains & ſe ſacri-fier, bien ſûr que les ſervices rendus à la patrie ſeront, dans peu, la cauſe de ſa décadence.

Quelque parfait que puiſſe être un roi, c'eſt un homme. Or, tout homme eſt acceſſible à la flatterie, à l'amitié; la confiance qu'il a dans ſon agent ne peut pas être excluſive, il tient à une épouſe qu'il chérit, ou à une maîtreſſe qu'il adore, ou à des ſerviteurs qui ſont devenus ſes amis. Or, ce ſont ceux-là qu'on ſuſcite contre le miniſtre. Tantôt c'eſt en louant ſes talens qu'on calomnie ſes intentions; tantôt c'eſt en exaltant ſes intentions qu'on dégrade ſes talens; s'il a des foibleſſes, on les métamorphoſe en défauts eſſentiels; ſes défauts en vices, ſes vices en crimes. S'il eſt ſans tache, on l'attaque par le ridicule juſqu'à-ce qu'enfin il ſoit forcé de s'occuper davantage de ſa conſervation que des affaires de l'état. Alors il ſurvient quelques négligences, on entame le miniſtre, il ſe défend; ſon

maître, étonné qu'il ait befoin de juftification, diminue fa confiance, fe rend acceffible à des confeils étrangers; ce ferviteur, affailli, réfifte encore, & fuccombe enfin fous fes propres efforts.

Tout étranger qui n'a pas une naiffance diftinguée, une fortune confidérable, des amis puiffans, & qui n'a au contraire que des talens & la faveur de fon maître, ne peut plus rien faire des premiers dès que l'autre lui eft ravie. Ses amis fe retirent, & fes créatures fe foulagent du poids de la reconnoiffance; fes ennemis préparent la vengeance, les grands l'humilient, les méchans l'écrafent, les fots viennent donner leur coup de pied, la populace difcourt, & il fe trouve feul épuifé des efforts qu'il a faits avant de tomber, & réfiftant avec peine à l'injuftice qui veut lui enlever jufqu'au bien qu'il a fait.



## CNEIS.

IL nous a paru plaiſant & utile peut-être de mêler à ces portraits celui du peintre de la galerie.

*Eneis* a pluſieurs qualités apparentes qui ſupportent difficilement un examen approfondi. Doux dans la ſociété, mais d'une douceur qui dérive plutôt de la pareſſe d'eſprit que de la bonté d'ame. Cauſtique dans ſes écrits, mais cette cauſticité naît plutôt du deſir de briller que de l'intention de nuire. Peu ſenſible à la renommée, parce qu'il croit avoir acquis ce que les hommes ne conteſtent pas; & que les hommes s'ennuient de louer le même objet, méritât-il tous les jours de nouvelles louanges.

Il a l'extérieur de la foibleſſe, parce qu'elle rend aimable, & la vraie fermeté qui conſiſte à ne pas changer d'opinion en changeant de procédés. Voilà d'où vient

qu'il peut bien rendre sa familiarité, mais jamais son cœur; des services, mais jamais son estime. Cette marche l'a fait plus d'une fois passer pour faux; & le peu de soin qu'il prenoit pour s'en justifier, prouvoit son peu d'estime pour ceux qui ne démêloient pas le secret de son ame.

Quel que soit le motif de *Cneis*, soit ennui, soit vanité, soit foiblesse, il fait toujours le bien. Le motif en pourroit être plus pur, mais l'effet est toujours le même.

Son talent consiste dans l'abondance des idées, la clarté de l'expression, l'indulgence de sa morale, la facilité à produire, la grace de l'esprit, la justesse de ses portraits, mais ses ouvrages n'ont jamais ce fini; on croit qu'il pourroit mieux faire, parce que l'on ne réfléchit pas que les esprits qui naturellement ont peu de force, la perdent encore sous le travail de la lime.

Il a de l'invention & peu d'imagination de style. C'est l'écrivain du petit nombre

d'hommes cultivés & difficiles, & non de la multitude. Plus ingénieux que ſenſible, l'aménité ſeule l'empêche d'être froid.

La manie de *Cneis* a toujours été d'être aimable. Il a plus de quoi ſéduire que de quoi plaire; mais ſi on l'examine on n'a jamais à ſe plaindre de ſes procédés, ni à ſe louer de ſes ſoins. Le ſeul ſentiment qui l'enchaîne eſt l'habitude; il ne contredit point, parce que cela fatigue & que bien des gens prennent cette indifférence pour un ſuffrage.

*Cneis* aura prodigieuſement écrit & ne laiſſera aucun ouvrage; il aura beaucoup travaillé, & ne laiſſera aucun monument.

Par un contraſte malheureux il ſe croit au-deſſus des places ſubalternes & au-deſſous des premieres. Cet aſſemblage d'orgueil & de timidité fait qu'il n'aura rien été après avoir cru être beaucoup de choſes. L'expérience lui prouve que dès qu'il eſt connu il eſt recherché, & il a la manie de ne ſe pas faire connoître.

Sa timidité naît de l'intime perſuaſion

de ce qu'il n'eſt pas à ſa place. Tout homme lui paroît ſupérieur, parce qu'il a ſu mieux profiter des circonſtances. Ce ſouvenir mêlera une certaine amertume à ſon exiſtence, une teinte de fiel à ſes écrits, une ſecrette défiance de ſes entrepriſes, un reproche tacite qui ne l'abandonnera qu'à cette époque où l'on diſpute quelques jours paſſables aux maux qui déſolent les reſtes de la vie.

*Cneis* a un acharnement au travail, une juſteſſe de vue, une fécondité d'expédiens qui l'eût diſtingué parmi les hommes d'état. Il a un extérieur, un ſang-froid, une onction dans la parole, un don d'inſpirer la confiance, qui l'euſſent rendu un négociateur utile & dangereux pour les puiſſances auxquelles on l'auroit adreſſé. Il écrit mieux qu'il ne parle, parce qu'en parlant, il réfléchit plus qu'il ne ſe livre.

Son commerce eſt doux, ſûr, agréable; ſa gaieté modérée, piquante, & part de l'ame; ſon indulgence réfléchie, intéreſſée, & reſtreinte à certains articles; ſon hu-

meur ſilentieuſe ou épigrammatique ; il fait peu de frais, il ne cherche pas les saillies, il craint l'abus de l'eſprit, & cependant ſon abſence eſt un vuide dans une ſociété, & ſon aſſiduité eſt comptée pour quelque choſe, même par ceux qui ne l'aiment pas.

*Cneis* n'eſt point un homme de génie; mais c'eſt plus qu'un homme d'eſprit; ce n'eſt pas un ſavant, mais plus qu'un homme inſtruit; ce n'eſt pas un homme parfait, mais c'eſt un homme eſſentiel.

En général il ne recherche pas les hommes, parce que, pour un cauſeur, il y a dix bavards, pour un eſprit bienfait, dix eſprits de travers, pour un juge de ſang-froid, dix orateurs paſſionnés; pour une femme qui raiſonne, dix ames inconſéquentes; pour une femme qui tire ſon bonheur de ſon ame, vingt qui veulent le devoir à leur figure. Son humeur ſe borne à l'inaction, & croit que les hommes ſont ainſi faits, comme l'aloës eſt amer; le

pavot, ſoporatif; le ſureau, ſudorifique; le nenuphar, un calmant.

Comment, dira-t-on, a-t-on fait le portrait de *Cneis* ſans employer le mot d'égoïſme, parce que ce défaut, étant celui de tout le monde, n'appartient à perſonne en propre. L'homme extrêmement complaiſant, ne peut jamais être fort égoïſte. Tout le monde diſpoſe du premier, & l'égoïſte ne cede à perſonne.



## MAZEAS.

Il n'eſt pas impoſſible d'allier la modération de l'égoïſme & la fureur d'un ariſtocrate; de ſe ſoumettre ſans murmure aux plans économiques & de nourrir en ſecret la plus violente haine contre la main qui frappe ce que l'on s'eſt accoutumé à regarder comme ſa propriété. Quelle eſt la grace qu'on n'ait pas reçue comme une dette qui payoit à peine nos ſervices ?

*Mazeas* eſt le chef d'une maiſon où la faveur a été héréditaire. Il a plus fait pour ſa patrie que s'il avoit conquis des provinces ou ramené l'ordre fugitif & quelques ſoient les bienfaits des rois ils ne s'acquitteront point avec *Mazeas*.

Ce n'eſt point l'eſprit qui fait réuſſir, mais la douceur, l'amitié, les ſoins modérés : je dis modérés, car les prétentions, ou la préſomption du ſuccès, ou la confiance audacieuſe, déplaiſent même

à la cour, qui cependant en eſt le ſéjour.

*Mazeas* n'a point été oublié dans les réformes. Il a eu la noble fierté de les conſeiller ; il a paru marcher gaiement au ſacrifice, & s'il a eu le déſagrément d'être expoſé aux ciſeaux économiques du miniſtre qu'il déteſtoit, il a eu le plaiſir de ſe mocquer de la ſtérilité de ſes expéditions.

Il a obſervé un ſilence adroit & modeſte; ces mots ſont ſynonimes pour un homme de cour dans l'aſſemblée nationale. Riſquer une opinion eſt dangereux, parce que à l'inſtant on eſt corrigé; auſſi M*azeas* a laiſſé déclarer les droits de l'homme, ébaucher la conſtitution, entreprendre le travail des finances, ſans ſeulement s'en mêler.

Il n'y a qu'en France où un homme s'imagine que l'on eſt toujours propre à la place pour laquelle on eſt choiſi. Il eſt ridicule de ſe laiſſer nommer membre d'une aſſemblée qui ſuppoſe toutes les connoiſſances, quand on n'a que toutes les prétentions.

*Mazeas* a conſervé ce que l'on a long-temps nommé, l'air d'un ſeigneur, d'un homme de cour. Ce luxe extérieur en impoſoit, & la foule, accoutumée au reſpect, n'oſoit pas ſe prêter à certaines idées ; à plus forte raiſon ne ſe feroit pas portée aux incroyables extrémités qui de nos jours ont renverſé les barrieres de l'ordre ſocial.

Il faudra finir par plaindre ce que nous appellions les grands. Ils ne ſont plus rien dès que nous retirons notre opinion. Ce préjugé fait les maintenir à une certaine élévation. Seul, ou ſans ce pied-d'eſtal, on les verra avec leur ignorance, leur nullité, & cette incapacité dont ils ont eu l'incroyable franchiſe de ſe vanter dans d'autres temps.



# PÉRISTHENE.

JAMAIS physionomie n'a mieux déconcerté un observateur. Soit qu'on le considere dans cette place, créée par le despotisme & détruite par l'anarchie, soit qu'on le suive dans le ministere où l'intrigue la mieux conduite le porta, on voit une ame de boue sous les dehors du désintéressement & un despote employant la popularité.

*Péristhene* fut chargé de l'odieux emploi d'épier les humains. Qu'étoit-ce qu'un lieutenant de police, l'exécuteur secret de toutes les vengeances, le délateur avoué de tous les crimes, le suppôt des ministres, le maquereau des rois & des grands, l'inquisiteur de la pensée, l'ordonnateur des honteux sacrifices faits à la publique sûreté, le geolier de toutes les prisons, le protecteur de tous les vices. Son ame est un cloaque où alloient s'épancher tous les affreux se-

crets des cœurs corrompus. Il ne pouvoit employer que ces hommes déshonorés qui ont besoin pour se soustraire à la loi de lui fournir sans cesse des victimes. Celui qui se permet un métier aussi avilissant a-t-il conservé encore quelque reste de pudeur?

Aussi, voyez *Péristhene* à la cour, esclave de ce qu'il approche, venir mendier l'honneur d'être employé par les courtisans, se vanter à l'un d'avoir soustrait au fer de la loi d'infâmes protégés, & à l'autre d'avoir facilité l'escroquerie à la beauté, qui joint au profit de ses charmes celui du lansquenet; à une princesse, d'avoir précipité dans le fond d'un cachot le satyrique impudent qui s'est égayé dans ses rimes; à un ministre, d'avoir paralysé la plume de celui qui calculoit ses erreurs politiques ou ses déprédations financieres.

Voyez *Péristhene* à la ville, recevant l'encens prostitué d'un amas de gens de toutes les classes qui viennent marchander le droit de désoler des citoyens ou de les soumettre à des contributions iniques; il refuse avec

éclat ce que ſes agens vendront en ſecret; il promet la mort de l'un, la liberté de l'autre; il inſulte au lieu de reprimander; ou ſi la beauté ſe promet en ſollicitant, il ne ſait plus qu'abſoudre.

Voyez-le dans ſon travail, conſacrant l'impoſture, récompenſant la calomnie, frappant à tort & à travers, ſignant ſans lire, liſant ſans attention, trompé par un commis, abuſé par un eſpion, mené par tous. Il n'a rien lu, rien écouté, rien approfondi, rien diſcuté, & tout eſt jugé, décrété, exécuté; en vain les larmes coulent, en vain le déſeſpoir rugit, en vain l'innocence invoque la mort, il foule aux pieds les victmes & court oublier leurs cris perçans dans le ſein de la volupté.

Voyez *Périſthene* viſitant ces maiſons de larmes, où l'imprudence, la colere, l'ivreſſe, expient dans des cachots infects des torts paſſagers que la raiſon & le répentir ont déſavoués. Il jette un coup-d'œil ſtérile ſur ces aſyles de l'humanité outragée, accepte des lettres qu'il ne lit

pas, & s'éclipſe bien vîte, dans la crainte que l'image du malheur ne l'attendriſſe & n'éveille ce ſentiment que l'on nomme pitié, qu'on fait taire & qu'on n'étouffe pas.

Tel a été *Périſthene*; dix ans en butte aux malédictions méritées & aux louanges ſurpriſes, extérieur compaſſé, phyſionomie apprêtée, bonté jouée, nul d'eſprit, ſec dans ſes réponſes, affectant le ſilence des gens d'eſprit, mais ſe trahiſſant parce qu'il écoutoit comme les ſots, jaloux comme *Dandin*, libertin comme un maître des requêtes, hypocrite comme un abbé au ſéminaire : tel étoit ce cenſeur public des mœurs, tel étoit la loi vivante du peuple.

*Périſthene* étoit né avec de l'ambition; qu'on juge ſi elle étoit fortifiée par le ſuccès qui l'avoir élevé malgré tous les préjugés. Sans connoiſſance, ſans fortune, ſans vertu, ſans appui, il avoit franchi les bornes ordinaires, auſſi n'eſt-ce que ſur le pliant du conſeil qu'il voulut ſe repoſer.

Il eſt appellé au miniſtere, & ſaiſit ſans pudeur

pudeur nos départemens, qui lui étoit aussi étranger qu'il étoit étrange de voir un robin ordonner à des militaires, un bourgeois à la tête de la noblesse épurée, un balayeur de rues promener des flottes sur les mers. N'importe; il ordonne de construire; les chaînes s'amoncelent dans nos chantiers, les agrès s'emmagasinent, les approvisionnemens de toute espece se multiplient. Deux objets seuls lui échappent. Où prendra-t-il des fonds pour payer, & des hommes pour servir? les premiers sont épuisés, les autres découragés.

Les François seront-ils donc tourmentés sans cesse de la même maladie? imagineront-ils toujours qu'on est propre à tout, parce qu'on ambitionne tout?

On ne peut pas suivre *Péristhene* dans son ministere. Il accusa l'envie de l'en avoir dépossédé; ce n'est pas cette furie qui le blessa, ce n'est pas même sa malhabileté. Mais les intrigues, que sa place lui donna l'occasion de nouer, attaquerent un parti, que des talens admirés alors, fortifierent

pour un temps; & ce parti, profitant de ſes avantages renverſa le pigmée qui n'avoit pas ſu ſe mettre ſous l'ombre protectrice des géans, qui ſeuls pouvoient le maintenir dans une place qu'il falloit leur dévouer.



## CLEOMENES.

Il ne fût pas mort ſans quelque réputation, s'il avoit ſu éviter l'écueil du miniſtere. C'eſt dans ce poſte brillant qu'il s'anéantit, & où il montra l'immenſe intervalle qui ſe trouve entre l'eſprit & le talent, entre l'intrigue & l'ambition. On vit à la tête des finances un homme qui n'entendoit rien aux finances & qui apportoit à la fin de ce ſiecle la routine uſée des anciens fermiers-généraux; on vit au timon des affaires un homme que tout embarraſſoit, quoique depuis vingt ans il ſe fût eſſayé dans une adminiſtration partielle.

*Cleomenes*, à la tête d'un diocèſe, entouré d'agens ſubalternes, flatteurs, bercé au doux ſon des louanges, déſigné pour de grandes places, montrant de la facilité dans l'expreſſion, de la prétention au caractere, de la clarté dans ſes écrits, du courage contre les moines, de la liberté

dans l'opinion, avoit fourni à fes amis le prétexte plutôt que la matiere d'un éloge qui circuloit depuis quinze ans. Lorfqu'on s'eft accoutumé à louer un homme, à Paris, on revient avec peine fur fes pas; & l'on place l'homme que l'on a créé.

Il y a vingt-cinq ans que l'incrédulité étoit fynonime d'efprit fort. Un évêque, qui avoit le courage de ne pas croire, fe voyoit porté par le parti philofophique. *Cleomenes* avoit laiffé percer une infouciance des affaires de religion, à une époque où l'on avoit juré la deftruction de la crédulité & du fanatifme; il lui étoit facile de s'abandonner à cette paifible indifférence, car il n'eut jamais de principes fur rien.

Cette malheureufe fituation de l'efprit rejette toute efpece de morale; on travestit tout à fes yeux abufés; l'ambition eft fentiment de fes forces; la volupté eft délaffement; le luxe eft décence de l'état; l'art d'amonceler les graces eft prévoyance. Je montre *Cleomenes* fous le

beau côté, car on pourroit dire qu'il outragea les mœurs par la publicité de ses dispositions amoureuses.

Il est d'autres especes de liaisons qui exigent plus encore de fidélité, il les sacrifia en courtisan, ou les rompit en traître. La premiere étoit avec un homme élevé à la même dignité dans la hiérarchie de l'église & porté à un degré au-dessus dans les places civiles. Il le desservit en secret par la coupable adresse à dévoiler ses prétentions, son égoïsme, & son immoralité; la seconde l'attachoit à une espece de ministre, qui se trouva dans la nécessité de faire quelques heureux, beaucoup d'ingrats, & une foule innombrable de mécontens. Il livra son ami à tous ses ridicules, s'empara de sa volonté, lui laissa l'odieux des refus, & s'appropria, par la voie de l'influence, la distribution des graces; la derniere étoit moins une liaison qu'un hommage soutenu, rendu aux qualités d'un homme, dont les destinées seroient long-temps l'occupa-

tion de l'hiſtoire. Il s'enchaîna à ſes principes, ou plutôt feignit de les adopter, pour que les nombreux partiſans d'un homme, alors diſgracié, choiſiſſent pour exécuter ſes plans, leur plus grand apologiſte. Il parvint en effet à ce terme unique de ſes vœux; mais à peine en place, il abjura ſes plans, oublia leur auteur, ſe coalitionna avec ſes ennemis, renverſa la France & ſema tous les maux qui nous accablent dans ce moment.

*Cleomenes*, fugitif, eſt-il aſſez puni? Eh quoi, nous verrons la pourpre récompenſer l'incrédulité, des biens immenſes payer l'apôtre du deſpotiſme, des graces de tout genre combler le deſtructeur de nos fortunes. Non, il eſt des victimes qu'on doit à la vindicte publique; &, ſans que la mort s'en empare, il y a la honte, la privation, le cachet de l'animadverſion générale. Certes, nous ſerions bien à plaindre ſi nous n'étions plus dans la poſſibilité de flétrir les citoyens perfides, les miniſtres coupables.

Il eſt des hommes, qui ont vieilli dans les cours & conſacré leur exiſtence aux intrigues, employant leurs coupables loiſirs à préparer la chûte d'un miniſtre & l'élévation de leurs créatures; conſpirateurs, en faveur du déſordre, ils fondent leur avancement ſur l'erreur du prince, ſur les changemens des miniſtres, ſur le trouble dans l'adminiſtration, ſur la déprédation des finances, ſur les fautes des coopérateurs. Telle eſt cependant la claſſe impure dans laquelle on choiſit les dépoſitaires de l'intérêt général. Eſt-il bien extraordinaire que les peuples aient été l'aliment de l'avidité & du luxe des grands, & que deux ou trois cents familles ſe ſoient partagé les revenus de la France; eſt-il étonnant que les peuples, rentrés dans leurs droits, demandent aux déprédateurs un compte ſévere de trois cents ans, & qu'ils veuillent s'affranchir à jamais d'une auſſi tyrannique oppreſſion.

J'avoue que le mot *patrie* eſt vuide de ſens; mais s'il reſtoit quelque preſtige

de cette flamme ſacrée, ou s'il étoit poſſible de la reſſuſciter, ce ne ſeroit certes pas dans l'ame d'un prêtre, qui n'a ni poſtérité à pourvoir, ni dangers à craindre, qu'il faudroit aller chercher quelques étincelles de ce feu divin.

A Dieu ne plaiſe que je veuille affoiblir le reſpect dû à la religion catholique! mais en général toutes les religions ont eu des prêtres égoïſtes. Ils regardent les hommes comme leurs conquêtes, ou s'imaginent avoir en eux quelque choſe de la nature divine & pouvoir commander aux opinions.

Rien n'eſt plus inſtant que de changer l'éducation des prêtres & l'eſprit de cette claſſe d'hommes, qui, à force de vouloir ſervir Dieu, ont preſque dédaigné d'être citoyens de la terre. L'égliſe a fourni un nombre aſſez conſidérable de miniſtres. Ils ont ſervi les rois, mais jamais le peuple. Ce n'eſt ni Suger, ni Richelieu, ni Ximénès, ni Mazarin, qui démentiront ce fait; le cardinal de

Fleuri, ſeul, eut une économie dont les peuples tirerent quelqu'avantage.

*Cléomenes* n'étoit pas plus capable d'économiſer que de dépenſer à propos. Dans ces deux poſitions il eût également nui aux intérêts de la choſe publique, il eût dépouillé les individus & toujours ignoré que pour aſſurer les économies il faut multiplier les jouiſſances.

Lorſque le duc de Choiſeuil étoit en place on lui reprochoit de la légéreté; c'étoit un dieu, ſi on le compare à la plupart de ſes ſucceſſeurs. Il avoit bien jugé *Cléomenes*, qu'il ne nommoit jamais que l'*Abbé*. Il s'en ſervit pour diminuer la ſuperſtition monachale, mais jamais il ne lui eût confié une partie d'adminiſtration où il eût été ſans guide.

*Cléomenes* a tiré parti des circonſtances; ſi c'eſt réuſſir que de vivre ſans gloire, ſans amis avoués; que d'aller chercher un ſol étranger, où l'on ne trouve que des paraſites ou de la commiſération.

## CHABRIAS.

Quiconque eût prédit à *Chabrias* que sa disgrace étoit une faveur, son expatriation un trait de sagesse, n'auroit été ni reçu ni compris. Rien n'est plus vrai cependant. O mortels ! qu'est-ce que vous appelez esprit, raison.

*Chabrias* n'est point un homme ordinaire. Tâchons de saisir sa ressemblance. Dès les premiers pas dans sa carrière, il dévora les obstacles, & jura de la fournir avec distinction. Nommé procureur-général d'une commission chargée de venger un ministre, & de trouver un coupable, il se prêta, mais ne se livra pas à leur passion. Ses recherches furent sévères & non injustes. Un magistrat imprudent devoit payer de sa tête une faute plutôt qu'un crime. Sans *Chabrias* l'échafaut de Saint-Malo n'eût point été dressé en vain. Le public qui vouloit ne voir qu'un martyr dans le magistrat

breton, ne voyoit que des bourreaux dans ſes juges, & *Chabrias* fut traité d'autant plus ſévèrement, qu'il étoit le plus adroit des juges & malheureuſement le plus perſpicace.

L'intendance de Metz paya cette ſervile complaiſance. Il fallut à *Chabrias* tout ſon eſprit pour éluder les ſcènes que des officiers bretons ménageoient à chaque inſtant, pour mettre le magiſtrat dans la néceſſité d'avoir tort ou de partir; mais dès-lors il connoiſſoit les hommes & ſavoit que les dégoûts paſſent & que les places reſtent.

La préfecture d'une autre province lui donna occaſion de développer des talens avec leſquels il prétendoit au miniſtere.

La ſévérité du prince le repouſſa longtemps; mais infatigable dans ſes pourſuites, ſon nom, ſes talens revenoient ſous ſes yeux, lorſque l'impéritie ou l'intrigue le forçoient de choiſir un nouveau miniſtre.

Un grand talent a un grand empire. *Chabrias* poſſédoit celui d'expoſer avec clarté, de faire naître l'opinion la plus ſaine, ſans

jamais la ſuggérer; il connoiſſoit la reſſource des expédiens, & ſaiſiſſoit d'un coup-d'œil le vice ou l'utilité d'un projet. C'étoit un de ces miniſtres qu'on entraîne, mais non un de ceux qu'on abuſe. Ses co-opérateurs avoient fait preuves de lumières & de génie. Pourquoi *Chabrias* n'a-t-il donc pas changé les deſtins de la France avec tant de reſſources, c'eſt qu'il étoit un homme aimable, & vouloit tout-à-la-fois plaire & ſervir.

L'homme aimable eſt celui qui ne veut perdre aucun ſuffrage, être prôné par les femmes, chanté par les poètes, reproduit par les artiſtes, recherché des gens d'eſprit. *Chabrias* eut tous ces ſuccès, mais pour les conquérir & les garder il fallut accorder plus qu'il ne pouvoit; de là, les diſſipations. Elles forcent aux expédiens; les expédiens naiſſent des projets; les projets écloſent dans des têtes ſingulières; il faut les entendre. De là un certain ordre de gens entoure le miniſtre, & cela ſeul le décrédite, & ouvre une porte aux envieux, qui dès ce

moment dreſſent leurs batteries. On ne les démonte qu'en les gagnant ; pour les gagner il faut donner ; ſi l'on donne ils redoublent d'avidité. Les moyens ne ſont plus au pair de leurs prétentions ; le miniſtre refuſe, alors les ingrats aboient & tournent contre l'auteur d'une fortune commencée, les bienfaits qu'ils en ont obtenu. La lutte commence, les partis ſe forment, & l'agent de la choſe publique ſe partage entre le travail du miniſtere & les ſoins qu'il faut pour déconcerter ſes ennemis.

Telle eſt l'hiſtoire de *Chabrias.* Peu économe dans les détails ; mais réparant avec avantage ces lacunes par des opérations brillantes. Mauvais directeur, bon financier, habile miniſtre, vrai homme d'état, voilà ce qu'il fut & ce qu'il auroit pu être. Mais ſa légéreté lui fit adopter ſans examen, des hommes, des plans, des opérations qui ternirent l'éclat de celles qu'il avoit réfléchies & combinées.

Qu'eſt-ce donc que cette légéreté ? C'eſt le partage de ſon attention entre les choſes

graves & les plaisirs. On donne des instans aux affaires, des heures aux intrigues, des soirées aux femmes; on lit sans intérêt, on écoute sans entendre, on discute sans parti décidé. On se confie aux plus expéditifs, on préfere les moins difficultueux, on redoute ceux qui ont calculé. L'esprit amuse, la gaîté obtient, l'expérience ennuye, les craintes déplaisent, les précautions choquent. On juge avec précipitation, on accorde à l'importunité, on est invisible au mérite. Les promesses hasardées, les espérances prodiguées, des offres sans intentions, ou des intentions vagues, c'est cet ensemble que nous appellons légéreté.

*Chabrias* a eu des ennemis puissans. Dans le nombre il faut en distinguer deux bien opposés, Narsès & Cléomènes. Le premier a voulu l'accabler du poids de sa vertu & n'a effacé ni ses talens, ni ses opérations, l'autre a dirigé contre lui le pouvoir de sa place, & est tombé si bas qu'il n'a pas même d'ennemis. On poursuit *Chabrias* jusque

dans l'exil qu'il s'eſt donné, & on laiſſe exiſter Cléomenes ſans inquiſition, Cléomenes qui a mis l'état dans la criſe où nous le voyons, Cléomenes incapable, Cléomenes qui a emporté avec lui le mépris univerſel des gens qui penſent, & la haine générale de ceux qui ſouffrent.

*Chabrias* a cru avoir des protecteurs, ce n'étoit que des amis, ce n'étoit que des maîtreſſes, des partiſans, ce n'étoit que des compagnons de plaiſir. Tous ne l'ont pas abandonné, cependant les ſeuls demeurés fideles ſont ceux pour qui il n'avoit rien fait. Ils l'ont jugé d'après ce qu'il étoit, & non d'après ſa réputation. On veut toujours que l'homme reſſemble ou ſoit fait pour le moment que les circonſtancces ont amené. Il faudroit proſcrire à jamais le miniſtre déprédateur, maintenant que nous avons publié notre poſition & avoué nos beſoins; mais ſi nous remontons à une époque où un miniſtre n'avoit ni ſa volonté, ni le pouvoir de changer celle des autres, il y a une ſorte d'injuſtice à le proſcrire. Il eſt à blâmer;

mais non à exécuter comme un coupable.

Quiconque aime le plaiſir devroit renoncer au miniſtere, & malheureuſement on fait du miniſtere l'inſtrument de toutes les jouiſſances. *Chabrias* a confié le ſecret de ſon caractere à trop de femmes ; il en aima de tous les états, & celles qui proſtituerent les dons de la nature le trouverent quelquefois plus acceſſible que les femmes que la ſenſibilité égare, & qui toujours ont à combattre leur cœur & l'infortune.

Il ne ſeroit pas impoſſible de démontrer qu'au temps ou *Chabrias* étoit en place, faire le bien étoit un être de raiſon ; que l'économie auroit moins réuſſi que la prodigalité, & que les peuples parviennent à un certain point de corruption qui rendent le talent & la vertu à-peu-près inutiles.



PESCENNIUS.

## PESCENNIUS.

Pour peindre *Pescennius*, il faut représenter la foiblesse & tous les maux qui se traînent à sa suite; il fit beaucoup de mal sans méchanceté, & des horreurs pour servir des vengeances. Un magistrat qui, dans le tourbillon de Paris, se rend accessible aux passions des individus, & se fait des amis en faisant des malheureux; tel fut *Pescennius*.

Les hommes ne veulent pas toujours nuire, ils pensent aussi à leur fortune. Les gens habiles ne travaillent jamais pour eux seuls, & dans ce qu'ils imaginent, ils ont l'art de placer celui qui les protege. Il refuse avec hauteur, parce que ses agens accepteront avec profusion.

*Pescennius* a beaucoup reçu, dit-on, mais jamais aux dépens de l'état. Il punissoit les filles de leur incontinence, les joueurs de leur avidité, & les condam-

noit à une amende salutaire, sous la forme d'une contribution. On avoit monté chez lui une espece de chancelerie, établi un droit de sceau; & les émolumens de cette place étoient distribués en plusieurs lots, dont il retenoit le plus important.

Certaines corporations vouloient à chaque instant obtenir une sentence, un réglement; il entroit dans leurs vues; mais il les imposoit d'une somme passagere, & se faisoit un vrai plaisir de délivrer son papier, quand on lui apportoit sa cottisation. Cela se passoit à petit bruit; & si quelques mécontens s'avisoient de murmurer, comme on crie, bicêtre ouvroit son gouffre, & tout étoit étouffé.

*Pescennius* n'est pas beau; les femmes qui lui persuadoient que la physionomie étoit le grand moyen de plaire, commandoient à ses volontés; & disposoient de son crédit. *Pescennius* n'étoit pas savant; les beaux esprits qui vantoient l'agrément de l'esprit naturel, & les ressources piquantes de la gaîté le disposoient à tout

excuſer ou à tout accorder. *Peſcennius* n'étoit rien moins que gentilhomme; les grands qui relevoient l'ancienne bourgeoiſie, & qui deſcendoient à cette précieuſe égalité, pour laquelle on a fait les frais d'une révolution, s'étoient tellement emparés de la volonté de *Peſcennius*, qu'il les en croyoit aveuglément.

*Peſcennius* enfermoit tout le monde, & puis il eût voulu faire ſortir tout le monde. De cette façon, il contentoit les méchans & les ames bienfaiſantes, & caroïſſoit ſa chimere, celle d'être aimé; ignorant que l'on n'intéreſſe perſonne, quand on ne ſe décide pour perſonne. Celui qui obtient, craint de ne pas conſerver; & celui qu'on refuſe, crie à l'injuſtice.

Quand on s'entache de certains ridicules publics, on n'a pas droit à la commiſération des cenſeurs. Paſſer de l'audience des filles à la bibliotheque du roi, eſt un ſaut violent: il eſt des places qui ſuppoſent des connoiſſances de tout gen-

re; & c'eſt auſſi par trop inconſéquent d'accepter de pareils emplois, quand on eſt étranger à ce qu'ils exigent. On force alors à des réflexions d'autant plus cruelles pour celui qui les fait naître, qu'elles ſont plus vraies.

*Peſcennius* n'a été convaincu de rien, mais il a été nommé dans un ſi grand nombre de mauvaiſes affaires, patron de gens ſi ſuſpects, mêlé dans des entrepriſes ſi peu patriotiques, que ſa réputation eſt néceſſairement entachée ſans être flétrie. Le public ne veut pas avoir toujours tort: il compoſe, il veut bien paſſer pour exagérateur; mais il révendique quelque choſe de vrai dans ſes propos, & ce quelque choſe ſuffit pour gâter l'hiſtoire d'un homme.

Si *Peſcennius* n'eût jamais quitté le poſte où il étoit parvenu, & s'il eût employé les dernieres années de ce miniſtere à faire oublier ſon début, ſon ſort eût vraiſemblablement été déplorable. La fureur populaire ayant marqué ſes victimes,

elles ont dû chercher un afyle dans les pays étrangers. L'épée de Democlès menaçoit moins le malheureux, au-deffus duquel elle étoit fufpendue, que la vengeance ne menaçoit les profcrits.

La France, qui s'eft fi fouvent & fi imprudemment placée au-deffus des autres nations, éprouve dans ce moment une humiliation cruelle. Prefque tous ceux chargés de fon gouvernement, il y a fix mois, font fugitifs, incapables, & pis encore: & cela, dans toutes les parties, & depuis la révolution, quel citoyen s'eft élevé pour réparer nos malheurs, & les faire oublier? C'eft du fond d'une claffe, jufques-là négligée ou méconnue, que font fortis des hommes actifs, mais qui malheureufement ont confondu l'audace & le courage, la licence & la liberté, le zele & l'enthoufiafme, la force & la fureur, la vérité & la vraifemblance, les fautes & les crimes, les abus paffagers & les vices de conftitution.

*Pefcennius* étoit un de ces hommes fi

mal choisis. Peu de morale, jamais de vertus assises, point de principes décidés. Jamais de nerf dans la volonté, de suites dans les démarches, d'amour de l'humanité, de vrai intérêt à la chose publique. Favorisant les arts par ostentation, l'industrie par importunité, les établissemens par des vues personnelles; ne conduisant pas, mais soutenant la machine; cédant à l'impulsion des grands, à l'indiscrette empire des femmes, à l'astutieuse marche des gens d'affaires; le jouet, en un mot, d'une foule de volontés étrangeres qui le rendroient leurs complices ou leur agent, sans qu'il soupçonnât seulement leur dangereuse influence.

Chabrias lui promit les honneurs du ministere, dès-lors Chabrias put disposer du secret de ses ennemis, prévenir leurs coups, les affoiblir ou les gagner: il ne promettoit pas pour tromper, mais lui-même fut déjoué par le vieux Vergennes & l'ambitieux Breteuil. Le dernier prétendoit disposer tyranniquement de son

premier inſtrument, & celui-ci ne voulut rien avoir à craindre d'un homme qu'il ne pouvoit eſtimer. Cette double erreur fit deux ennemis ſecrets, qui ne s'attaquèrent jamais, mais ſe nuiſirent, avec cette malignité ſecrette qui vaut bien, pour perdre quelqu'un, l'acharnement de la vengeance hautement affichée.



## CASCA.

QUAND on eſt haut & fier, on fait demander pourquoi, & ces pourquoi menent à une inquiſition dangereuſe. Pourquoi un officier de cavalerie ſe fait-il miniſtre de la marine? Quand le Ciel nous créa ſans grands talens, pourquoi courir après les grandes places? Quand on n'eſt ni ſavant, ni ſpéculateur, ni homme de génie, pourquoi mettre de l'importance à tout? Quand on ne ſait jamais ſe décider, quand on a beſoin de tout le monde, pourquoi négliger & rebuter tout le monde?

Quand on eſt peu capable de juger les principes d'une conſtitution, il ne faut pas prêcher le deſpotiſme ariſtocratique; mais ſavoir deſcendre de la hauteur miniſtérielle. Cela eſt d'autant plus facile, qu'en deſcendant un peu, on ſe trouve où l'on devoit être naturellement placé.

*Casca* trouvoit si doux de régner sur une partie de la France. Graces à distribuer, préférences à donner, choix de faveur, encouragemens, dignités, emplois, tout étoit sous sa main. C'étoit une grace de voir les humains, & ce misérable charlatanisme est détruit. Reprenez votre place, commis insolens, & abaissez-vous devant le peuple François, votre maître ; méritez son indulgence par vos efforts, & son suffrage par vos services. Dépouillez le faste insolent, & faites-vous respecter par des vertus, & non par ces vains dehors.

*Casca* est trop facile dans ses confidences; il admet les délations d'un certain nombre d'espions décorés (car au-dehors & au-dedans on les décore comme les autres) & il se laisse mener par ces sous-ordre officieux qui ont toujours une intrigue, une nouvelle & une calomnie en poche.

*Casca*, l'une de ces victimes que l'ambition s'immole, a flétri, non ses lauriers, il en a cueillis, mais perdu une espèce de

réputation que donne un esprit modéré & un caractère de sage. C'est un honnête homme, mot vague, louange insignifiante. Mérite rare de ne pas intriguer pour de l'argent quand on a six cents mille livres de rentes! Grand effort de philosophie de jouir lorsqu'on a réuni tout ce que les hommes appellent dignités, décorations. Beau prodige de borner le cours de ses prétentions quand on a une maladie qui interdit le travail. Eh bien, malgré ces puissans motifs, *Casca* sacrifie tous les jours à la divinité des cours, l'INTRIGUE. Ce n'est pas un homme qui joue à découvert. Il ne sollicite pas avec indiscrétion, il ne boulverse pas tout au risque de tout perdre; mais semblable à ces habiles méchaniciens, qui cachent les ressorts de leurs chefs-d'œuvre, *Casca* fait agir sa famille, ses amis, ses créatures & une foule d'êtres oisifs ou besoigneux, qu'il berce d'espérances mensongères, ou nourrit de légères récompenses.

*Casca* posséde un singulier talent, c'est de ne rien faire en travaillant beaucoup. Il écrit autant qu'un plumitif, il envoie de côté & d'autres, il donne des rendez-vous à qui en veut, il écoute même avec assez de complaisance, il offre sa table à qui veut s'y asseoir, le tout pour avancer les affaires. Par quelle fatalité arrive-t-il que *Casca* recueille si peu en résultats? C'est que sa prose est lâche & indécise, ses missions sans motifs suffisans ou sans instructions claires, ses entretiens sans tact, sans fonds, sans art; il y a de l'abondance & point de logique, de la facilité à répondre & de la peine à concevoir, l'habitude de parler & non l'usage de calculer.

La France lui pardonnoit peu de talens; mais on ne lui a pas petmis d'abandonner Narsès, dépositaire de ses secrets, Narsès qui l'avoit appelé au ministere; & soutenu par la caisse de l'état, qu'il ouvroit à ses projets, après l'avoir fermée à son prédécesseur. Narsès n'embrassa pas le parti aristocrati-

que; *Caſca* veut l'entraîner; mais *Caſca* n'eſt qu'un Pigmée devant Narsès, & Narsès ſans être un Hercule a diſperſé au loin les petits projets miniſtériels d'un eſclave décoré.



| | | |
|---|---|---|
| Softhenes | — | Le Maréchal de Beauveau. |
| Bremus | — | Le Duc de Biron. |
| Clitiphon | — | Le Cardinal de Rohan. |
| Zohamir | — | M. de Beaumarchais. |
| Rambinelli | — | Le Vicomte de Mirabeau. |
| Traseas | — | Le Marquis Ducrest. |
| Hortensius | — | M. de Biozat. |
| Resuis | — | Le Garde des Sceaux. |
| Hilas | — | M. de Tollendal. |
| Cleondas | — | M. Claviere. |
| Monteze | — | Le Marquis de Montesquiou. |
| Bargès | — | Le Baron de Breteuil. |
| Hugo | — | M. de Gouy d'Arcy. |
| Nausicrates | — | M. le Chappelier. |
| Mimius | — | M. Mounier. |
| Garinet | — | M. l'Abbé Grégoire. |
| Posin | — | M. Pison du Galant. |
| Menoxe | — | M. Cazalez. |
| Anachzès | — | M. de Volney. |
| Cneis | — | |
| Mazeas | — | Le Duc de Coigny. |
| Curassès | — | L'Evêque de Langres. |
| Clemon | — | Le Duc d'Orléans. |
| Stanisbay | — | Le Comte d'Estaing. |
| Phoedor | — | M. Brissot de Warville. |
| Amphiareus | — | Le Chancelier de Meaupeou. |
| Nebosis | — | M. Démeunier. |
| Montalb | — | Le Comte de Saint-Priest. |
| Cleomenes | — | Le Cardinal de Loménie. |
| Chabrias | — | M. de Calonne. |
| Peristene | — | M. de Sartines. |
| Pescennius | — | M. Le Noir. |
| Casca | — | Le Maréchal de Castres. |

Separate